UNIV. OF ARIZONA
PQ2178 .W5 1859a mn
Werdet, Edmond/Portrait intime de Balzac
3 9001 03811 9064

PORTRAIT INTIME

DE

BALZAC

SA VIE

SON HUMEUR ET SON CARACTÈRE

PAR

EDMOND WERDET

SON ANCIEN LIBRAIRE-ÉDITEUR.

« Pour bien comprendre et juger de Balzac, il faut connaître *sa vie*, *son humeur* et *son caractère*. »

H Taine.

« Le nom de Balzac, connu d'abord seulement par le monde artistique, devient de jour en jour plus populaire

« On a fouillé sa vie, on a fouillé ses œuvres et de Balzac, cet homme-colosse, est encore inconnu »

Amédée Rolland.

« Ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poëte, a vécu parmi nous, d'une vie d'*orages*, de *luttes*, de *querelles* et de *combats*...

Victor Hugo.

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13. GALERIE D'ORLÉANS

MDCCCLIX

SOUVENIRS

LITTÉRAIRES

D'UN LIBRAIRE-ÉDITEUR

(1820 A 1850)

PORTRAITS INTIMES

« Aujourd'hui, 2 juin 1836, j'ai fait choix pour mon seul libraire éditeur, de M. Werdet, qui réunit toutes les conditions d'activité, d'intelligence, de probité, que je désire chez un éditeur ;— outre ces qualités, M. Werdet est plein de cœur et de délicatesse, comme tous les gens de lettres qui le connaissent peuvent l'attester.

« De Balzac. »

(Voyez à la page XIV, *Introduction historique* au *Lys dans la Vallée*. 1re édition 1836. — Voyez encore page 112 de ce volume pour le complément de cette citation.)

Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, l'auteur de cet ouvrage se réserve le droit de reproduction et de traduction, tant en France qu'à l'étranger. Il poursuivra toutes les contrefaçons faites au mépris de ses droits.

Edmond Werdet.

Imprimerie Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

H. DE BALZAC.

PORTRAIT INTIME

DE

BALZAC

SA VIE

SON HUMEUR ET SON CARACTÈRE

PQ
2178
1115
1857a

PAR

EDMOND WERDET

SON ANCIEN LIBRAIRE-ÉDITEUR.

« Pour bien comprendre et juger de Balzac, il faut connaître *sa vie*, *son humeur* et *son caractère*. »

H Taine.

« Le nom de Balzac, connu d'abord seulement par le monde artistique, devient de jour en jour plus populaire.

« On a fouillé sa vie, on a fouillé ses œuvres et de Balzac, cet homme-colosse, est encore inconnu. »

Amédée Rolland.

« Ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poëte, a vécu parmi nous d'une vie d'*orages*, de *luttes*, de *querelles* et de *combats*...

Victor Hugo.

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13. GALERIE D'ORLÉANS

MDCCCLIX

AU LECTEUR.

« Je vais donner carrière à la malignité de la fortune, satisfait qu'elle me foule encore une fois de plus à ses pieds, pour voir si, à la fin, elle n'aura pas de honte à me persécuter. » MACHIAVEL.

Lorsque j'étais un homme, un homme dans la force de l'âge et de l'énergie, je ne pensais qu'à mes affaires commerciales, ou autres.

Il y avait néanmoins dans mon cerveau une surabondance d'idées et de pensées tumultueuses qui s'évaporaient, il faut bien que je le confesse, trop souvent, hélas ! en futilités.

Il faut parfois, et c'est là un des secrets de l'impénétrable volonté de la Providence, que l'homme éprouve la rude pression de la main de fer de l'adversité, pour le contraindre à réfléchir mûrement sur les événements de sa vie, souvent si tourmentée, et sur sa véritable position.

Alors, dans le silence de ses nuits sans repos, sans sommeil, sa pensée creuse et fouille dans les arcanes les plus profondes de son cerveau ; quelquefois il lui arrive d'y découvrir une mine inexplorée à lui inconnue jusqu'alors.

Pour faire éclater cette mine, il ne lui faut que la pression.

La cruelle certitude que j'ai acquise de rester boiteux toute ma vie, par suite d'une chute faite pendant mes voyages, celle plus triste et plus grave encore de perdre complétement la vue dans un temps très-rapproché, car j'ai déjà un œil qui m'a abandonné; l'autre, l'ingrat! me menace chaque jour d'aller, lui aussi, rejoindre son partner dans le royaume des taupes ; cette double certitude a réuni sur un seul point toutes mes facultés intellectuelles, qui flottaient jusqu'alors au hasard, dans mon imagination.

J'ai creusé, j'ai fouillé dans mon cerveau ; par suite de ce travail, mes facultés se sont heurtées dans ma tête ; la mine alors a éclaté, et j'ai cru découvrir en moi une mine inconnue ; je me suis aperçu alors que, plus ou moins heureusement, je pouvais, comme tant d'autres, exprimer mes pensées, mes souvenirs, fruits du travail, de la réflexion et de l'expérience.

On le sait, du choc des nuages jaillit l'étincelle électrique ; de l'électricité, l'éclair, et de l'éclair, la lumière.

C'est donc ainsi que depuis douze ans, par des études, des essais nombreux, des efforts incessants, persévérants, vieillard presque septuagénaire, je suis parvenu à écrire ; d'abord comme un passe-temps agréable, aujourd'hui comme contraint par la nécessité : *Atrâ necessitate coercito.*

Mes efforts seront-ils couronnés par le succès?

There is the question, comme a dit Shakspeare.

Mais par ma tenace volonté, par mon énergique persévérance, une fois de plus il sera prouvé que l'homme vraiment digne de ce nom peut surmonter d'immenses difficultés qui, de prime abord, peuvent paraître insurmontables, impossibles même, à certains esprits frivoles ou légers.

« Écrivez comme vous parlez, c'est-à-dire nettement, sans phrases, sans exagération, sans prétention de style visant à l'homme de lettres ; racontez tout bonnement, n'amplifiez pas ; surtout gardez-vous de toute révision étrangère, de toute association littéraire qui, sous prétexte de vous enseigner le métier, vienne mélanger sa couleur à la vôtre, substituer son faire maniéré à l'allure simple et originale de votre prose ; en un mot, restez ce que vous êtes, contentez-vous de votre individualité ; soyez vous-même, entrez en scène avec vos qualités et vos défauts. »

J'ai donc suivi scrupuleusement, à la lettre, ces sages conseils, donnés par M. Léon Bertrand à son intrépide ami, M. Gérard, le *célèbre tueur de lions.*

J'ajouterai encore ce que dit M. Gérard lui-même, au sujet de son livre, *la Chasse au lion* :

« Je n'ai pas la prétention d'être un homme de style ; je préviens donc ceux qui liront ces quelques chapitres, qu'ils n'y trouveront point de phrases, mais des observations fondées sur l'expérience, des anecdotes et des faits racontés simplement et tels qu'ils se sont accomplis. »

Certes, plus que tout autre, j'ai été à même d'apprécier les résultats qu'un éditeur habile et de goût peut retirer d'un manuscrit mal digéré, plus mal écrit encore.

Que d'ouvrages n'ai-je pas fait *reblanchir*, *retoucher*, *refaire* de fond en comble, d'auteurs très-estimables, du reste, qui seuls ont profité des améliorations, des métamorphoses que je faisais subir à leurs chefs-d'œuvre!

Je ne veux en citer que deux exemples pris sur cent, peut-être.

Les soirées de Louis XVIII, que je publiai en 1835, obtinrent un beau succès.

Cet ouvrage de M. le baron de Lamothe-Langon, fut entièrement *réécrit* et *refondu* par Félix Davin, de mémoire si regrettée.

La plume de l'auteur du *Crapaud*, plume vive, légère, spirituelle,

prêta au roi sceptique tout le charme, tout le piquant de ses mordantes saillies.

Félix Davin sut faire parler à ce roi un langage en tout digne d'un épicurien, de l'auteur d'un *Voyage à Coblentz*.

Peu de temps après, Lamothe-Langon publia les *Soirées de Charles X*, qui obtinrent les honneurs d'un *fiasco* complet.....

Le pauvre éditeur Spachmann but ou avala un bouillon qui dut lui paraître très-amer : — il avait publié le manuscrit de cet auteur, tel quel.....

Le Précis de la Révolution française, en 1793, par M. de Norvins, l'auteur si célèbre de l'*Histoire de Napoléon*, publiée avec tant d'éclat et de succès par Ambroise Dupont, dont le manuscrit primitif lourdement écrit, plus lourdement agencé encore, fut *refait, refondu* et *réécrit* par feu M. Tissot ; celui du *Précis de la Révolution française*, je le fis refaire de fond en comble par la plume élégante d'un écrivain trop modeste, plein d'érudition, celle de M. Malepeyre aîné.

J'aurais donc pu, moi aussi, apprenti littéraire, en m'appuyant sur de tels exemples, faire retoucher, badigeonner ou reblanchir mes manuscrits.....

Je n'en ai voulu rien faire.

Aussi je prie le lecteur d'être indulgent pour un vieux débutant, tout novice encore dans l'art si difficile d'écrire.

J'ai voulu, avant tout, éviter le ridicule si grand que l'immortel fabuliste, le bonhomme Jean de La Fontaine, a si spirituellement frondé dans sa fable : *le Geai paré des plumes du Paon*.

Ainsi, ai-je fait; j'ai voulu rester toujours moi-même.

Aussi, bienveillant lecteur, j'implore toute votre indulgence.

MES RÉSERVES.

Il y a plus de mérite qu'on ne le pense généralement, à parler des choses dont on a été témoin, des hommes qu'on a connus.

Il est si difficile de se dégager complétement des impressions qu'on a reçues, et de faire taire les sentiments qui en sont nés, qu'on devrait moins s'étonner de voir la partialité la plus révoltante assise au tribunal de la biographie ou de l'histoire.

Au reste il est de règle, à peu près universelle aujourd'hui, de déchirer ses adversaires, ses rivaux, ses ennemis, et de décerner à ses amis, des éloges enthousiastes.

On ne serait pas de son époque si on ne faisait pas de la passion.

Pour éviter de m'engager dans cette voie, j'ai adopté pour mes récits une méthode que je crois bonne, qui est fort simple : c'est de ne pas donner d'éloges, même à ce qui me paraîtra bien, ni de blâme, même à ce que je considérerai comme blâmable.

Je dis les faits; le lecteur jugera.

Et pourtant, plus qu'aucun autre je suis sur un terrain glissant : mes rapports avec les hommes d'intelligence ont dû faire naître en

moi bien des affections, bien des admirations même; j'ai dû, plus qu'aucun autre, subir la double influence du talent et de l'esprit; peut-être encore ces heureux rapports ont-ils été traversés par quelques ennuis.

Comment échapper à ces souvenirs?

Cependant, on est forcé de le reconnaître : ceux qui font aujourd'hui de ces récits, qu'on est généralement convenu d'appeler de l'histoire, ne se bornent pas à louer ou à blâmer, suivant leur goût particulier, leurs affections ou leurs inimitiés personnelles, ce qui est vraiment louable ou vraiment blâmable dans les événements ou dans les hommes dont ils parlent : ils arrangent encore des faits, ils groupent des circonstances dont leur imagination fait tous les frais, et c'est à ce concours de données imaginaires qu'ils prodiguent leur encens ou leurs sarcasmes.

Serait-ce parce que le ciel ne m'a pas doté d'une imagination très-riche, que je ne me sens aucun goût pour toutes ces inventions?

Mais s'il est difficile de rester complétement impartial, et si la justice demeure l'apanage des esprits élevés, dégagés de rancunes et de complaisances coupables, il n'en reste pas moins évident pour moi qu'il est facile à un critique de ne pas franchir les bornes de la vérité.

Je puis, de par ma haine, attaquer tel acte qui, au fait, n'a rien de condamnable, et louer réciproquement ce qui ne mérite aucune espèce de louange; mais, au moins, c'est mon erreur, ma haine, mon amitié ou mon penchant qui m'impressionne et m'aveugle : je suis dans l'erreur, je ne vois pas que je m'égare.

Toutefois, il ne faut pas que je pousse cette erreur jusqu'à *inventer* ce qui n'a jamais existé, jusqu'à *créer* des sujets de louanges ou de critique.

Eh bien! j'ai le regret de le dire, cela se pratique trop souvent ainsi : je le confesse dans ma naïveté, j'en éprouve un sentiment pénible qui suffirait, à lui seul, pour m'éloigner de cette manière de parler de mes anciens et illustres amis.

Val de Notre-Dame de Gare-le-Cou, octobre 1858.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉCRIVAIN ET LE LIBRAIRE

« Tu m'as porté grand tort, Hall !...
Dieu te le pardonne !

SHAKSPEARE, *Henri V*

I

L'Hosanna. — Volte-face. — Une révolution : *Débâcle commerciale.* — Mme Béchet et ses conseillers. — Position délicate. — Ma détermination. — Le nom de Balzac. — Je prends les rènes de la maison Ve Charles Béchet. — Succès. — J'achète les *Études de mœurs au dix-neuvième siècle.*

Je dirai avec M. Amédée Rolland :

« L'heure boiteuse du repentir est enfin venue pour les contemporains de Balzac.

« Lorsqu'ils ont tous été bien certains qu'il était mort, quand il a été cloué dans sa bière, descendu dans sa fosse, quand après la dernière pelletée de terre jetée sur son cercueil, Victor Hugo, devant une foule émue, eut prononcé d'admirables paroles d'adieux, tous ses ennemis de la veille, ses critiques, ses confrères jaloux, se sont mis à entonner l'*Hosanna !* à celui qu'ils avaient pendant vingt ans poursuivi de leurs injures.

« Les rancunes se sont tues devant l'œuvre géante de l'écrivain, et depuis lors l'admiration a été *crescendo.*

« Le nom de Balzac, connu seulement du monde artistique, devient de jour en jour plus populaire; on a fouillé sa vie, on a fouillé ses œuvres; d'intéressants travaux ont été faits; chacun veut dire son mot sur cet homme-colosse et apporter sa pierre au monument que la postérité lui élève.

« Pourtant, de Balzac n'est pas encore connu, n'est pas encore jugé. »

Moi, humble éditeur des temps déjà anciens, moi qui pendant près de dix ans ai vécu dans l'intimité la plus grande avec cet illustre écrivain; moi, que de son propre mouvement, il proclama, le 2 juin 1836, son unique éditeur, avec des éloges dont je suis fier, me sera-t-il permis de venir à mon tour porter le tribut de mes souvenirs et de mes regrets sur le tombeau de cet homme-colosse qui me nommait son ami ?

A de Balzac le respect de ses contemporains !

A de Balzac le respect de tous !

A lui l'admiration publique !

Lors de ses funérailles, j'aurais été l'un des premiers à suivre le grand écrivain, le front découvert, les larmes aux yeux et la douleur des regrets sincères au fond de mon cœur ; aujourd'hui encore, je serais le premier, si je le pouvais, à m'incliner sur la froide pierre qui recouvre la dépouille de Balzac, pour qui l'immortalité a commencé.

Dans le cours de mes rapports commerciaux, j'au-

rais pu avoir quelquefois à me plaindre de l'écrivain que la France regrette.

Je refoulerai donc au fond de mon cœur de pénibles ou fâcheux souvenirs.

Je veux être calme, digne et juste.

A de Balzac mort, le respect.

MOI.

J'étais libraire-éditeur depuis déjà quelques années, lorsqu'arriva cet événement, qui substitua sur le trône de notre glorieux pays Louis-Philippe à Charles X, qui fut appelé une révolution.

En société avec M. Lequien, fils du grammairien de ce nom, j'avais entièrement consacré un certain capital à publier, avec cet amour et ce soin tout religieux des vieux et célèbres éditeurs, les Henri et Robert Estienne, et, de nos jours, le savant et trop modeste J.-J. Lefèvre, mon ancien patron, les chefs-d'œuvre classiques de notre langue; ces réimpressions, exécutées avec un goût typographique parfait, nous avaient, j'ose le dire, acquis quelque estime, mais peu de profit.

A la fin d'un inventaire amical où nous trouvâmes au bout de trois ans zéro pour tout bénéfice, nous reconnûmes, M. Lequien et moi, qu'il était prudent de cesser de travailler avec un succès si négatif : nous nous séparâmes donc, commercialement parlant:

car, chose assez rare, nous restâmes unis par une vive et étroite amitié !

M. Lequien continua de diriger la maison que nous avions fondée à nous deux.

Moi j'essayai de me créer une nouvelle position à ma convenance. J'en cherchais encore les assises, lorsque M^me^ V^e^ Béchet me fit proposer d'entrer dans sa maison à titre de commis-dirigeant et intéressé. J'acceptai.

Ceci se passait en novembre 1830 : or, cette époque favorable à tant d'ambitions diverses était fatale aux lettres et surtout au commerce de la librairie.

Les éditeurs les mieux posés se voyaient journellement, par l'absence de crédit et d'affaires qui suivit l'*opération de Juillet*, et survécut plus de trois années au rétablissement de l'ordre, à deux doigts de leur ruine.

Il fallait des efforts surhumains d'ordre, de prudence et d'activité, pour se maintenir à flot au milieu du déluge de faillites qu'accumulait cet état de choses.

C'était en vue de ce danger que M^me^ V^e^ Louise Béchet me fit appeler près d'elle par feu M. Brissot-Thivars.

Cette dame, en présence de ses amis et conseillers, s'empressa de mettre sous mes yeux sa position véritable, consciencieuse, entière, sans tergiversations et sans faux-fuyants.

Dans des circonstances ordinaires, cette position m'eût paru magnifique : l'actif était très-supérieur au passif; mais dans la passe difficile où nous nous trouvions, ni cette intelligente et courageuse dame, ni ses amis et conseillers, M. Duvergier, avocat (aujourd'hui l'un de nos conseillers d'État les plus érudits et les plus distingués), alors subrogé-tuteur de la jeune Léonie Béchet, ni MM. Brissot-Thivars et Perrotin, éditeurs, ni moi-même enfin, ne nous dissimulions les périls de la situation.

« — C'est à votre courage, me dit Mme L. Béchet, c'est à votre active intelligence que je me confie; il y a, je le sais, un défilé périlleux à franchir; nous le traverserons avec honneur si vous prenez la direction de ma maison. »

La vue d'un labeur difficile, l'imminence d'un danger sérieux, sont, pour certaines natures, un vigoureux stimulant.

Je consentis donc aux propositions de Mme Béchet.

Instruit par l'expérience que je venais d'acquérir, je voyais au dehors. Je déclarai donc à Mme Béchet, que je ne voyais d'autres moyens pour ranimer le commerce de sa maison, que de fabriquer de nouveaux ouvrages qui, par leur succès, pourraient faire écouler les anciens, et que, pour réussir, il fallait appeler à soi la jeune littérature qui commençait à jeter un vif éclat : je citai le nom de Balzac; le nom de ce jeune écrivain était encore peu connu

en 1830; il résonna faiblement aux oreilles de Mme Béchet et de ses amis.

J'avais lu les œuvres récentes de cet écrivain; je m'étais passionné pour cet esprit ingénieux, pour cette verve intarissable, j'en parlais avec tant de chaleur et de conviction, que cette dame en fut ébranlée, et céda à mes conseils.

J'attendis encore un an, avant que de rien entreprendre de nouveau. Mais à la fin de cette première année de ma gestion, cette honorable maison de Mme Béchet avait repris le cours d'ordre et de régularité qui distingue une maison bien dirigée.

Fier des résultats que j'avais déjà obtenus, et plus sûr encore de moi-même, un jour j'allai droit, rue de Cassini, frapper à la porte de M. Honoré de Balzac.

J'étais inconnu de cet homme : je lui dis que j'étais chargé par une grande et puissante maison de librairie de lui acheter un ou plusieurs de ses ouvrages, et que, suivant l'importance de ce dont il pouvait disposer, j'étais autorisé à lui offrir *dix, quinze, vingt* mille francs et plus.

De Balzac resta abasourdi de mon offre.

Inutile de dire qu'il reçut l'ambassadeur qui lui apportait la perspective d'un nouvel *El Dorado* avec cette suprême urbanité de forme et de langage, qu'il savait si bien prendre au besoin.

Au bout d'un mois de négociations, j'avais acheté à M. Honoré de Balzac, au nom de Mme veuve Louise-Charles Béchet, pour la somme de *trente-six mille francs*, le droit de publier et de tirer, à deux mille exemplaires, les ÉTUDES DE MŒURS AU XIXe SIÈCLE, douze volumes in-8°.

II

Le fruit de l'expérience. — Le bel âge. — Point de dettes et quelques économies. — La rouge et la noire. — Défaillance. — Une visite à de Balzac. — Offre de ma fortune : Mille écus ! — Intervention de l'ami Barbier. — Suprême dédain. — Éclat de rire injurieux. — Laissez-moi ! — Une heure de suspension de travail estimée 250 fr.

Au commencement de 1833, ma position était bien des plus modestes, il est vrai, mais elle était superbe cependant, à cause de mon âge et de mon expérience.

J'avais alors trente-neuf ans !

Age où l'on a tout devant soi et rien derrière ;

Où l'on a sa vigueur, son énergie, son expérience, et la confiance que l'on a su conquérir ou inspirer.

J'étais donc dans la force de l'âge ; j'avais un nom honorable et estimé.

Je possédais, en outre, trois mille cinq cents francs, fruits de mes économies, et je ne devais rien.

J'avais plus que jamais cette audace, cette confiance que donnent les succès obtenus.

Je me fis alors ce raisonnement :

Puisqu'en trois ans je viens de régénérer une maison obérée et de la replacer sur une base solide, je pourrais bien, à mon tour, par les mêmes moyens, en fonder une pour mon propre compte.

Ce raisonnement, qui commençait à flatter mon amour-propre, finit par me séduire.

A partir de ce moment-là, j'eus constamment devant les yeux les perspectives les plus brillantes !

Devenir, comme les Alphonse Levavasseur, les Charles Ladvocat, les Eugène Renduel, etc., éditeur d'écrivains en vogue ; — publier avec succès leurs œuvres pour mon compte, comme je venais d'en publier d'autres pour une maison qui ne me donnait qu'un médiocre salaire ; encaisser, en définitive, pour moi seul, les résultats quelquefois considérables, eu égard à la mise de fonds et la vente de livres dont j'aurais fait moi-même le succès, quoi de plus séduisant au monde?

Ma résolution était déjà ébranlée, ma détermination fut bientôt prise.

De là à l'exécution il n'y avait qu'un pas !

Le 1^er^ mars 1833, je quittai M^me^ Charles Béchet.

Je ne possédais, comme je l'ai dit, que quelques milliers de francs ; c'était juste ce qu'il fallait, ou à peu près, pour payer à un auteur en vogue l'édition de l'un de ses ouvrages ; mais je comptais beaucoup,

je le dis avec orgueil, sur la confiance que j'avais su inspirer.

J'étais résolu, enfin, à risquer toute ma petite fortune sur la rouge et la noire d'un succès littéraire.

Dans de pareilles dispositions, le lecteur doit bien deviner que j'aie rêvé de Balzac, et jeté sur lui mon dévolu.

Cependant, au moment d'aborder ce colosse de la plume, le futur *maréchal de la littérature française*, je me sentis pris d'un sentiment de faiblesse et de défaillance.

Sans doute, de Balzac m'avait admirablement accueilli lorsque j'étais allé lui faire des propositions pour Mme Béchet, mais je portais alors la parole pour une grande maison...

Maintenant, au nom de qui allais-je parler?

Au nom d'un inconnu!

Je jugeai incontinent, tant cet homme m'inspirait de terreur et d'admiration, que le moins qu'il pourrait faire, en me voyant dans une si chétive position, serait de me conseiller de placer mes fonds à la Caisse d'épargnes, et de continuer à gérer la maison Béchet.

Succombant sous le poids de mes angoisses, l'idée me vint d'en faire part à M. Barbier, que je connaissais intimement, et de lui demander conseil.

Comme je le dirai plus loin, Barbier avait été l'associé de Balzac, non point comme simple ouvrier typographe, à l'exemple de Francklin ou de Gessner,

mais comme imprimeur, comme fondeur en caractères, dirigeant ensemble, rue des Marais-Saint-Germain, une imprimerie typographique d'une certaine importance.

«—N'est-ce que cela? me dit l'obligeant Barbier; — viens avec moi. — Dans une heure nous en aurons le cœur net.»

Et il m'entraîna sans plus de façon rue Cassini.

C'était le 1er mars 1833.

De Balzac se faisait ordinairement sceller chez lui : il n'y était pour personne; sans ce soin, il eût été sans cesse troublé par des visiteurs importuns; mais Barbier, demeuré son fidèle Achates, avait, lui, ses grandes et ses petites entrées chez ce puissant et haut baron littéraire.

Le nom de Barbier porté par Auguste, le valet de chambre du maître du logis, nous fit ouvrir à deux battants la porte du *sanctum sanctorum :* ce qui veut dire en langue vulgaire, la porte du cabinet de travail de l'auteur des *Chouans* et de la *Physiologie du mariage*, etc.

Barbier prit la parole.

Ce fut un moment bien solennel pour moi!

En peu de mots mon ami exposa le motif de notre visite.

«—Très-bien, dit de Balzac avec un air tout à fait superbe ; vous avez sans doute des capitaux, Monsieur? — car vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui il faut, pour m'éditer, de fortes mises de fonds. — Je vends

cher, très-cher même mes manuscrits : j'ai besoin quelquefois, — je dirai même souvent, pour être dans le vrai, d'avances considérables, vous le savez bien, etc. »

Pendant ce discours, débité par de Balzac avec une emphase dont il avait seul le secret, — je nageais dans un océan d'espérances flatteuses.

Je commençais à être plus à mon aise.

Je compris enfin qu'il fallait à la fois payer de ma personne et de mes écus ; le moment était venu de faire avancer le gros de mes troupes.

D'un air capable et très-satisfait, je tirai, de mon agenda de poche, tous mes capitaux : six billets de la Banque de France, de chacun cinq cents francs, et je les éparpillai en cercle sur le tapis de la table.

Puis je dis à M. de Balzac, d'une voix émue :

« — Monsieur, voilà toute ma fortune ! Trois mille francs ; c'est tout ce que je possède ! Cette fortune est à vous en échange du livre qu'il vous plaira d'écrire pour moi. — Fixez vous-même le prix, et faites vos conditions !... »

Les yeux fixés sur mon interlocuteur, j'attendais, je l'avoue, le plus éclatant succès de cette éloquence, moitié en action, moitié en paroles...

Jugez de ma surprise, — de ma stupéfaction, — en entendant de Balzac partir d'un de ses éclats de voix formidables auxquels il se livrait parfois...

Je n'oublierai jamais celui-ci. Il me dit ensuite, — avec un superbe dédain, en pesant et scandant ces

mots, qui resteront aussi pour toujours gravés dans ma mémoire :

« — J'admire, Monsieur, — votre candide confiance ! — Comment avez-vous pu vous imaginer que moi, — moi, — de Balzac ! — qui vous ai vendu, il y a si peu de temps encore pour Mme Béchet, — mes *Études de mœurs* — au prix de trente-six mille francs ; — moi, — dont la coopération à la *Revue de Paris* est payée couramment par Buloz *cinq cents francs* la feuille, — je m'oublierais à ce point de vous livrer pour mille écus un roman quelconque, — sorti de ma plume ! — Certes ! — vous n'avez pas réfléchi à votre offre, Monsieur, car, — vous ne me l'eussiez pas faite ; — et je serais en droit de la considérer comme inconvenante au suprême degré, — si la loyauté, dont vous me donnez la preuve, — et la confiance que vous me témoignez — ne vous justifiaient en quelque sorte à mes yeux !... »

Barbier, que son intimité avec de Balzac, constituait de droit mon avocat, prit alors la parole ; il essaya de faire valoir, en ma faveur, une raison excellente, pensait-il, qui lui vint subitement à l'esprit : — C'est à moi seul que M. de Balzac devait la conclusion de la vente des *Études de mœurs* dont il venait d'être question : cet important service méritait bien, à son avis, quelques égards. Après tout, si pour ces trois mille francs composant toute ma fortune, M. de Balzac ne pouvait me sacrifier de l'inédit, lui était-il

donc impossible de me concéder, par excessive bonté d'âme, pour ce prix si peu digne de son génie, le droit de réimprimer la seconde édition du *Médecin de campagne* par exemple, publié par L. Mame, et qui était épuisée déjà depuis quelque temps?...

« — Barbier, répondit de Balzac avec hauteur, il y a eu intervention importante, il est vrai, de la part de M. Werdet, mais cet important service, c'est moi! entendez-vous? c'est moi, de Balzac, qui l'ai rendu! c'est M^me^ Béchet qui l'a reçu... J'aurai pu vendre mes *Études de mœurs* le double de ce que les a payées cette dame; — la situation n'est pas telle que vous semblez le croire. »

L'éloquente tirade de mon ami fut donc complétement perdue!

Elle alla s'émousser contre l'argumentation bien autrement puissante du grand homme!

Et de Balzac, avec un de ces brusques mouvements qui lui étaient familiers quand il voulait rejeter en arrière ses longs cheveux noirs qui, dans le feu de la conversation, lui retombaient sur la figure, s'écria brusquement d'un ton d'importance :

« — Voici, Messieurs, bientôt une heure que nous causons de choses inutiles : — vous m'avez fait perdre deuxcents francs; pour moi, le temps est un capital; il faut que je travaille; laissez-moi donc, Messieurs!.... »

III

Grossier. — Grossier à demi. — Barbier ne perd pas courage. — La variante sur l'air de *Malborough*. — Syllogisme sans réplique. — Je sors anéanti et furieux contre Balzac. — La porte ou la fenêtre. — Un billet de Balzac. —Six jours de pénitence. — Changement à vue. — Câlineries et encouragements. — Achat du *Médecin de campagne*. — Mille écus engloutis, après tant d'autres, dans le secrétaire de Balzac.

Je n'eus garde, je vous assure, de me faire signifier une seconde fois ce grossier et impudent congé.

Je me retirai donc sans le saluer; à grossier, — grossier à demi!

Je laissai Barbier en arrière.

J'étais abasourdi de tant d'impolitesse de la part d'un écrivain qui, comme Balzac, visait sans cesse dans ses œuvres à l'élégance du langage et à l'aristocratie des manières.

J'étais anéanti du coup qui brisait toutes mes espérances.

Je ne marchais plus, j'arpentais à grands pas la longue avenue de l'Observatoire.

J'étais si absorbé dans mes réflexions, que je n'en-

tendis même pas Barbier, courant à perdre haleine pour me rejoindre.

Il cheminait à mes côtés, que je ne l'avais pas encore aperçu.

«—Tu es profondément blessé, me dit-il avec bienveillance, — tu es fortement ému de l'inconcevable arrogance, de l'impardonnable grossièreté de Balzac à ton égard. — Je te dirai franchement que je ne le suis pas moins que toi ; mais tâche de m'écouter un peu :

Si j'éprouve pour toi quelque désappointement d'une réception aussi brutale, aussi inconvenante, je l'avoue, je n'ai aucune inquiétude sur le succès de ta proposition : — tu peux et tu dois te consoler de notre tentative, de Balzac est à toi... C'est moi, Barbier, ton ami, qui te le dis; — oui, Balzac est à toi ! avant trois jours, il ira te voir. »

J'étais si furieux que je m'écriai :

« — Eh bien ! qu'il vienne. Je veux perdre mon nom s'il met les pieds chez moi. Je le ferai jeter à la porte. Au besoin, je le jetterai moi-même par la fenêtre.

« — Il viendra, te dis-je, et tu ne le jetteras ni par la porte, ni par la fenêtre, tu as trop besoin de lui. »

Et il se mit à fredonner, sur l'air de Malborough : *Balzac te reviendra* ; car il était excessivement jovial, mon vieil ami Barbier !

« — Tu ne jetteras Balzac par aucune porte ni au-

cune fenêtre pour plusieurs autres motifs: d'abord, parce que tu es un trop bon garçon pour cela, et que tu tiendras au contraire à lui donner une leçon de politesse; puis, parce que jeter un homme quel qu'il soit par la porte ou la fenêtre, fût-ce même un goujat, serait une inconvenance indigne de toi; et, ensuite, parce que ce serait d'une bien mauvaise politique d'en agir ainsi avec de Balzac qui, tout grossier qu'il a été pour toi, pour nous deux même, n'en est pas moins un homme d'un grand talent.

« Le secret de la mauvaise réception de tout à l'heure se résume en deux hypothèses, qui te sont l'une et l'autre également favorables :

« Ou de Balzac a de l'argent (et je ne le crois pas, parce que l'argent s'use vite entre ses mains), ou il vient de jouer une comédie pour en obtenir de toi plus que tu ne lui en offres.

« S'il a de l'argent, il sera mangé ou gaspillé dans trois jours, et de Balzac te revient de droit.

« S'il n'a pas d'argent, s'il n'a voulu que jouer une comédie pour t'arracher une somme plus forte, comme tu ne retourneras plus chez lui, parce que je connais ta susceptibilité, que, par conséquent, il t'attendra en vain, il fera comme Mahomet, il ira à la montagne qui ne vient pas à lui; tu le verras arriver.

« Tu vois donc, dans tous les cas, Balzac t'appartient de droit.

« Pardonne même, ô mon ami! ajouta-t-il d'un ton comique, pardonne-lui ce caprice de jolie femme! quel grand homme n'a pas les siens? et, à moi, pardonne-moi de tourner au calembour. C'est la joie de ton succès qui me rend si joyeux. Eh bien! voyons! que dis-tu de ma scolastique? N'ai-je pas argumenté d'une façon aussi claire qu'irréprochable?

« — C'est possible, lui répondis-je, mais j'aime mieux ma tranquillité. »

Et nous nous séparâmes.

Cependant Barbier avait eu raison.

Trois jours après, le 4 mars, de Balzac m'écrivait....

Dans mon premier mouvement de colère, de ressentiment, de mépris même, je froissai cette lettre et je la déchirai sans la lire...

Puis, revenant peu à peu à des sentiments plus calmes, je ramassai un à un les fragments épars, et je lus ce qui suit :

« J'avais, Monsieur, la tête fort préoccupée d'un travail rebelle à mon imagination quand vous êtes venu me voir l'autre jour; je n'ai donc pu comprendre que fort imparfaitement ce que vous vouliez obtenir de moi.

« Aujourd'hui, j'ai la tête plus libre; faites-moi donc le plaisir de venir me voir à quatre heures, et nous causerons.

« Mille civilités,

« DE BALZAC. »

Ce billet me parut une nouvelle impertinence, — et je jurai, pendant une heure ou deux, que de sa vie de Balzac ne me verrait chez lui. Je voulais répondre à cette missive par une lettre sanglante; puis, je me radoucis encore.

Je jugeai, en définitive, qu'il faut passer bien des choses à un homme de talent, et, qu'après tout, nons étions allés le déranger...

Enfin, de raisonnements indulgents en représentations intéressées, je me décidai à retourner chez de Balzac, mais seulement après avoir laissé passer quelques jours, espérant que ce peu d'empressement à me rendre à son désir lui servirait de leçon : c'était une très-faible représaille à exercer envers un homme aussi impoli et aussi brutal.

J'écrivis donc à de Balzac pour lui accuser réception de son billet, et lui dire que je ne pourrais me rendre que plus tard à son invitation, ayant des affaires pressantes à terminer.

Dès le second jour, de Balzac s'inquiétait de savoir si je ne le boudais pas, et il était allé prier Barbier de me ramener chez lui.

Barbier vint m'en parler.

Je lui répondis tout naturellement que, à mon tour, je jouais la comédie.

Le sixième jour, après ma première visite, j'allai enfin le voir !

Autant de Balzac s'était montré la première fois hautain et dédaigneux envers moi, autant cette fois il fit preuve de courtoisie et de politesse à mon égard.

Il eut pour moi des câlineries incroyables; il me rappela, avec une bonne grâce à laquelle j'étais loin de m'attendre, *ce que j'avais fait pour lui*, lorsque j'étais chez Mme Béchet; il s'informa affectueusement de mes projets, les approuva et m'encouragea dans ma tentative.

« — Les éditeurs intelligents, dit-il, sont rares, et c'est grand dommage à la fois pour la littérature et pour la librairie; il est bien important qu'il nous arrive du renfort; quant à moi, je serai enchanté d'avoir affaire à un homme dont j'apprécie le mérite.

Il m'assura de son concours personnel; il me promit ses bons offices auprès de ceux de ses amis avec lesquels je désirerais me lier, et nous abordâmes enfin l'affaire qui m'avait amené près de lui.

Le résultat de ce long entretien fut pour moi d'acheter *le Médecin de campagne*, et pour de Balzac d'engloutir après tant d'autres, sans doute, au fond de son secrétaire mes mille écus.

IV

Enfance de Balzac. — Les grands hommes de Plutarque. — Une incompétence. — Mon lot. — Mission modeste. — Tristes souvenirs refoulés. — L'écrin d'une dame. — Le berceau d'Honoré. — L'acacia et l'inscription. — La nourrice. — La famille. — Inspiration précoce. — La fée et l'ange gardien. — Dévouement à Laure. — Le chien *Mouche*. — La lanterne magique. — Comédies improvisées. — Le violon rouge. — Les lectures au fond des bois. — L'externat de Tours et le collége de Vendôme. — *Histoire intellectuelle de Louis Lambert*, — *Le Traité de la volonté* livré aux flammes. — Maladie cérébrale. — Dépérissement. — Retour à la santé. — Une graine de citrouille.

Avant que de continuer mon récit, un temps d'arrêt assez long m'est indispensable.

Il faut que je fasse connaître aux lecteurs bienveillants, qui ne la connaîtraient pas encore, la vie du plus grand observateur des mœurs de notre temps, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de trente ans environ, époque à laquelle datent mes relations avec cet écrivain, qui devinrent très-intimes par la suite.

Qui d'entre nous, aimant ou cultivant les belles-lettres, n'a point dans sa jeunesse dévoré avec enthousiasme, *les Vies des grands hommes de Plutarque*, celles ensuite des anciens écrivains nationaux les plus illustres, telles que *le grand Corneille*,

Montaigne, *Pascal*, *Racine*, *La Fontaine*, *Molière*, etc., — et, de nos jours, celles de *Napoléon Ier*, de *Georges Cuvier*, de *Chateaubriand*, de *Béranger*, et autres illustres contemporains? certes, plus que toute autre, la vie d'Honoré de Balzac mérite d'être connue !

Nous répéterons ici, avec Victor Hugo :

« Ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poëte, a vécu parmi nous d'une vie d'*orages*, de *luttes*, de *querelles* et de *combats*. » H. Taine.

Nous dirons encore avec M. H. Taine :

« Les œuvres d'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père.

« L'homme entier contribue à les produire.

« Son *caractère*, son *éducation* et sa *vie*; son *passé* et son *présent*; ses *passions* et ses *facultés*; ses *vertus* et ses *vices*, toute l'expansion de son âme et de son action, laissent leurs traces dans ce qu'il pense et dans ce qu'il écrit.

« Pour comprendre et juger de Balzac, il faut connaître son HUMEUR et sa VIE.

L'une et l'autre ont nourri ses romans.

« Comme deux courants de séve, elles ont fourni des couleurs à la fleur maladive, étrange et magnifique que l'on a décrite ici.

« Balzac fut un homme d'affaires, et un homme d'affaires endetté.

Voilà ce que, tout infime que je sois, je vais me permettre de raconte; je crrois avoir acquis ce droit par huit années passées dans la plus *grande intimité*, avec cet écrivain illustre pour qui l'immortalité a commencé.

Je vais, d'après mes propres souvenirs d'abord, et ensuite à l'aide de rênseignements positifs, authentiques, puisés aux meilleures sources, essayer de raconter la VIE, la JEUNESSE, l'ÉDUCATION et le CARACTÈRE d'Honoré de Balzac, depuis sa naissance, le 16 mai 1799, jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 18 août 1850.

Je ne m'occuperai que de l'homme privé, et nullement de l'écrivain.

A des plumes éloquentes, et surtout impartiales, incombe la glorieuse tâche de juger littérairement celui qui a légué à la France LA COMÉDIE HUMAINE!

Ma mission, à moi, est donc toute modeste.

Pour faire revivre l'auteur de la *Comédie humaine*, il faut le dépouiller de tous les oripeaux qui l'enveloppent; — il faut lui enlever cette brillante auréole de gloire qui lui ceint le front et nous révèle en lui un demi-dieu de la pensée; ainsi mis à nu, Balzac nous apparaîtra AU NATUREL : ce sera un simple mortel comme chacun de nous tous; il prouvera qu'il possédait sa part des faiblesses humaines, un orgueil incommensurable, une soif ardente des richesses; — quelques vices mêlés à quelques vertus;

de bonnes comme de mauvaises qualités du cœur ; tout ce qui caractérise, enfin, notre fragile et souffreteuse espèce.

Afin de pouvoir parler de H. de Balzac avec cette convenance de bon goût, ce respect que nous devons tous avoir pour les morts que nous pleurons, pour ceux mêmes dont nous n'avons pas eu à nous louer, je repousserai avec énergie au plus profond de mon cœur de bien tristes pensées, de bien pénibles souvenirs.....

RESPECT A LA MÉMOIRE DES MORTS!

C'est dans les ouvrages mêmes de Balzac que je vais puiser mes renseignements sur son enfance et sa jeunesse : *l'Histoire intellectuelle de Louis Lambert, la Peau de chagrin, le Lys dans la vallée*, — *la Correspondance intime avec M^me^ Laure Surville*, sa sœur, et *l'Introduction historique au Lys dans la vallée*, me fourniront de bien précieuses indications; car Louis, Raphael et Félix, — tout en racontant leurs propres sensations et les malheurs de leur enfance et de leur jeunesse, — nous disent la propre histoire de l'écrivain que nous pleurons. Ce sera donc en quelque façon l'histoire de la vie de Balzac, racontée par lui-même.

J'emprunterai, ou j'analyserai quelquefois ensuite les articles très-remarquables qu'ont écrits les plumes

élégantes de *MM. Théophile Gautier, H. Taine, Cayla, Amédée Rolland, de Mirecourt*, etc.

Ces utiles et précieux documents, ajoutés à ceux de mon propre fond, —renseignements que j'ai acquis *de visu et auditu*, formeront une masse sûre, certaine, qui pourra servir un jour de point de jalon à une monographie complète de l'histoire littéraire et de la vie d'Honoré de Balzac.

C'est à l'écrin d'une dame que je ferai mes premiers et plus importants emprunts, à cette dame si distinguée, à qui de Balzac dédia en ces termes, UN DÉBUT DANS LA VIE ; A LAURE.

Que le modeste et brillant esprit qui m'a donné cette scène en ait l'honneur !

Cette Laure, à l'esprit brillant et modeste à la fois, est la sœur chérie et bien-aimée d'Honoré; cette Laure est M^me^ Surville, à qui les âmes d'élite, les mères de famille, doivent un recueil de délicieuses *Nouvelles et de contes moraux*, écrits pour ses filles, ses *jolies gazelles*, comme les appelait de Balzac, qui défendait à ses nièces de lire ses ouvrages.

Dans son Étude littéraire sur la vie de son frère, M^me^ Surville prouve une fois de plus, que la grâce, la pensée, l'élégance du style, la fécondité de l'imagination, forment son apanage.

HONORÉ, tout entier, se retrouve sous la plume de LAURE.

Voici le titre de l'œuvre de Mme Surville : BALZAC, SA VIE ET SES ŒUVRES, D'APRÈS SA CORRESPONDANCE.

Je regrette beaucoup de ne pouvoir citer ici, en entier, ce travail précieux pour l'histoire de la littérature contemporaine, cette correspondance intime et familière, qu'un écrivain de grand mérite a jugé cependant *triviale* : opinion que nous ne partageons pas le moins du monde.

« Le caractère intime des lettres de mon frère appelle naturellement l'indulgence, dit Mme Surville.

« Je n'ose supprimer ces fragments, parce qu'ils peignent merveilleusement son caractère primordial, et que le développement successif d'une telle intelligence me semble intéressant à suivre. »

Voici mes réserves faites.

Je vais maintenant raconter, d'après les écrits de Balzac lui-même, l'*histoire de son enfance et de sa jeunesse.*

---

§ 1. — ENFANCE.

De Balzac (Honoré) naquit à Tours, le 16 mai 1799, le jour de la fête de saint Honoré.

Son père, enchanté de l'euphonie de ce nom, voulut qu'il devînt celui du nouveau-né.

Ce fut dans la maison portant le n° 45, aujourd'hui *rue Impériale,* alors rue de l'*Armée d'Italie,* plus tard, sous la Restauration, *rue Royale,* que vit le jour Honoré de Balzac.

Cette maison est maintenant la propriété du général d'Outremont, qui l'a achetée du père de l'illustre écrivain.

On voit encore dans la cour un acacia, planté par les ordres de sa mère, le jour même de la naissance de son fils et qui, depuis, a été constamment respecté.

M. Brun, préfet d'Indre-et-Loire, ancien condisciple d'Honoré au collége de Vendôme, d'accord avec le maire, M. Mame, a fait placer une inscription en lettres d'or sur une plaque de marbre noir sur cette demeure qui portait autrefois le numéro 29, et dont la rue partageait la ville, et la traverse depuis le pont jusqu'à l'avenue de Grammont.

Le nouveau-né fut placé en nourrice chez une belle et forte jeune femme qui habitait, aux portes de Tours, une maison entourée de jardins ; jusqu'à l'âge de quatre ans elle prodigua les soins d'une mère à Honoré, qui jouissait de la plus florissante santé.

C'était un charmant enfant : sa joyeuse humeur, sa bouche bien dessinée et souriante, ses grands yeux bruns, à la fois brillants et doux, sa chevelure noire, le faisaient constamment remarquer, à la promenade, au milieu des enfants de son âge.

Mme Surville nous fait ainsi connaître ses parents :

« Mon père, né en Languedoc en 1746, était avocat au conseil sous Louis XVI.

« Sa haute position le mit en relation avec les notabilités d'alors, et avec des hommes que la révolution fit surgir et rendit célèbres.

« Ces circonstances lui permirent, en 1793, de sauver plus d'un de ses anciens protecteurs et de ses anciens amis. Mais ces services dangereux l'exposèrent ; et un constitutionnel très-influent, qui s'intéressait au *citoyen Balzac*, se hâta de l'éloigner de Robespierre, en l'envoyant organiser dans le Nord le servicedes vivres de l'armée.

« Ainsi jeté dans l'administration de la guerre, mon père y resta, et il était chargé des subsistances de la 22e division militaire, lorsqu'il épousa à Paris, en 1797, la fille d'un de ses chefs, qui était en même temps directeur des hôpitaux de Paris.

. . . . . , ... , ...

« Il tenait à la fois de Montaigne, de Rabelais et de l'oncle Tobie, par sa philosophie, son originalité et sa bonté. . . . . .

. . . . . .

« Ma mère, riche, belle, et plus jeune que lui, avait une rare vivacité d'esprit et d'imagination, une activité infatigable, une grande fermeté de décision, et un dévouement sans bornes à tous les siens.

« Son amour pour ses enfants planait toujours sur eux ; mais elle l'exprimait plutôt par des actions que par des paroles.

« Elle s'oublia sans cesse pour nous, et cet oubli lui fit connaître l'infortune qu'elle supporta courageusement.

« Sa dernière et plus cruelle épreuve fut, à l'âge de soixante-douze ans, de survivre à son glorieux fils, et de l'assister à son lit de mort, soutenue par la foi religieuse, qui remplissait en elle toutes les espérances terrestres.

« Mon frère s'est longtemps souvenu des petits effrois qui nous saisissaient, quand le matin et le soir nous allions dans son salon lui souhaiter le bonjour. »

Cette impression de crainte respectueuse pour sa mère, de Balzac l'a conservée toute sa vie.

Il était l'aîné de deux sœurs et d'un frère.

Sa sœur cadette mourut après cinq ans de mariage.

Son frère, à vingt-six ans, partit pour les colonies, où il se maria.

Enfin, sa sœur cadette, Laure, épousa M. Surville, l'un de nos ingénieurs civils des plus honorables et des plus distingués par son savoir.

Le jeune Honoré refusait de partager les jeux de ses sœurs et de son frère, accablé qu'il était, dès l'âge le plus tendre, par une sorte d'inspiration précoce qui l'emportait dans le monde des rêves.

Il avait à ses côtés une fée mystérieuse, un bon ange gardien, son génie, qui le couvrait de ses ailes, et le berçait doucement dans ses extases.

A la naissance d'Honoré, tout semblait présager à l'heureuse famille une longue série de jours prospères.

La fortune de Mme de Balzac, celle de sa mère, qui vint vivre avec son mari, et les rentes de M. de Balzac, composaient une grande et belle existence ; mais les fatales conséquences de la révolution de 1793 vinrent malheureusement changer cet état de choses.

« Les qualités de l'auteur de la *Comédie humaine* sont, assurément, la conséquence logique de celles de ses parents : il avait l'originalité, la mémoire, l'esprit d'observation et le jugement de son père, — l'imagination, l'activité de sa mère, — de tous les deux, enfin, l'énergie et la bonté. »

Mme de Balzac se voua à l'éducation de ses enfants : elle usa de sévérité envers eux pour maîtriser les effets de la trop grande indulgence paternelle.

Cette sévérité tourna au profit de l'affection fraternelle : ce fut le premier sentiment qui fleurit dans le cœur d'Honoré ; il aima tendrement sa bonne sœur Laure, moins âgée que lui de deux ans, et qui se trouvait, à l'égard de ses parents, dans la même situation que lui.

Il accourait de toute la rapidité de ses petites jambes, pour que Laure ne dégringolât pas les trois hautes marches inégales et sans rampe qui conduisaient de la chambre de sa nourrice au jardin.

Cette touchante protection continua sous le toit paternel.

Il lui arriva souvent de se laisser punir pour Laure.

Quand celle-ci arrivait à temps pour tout avouer :

« — N'avoue donc rien, lui disait-il, une autre fois, Laure ; — j'aime à être grondé pour toi ! »

En 1804, M^me^ de Balzac conduisit Honoré à Paris, pour le présenter à ses grands parents, qui raffolèrent de lui et le comblèrent de caresses et de présents.

Peu habitué à être ainsi fêté, il revint à Tours, le cœur rempli d'affection pour ses chers parents : il parlait sans cesse, avec enthousiasme, — de leur maison, de leur jardin, et, surtout, — de *Mouche*, le gros chien de garde, avec lequel il s'était intimement lié !

« Notre grand'mère aimait à raconter bien des faits et gestes de son petit-fils : elle se plaisait, entre autres, à redire l'anecdote suivante :

Un soir, qu'elle avait fait venir pour lui la lanterne magique Honoré n'apercevant pas parmi les specta-

teurs son ami *Mouche*, se lève en criant d'un ton d'autorité :

« — Attendez ! »

Il sort du salon, et rentre traînant le bon chien, à qui il dit :

« — Mouche ! assieds-toi là, et regarde !—Ça ne te coûtera rien ! c'est bon papa qui paye. »

Peu de temps après mourut ce bon et excellent grand-papa, qui fut amèrement regretté de son petit-fils.

Les premières paroles de Balzac enfant partaient d'un excellent cœur ; elles révélaient plutôt la bonté que l'esprit.

Déjà, pourtant, il improvisait de jolies comédies qui divertissaient beaucoup la famille.

Parmi les joujoux que sa mère lui donnait afin de l'exciter à s'amuser, comme les enfants de son âge, un seul lui plaisait : c'était un violon rouge de 25 sous !

Du matin au soir, il s'escrimait sur son violon rouge.

Sa physionomie radieuse prouvait qu'il croyait écouter de mélodieuses harmonies.

« — Tu n'entends donc pas, Laure, comme c'est joli ? disait-il à sa sœur Laure.

« — Ma foi, non ! répondit celle-ci : tu m'écorches les oreilles !

Si Mouche était là, il s'enfuirait.

Il lisait déjà avec passion, comme tous les enfants, de merveilleux contes des fées ; plus les catastrophes en étaient dramatiques, plus Honoré se sentait heureux : il trépignait de joie et d'admiration.

Dès le point du jour, à l'âge de cinq ans, il lui arrivait bien souvent de partir chargé de volumes, avec un morceau de pain dans sa poche ; il s'en allait ainsi au fond des bois, où il lisait jusqu'à la nuit tombante.

Pour quiconque aura lu ce qui précède, la transparence de ces détails intimes sera si légère, que tout naturellement le lecteur en conclura que Félix le narrateur et Honoré, l'écrivain, comme dans Louis Lambert, ne font qu'un seul et même personnage.

Laissons parler *Félix-Balzac*.

Dans le premier chapitre du *Lys dans la vallée*, — le vicomte Félix de Vandenesse raconte ainsi à Natalie de Manerville quelques épisodes de son enfance et de sa jeunesse :

« Mis en nourrice à la campagne, oublié par une famille pendant trois ans, quand je revins à la maison paternelle, j'y comptais pour si peu de chose, que je subissais la compression des gens.

« Je ne connais ni le sentiment, ni l'heureux hasard à l'aide desquels j'ai pu me relever de cette première déchéance ; chez moi, l'enfant ignore, l'homme ne sait rien

« Loin d'adoucir mon sort, mon frère et mes deux sœurs s'amusèrent à me faire souffrir.

« Le pacte en vertu duquel les enfants cachent leurs peccadilles, et qui leur apprend déjà l'honneur, fut nul à mon égard. — Bien petit, je me vis souvent puni pour leurs fautes, sans pouvoir réclamer contre cette injustice.

« Quoique délaissé par ma mère, j'étais parfois l'objet de ses scrupules; parfois elle parlait de mon instruction et manifestait le désir de s'en occuper.

« Il me passait alors des frissons horribles en songeant aux déchirements que me causerait ce contact journalier avec elle. — Je bénissais mon abandon, et me trouvais heureux de pouvoir rester dans le jardin à jouer avec des cailloux, à observer des insectes, à regarder le bleu du firmament.

« Un soir, tranquillement blotti sous un jeune figuier, je regardais une étoile avec cette passion curieuse qui saisit les enfants, et à laquelle ma précoce mélancolie ajoutait une sorte d'intelligence sentimentale.

« Mes sœurs s'amusaient et criaient; j'entendais leur lointain tapage, comme un accompagnement à mes idées.

« Le bruit cessa, la nuit vint.

« Par hasard, ma mère s'aperçut de mon absence.

« Pour éviter un reproche, notre gouvernante, une terrible Mlle Caroline, légitima les fausses appréhen-

sions de ma mère, en prétendant que j'avais la maison en horreur ; — que, si elle n'eût pas attentivement veillé sur moi, je me serais enfui déjà ; je n'étais pas imbécile ni sournois ; et, parmi tous les enfants soumis à ses soins, elle n'en avait jamais rencontré dont les dispositions fussent aussi mauvaises que les miennes.

« Elle feignit de me chercher et m'appela ; je répondis ; elle vint au figuier, où elle savait que j'étais.

« — Que faisiez-vous donc là ? me dit-elle.

« — Je regardais mon étoile.

« — Vous ne regardiez pas une étoile, dit ma mère qui nous écoutait du haut de son balcon. Connaît-on l'astronomie à votre âge ?

— Ah ! madame, s'écria Mlle Caroline, il a lâché le robinet du réservoir, le jardin est inondé. »

Et le pauvre Félix, accusé de mensonge, fut sévèrement puni.

Ses sœurs s'étaient amusées à tourner le robinet de la pompe, pour voir couler l'eau, mais surprises par l'écartement d'une gerbe, qui les avait arrosées, elles avaient perdu la tête, et s'étaient enfuies sans avoir fermé le robinet.

Défense fut faite à Félix de rester au jardin.

Il fut persécuté pour son amour pour les étoiles.

« J'eus donc souvent le fouet pour mon étoile : ne pouvant me confier à personne, je lui disais mes chagrins dans ce délicieux ramage intérieur par le-

quel un enfant bégaie ses premières idées, comme naguère il a bégayé ses premières paroles.

« A l'âge de douze ans, au collége, je la contemplai encore en éprouvant d'indicibles délices, tant les impressions reçues au matin de la vie laissent de profondes traces au cœur. »

« Bien fait et robuste, son frère avait un précepteur. Lui, chétif et malingre, à cinq ans il fut envoyé comme externe dans une pension de la ville.

« Il partait en emportant un panier peu fourni, tandis que ses camarades apportaient d'abondantes provisions.

« Ce contraste, entre ce dénûment et les richesses de ses camarades, engendra mille souffrances dans le cœur et l'orgueil de Félix, qui nous dit :

« Les célèbres rillettes et rillons de Tours formaient l'élément principal du repas que nous faisions au milieu de la journée.

« Cette préparation par quelques gourmands paraît rarement sur les tables aristocratiques. — Jamais je n'eus le bonheur de voir étendre pour moi cette brune confiture sur une tartine de pain ; mais elle n'aurait pas été de mode à la pension, mon envie n'en eût pas été moins vive, car elle était devenue comme une idée fixe.

« Les enfants devinent la convoitise dans les regards, et je devins alors un excellent sujet de moquerie.

« Mes camarades qui, presque tous, appartenaient

à la petite bourgeoisie, venaient me présenter leurs excellentes rillettes, en me demandant si je savais comment elles se faisaient... ils se pourléchaient les lèvres en dévorant les rillons; ils découvraient mon panier, n'y trouvaient que des fromages d'Olivet ou des fruits secs, et m'assassinaient d'un : — *Tu n'as donc pas de quoi?*

« Ce contraste entre mon abandon et le bonheur des autres a souillé les roses de mon enfance, et flétri ma blondissante jeunesse.

« La première fois que, dupe d'un sentiment généreux, j'avançai la main pour accepter la friandise tant souhaitée qui me fut offerte d'un air hypocrite, mon mystificateur retira la tartine aux rires des camarades prévenus de ce dénoûment.

« Si les esprits les plus distingués sont accessibles à la vanité, comment ne pas absoudre l'enfant qui pleure de se voir méprisé, goguenardé?

« A ce jeu, combien d'enfants seraient devenus gourmands, quêteurs, lâches!

« Pour éviter les persécutions, je me battis.

« Le courage du désespoir me rendit redoutable; mais je devins un objet de haine, et restai sans ressources contre les traîtrises.

§ 2. — COLLÉGIEN.

A l'âge de sept ans, Honoré fut envoyé au collége de Vendôme, très-célèbre alors, et dirigé par les Oratoriens.

« Nous allions, dit Mme Surville, régulièrement voir Honoré, chaque année, à Pâques, et à la distribution des prix; mais fort peu couronné aux concours, il recevait plus de reproches que de louanges, pendant ces jours qu'il attendait impatiemment, et dont il se faisait, à l'avance, tant de joie.

« Il resta sept années dans ce collége, où il n'y avait jamais de vacances. »

Le souvenir de ce qu'il eut à souffrir des privations des douces caresses de la famille, des humiliations qu'il eût à supporter de la part de ses camarades à cause de sa pauvreté, cet état de choses est facile à concevoir chez une âme aussi impressionnable et aussi délicate que celle de Balzac.

Ces amers souvenirs de sa vie de collégien lui inspirèrent, en 1831, le sujet de l'*Histoire intellectuelle de Louis Lambert*.

La première partie de cet ouvrage contient de curieux détails sur cette époque de sa vie chez ses parents. Je vais en citer les passages les plus saillants, et qui se rapportent à notre sujet.

De Balzac dans ce livre, se peint comme condis-

ciple de Louis Lambert : dédoublant sa personnalité, tantôt il parle en son nom, et tantôt à celui de Lambert. Ainsi Lambert et de Balzac ne font qu'un seul personnage.

Laissons la parole à de Balzac :

« Situé au milieu de la ville, sur la petite rivière du Loir qui en baigne les bâtiments, le collége forme une vaste enceinte où sont enfermés les établissements nécessaires à une institution de ce genre : une chapelle, un théâtre, une infirmerie, une boulangerie, des cours d'eau.

« Ce collége, le plus célèbre foyer d'instruction que possèdent les provinces du centre, est alimenté par elles et par nos colonies. L'éloignement ne permet donc pas aux parents d'y venir souvent voir leurs enfants ; la règle interdisait d'ailleurs les vacances externes.

« Une fois entrés, les élèves ne sortaient du collége qu'à la fin de leurs études.

A l'exception des promenades faites extérieurement sous la conduite des Pères, tout avait été calculé pour donner à cette maison les avantages de la discipline conventuelle.

« De mon temps, le correcteur était encore un vivant souvenir, et la férule de cuir y jouait avec honneur son terrible rôle. »

« Accoutumé au grand air, à l'indépendance d'une

éducation laissée au hasard, caressé par les tendres soins d'un vieillard qui le chérissait, habitué à penser sous le soleil, il lui fut bien difficile de se plier à la règle du collége, de marcher dans le rang, de vivre entre les quatre murs d'une salle où quatre-vingts jeunes gens étaient silencieux, assis sur un banc de bois, chacun devant un pupitre.

« Ses sens possédaient une perfection qui leur donnait une exquise délicatesse, et tout souffrit chez lui de cette vie en commun ; les exhalaisons par lesquelles l'air était corrompu, mêlées à la senteur d'une classe toujours sale et encombrée des débris de nos déjeuners et de nos goûters, affectèrent son odorat, ce sens qui, plus directement en rapport que les autres avec le système cérébral, doit causer par ses altérations d'invisibles ébranlements aux organes de la pensée : outre ces causes de corruption atmosphérique, il se trouvait dans nos salles d'études des baraques où chacun mettait son butin, les pigeons tués pour les jours de fête ou les mets dérobés au réfectoire.

« Enfin nos salles contenaient encore une pierre immense où restaient en tout temps des seaux pleins d'eau où nous allions chaque matin nous débarbouiller le visage et nous laver les mains à tour de rôle, en présence du maître.

« Nettoyé une seule fois par jour, avant notre réveil, notre local demeurait toujours malpropre.

« Puis, malgré le nombre des fenêtres et la hau-

teur de la porte, l'air y était incessamment vicié par les émanations du lavoir, de la baraque, par les mille industries de chaque écolier, sans compter nos quatre-vingts corps réunis. — Cette espèce d'humus collégial, mêlé sans cesse à la boue que nous rapportions des cours, formait un fumier d'une insupportable puanteur.

« La privation de l'air pur et parfumé des campagnes dans lequel il avait jusqu'alors vécu, le changement de ses habitudes, la discipline, tout contrista Lambert.

« La tête toujours appuyée sur sa main gauche et le bras accoudé à son pupitre, il passait les heures d'étude à regarder dans la cour le feuillage des arbres ou les nuages du ciel. Il semblait étudier ses leçons; mais, voyant sa plume immobile ou sa page restée blanche, le régent s'écriait : « Vous ne faites rien, Lambert. »

A cette peinture si vive et si vraie des souffrances de la vie de collége, ajoutons encore ce morceau où Balzac se désigne dans sa dualité sous le double sobriquet de *Poëte* et de *Pythagore*; il explique, d'une admirable façon, comment il passa aux yeux de ses professeurs pour un écolier incapable.

« Notre indépendance, nos occupations illicites, notre fainéantise apparente, l'engourdissement dans lequel nous restions, nos punitions constantes, notre répugnance pour nos devoirs et nos pensums, nous

valurent la réputation d'être des enfants lâches et incorrigibles : nos maîtres nous méprisèrent, et nous tombâmes également dans le plus affreux discrédit auprès de nos camarades, à qui nous cachions nos études de contrebande par crainte de leurs moqueries.

« Cette double mésestime, injuste chez les Pères, était un sentiment naturel chez nos condisciples ; nous ne savions ni jouer à la balle, ni courir, ni monter sur les échasses aux jours d'amnistie, quand par hasard nous obtenions un instant de liberté ; nous ne partagions aucuns des plaisirs à la mode dans le collége ; étrangers aux jouissances de nos camarades, nous restions seuls, mélancoliquement assis sous quelque arbre de la cour.

« Le Poëte et Pythagore furent donc une exception, une vie en dehors de la vie commune. L'instinct si pénétrant, l'amour-propre si délicat des écoliers, leur firent pressentir des esprits situés plus haut ou plus bas que ne l'étaient les leurs ; de là, chez les uns, haine de notre muette aristocratie ; chez les autres, mépris de notre inutilité ; ces sentiments étaient entre nous à notre insu, peut-être ne les ai-je devinés qu'aujourd'hui.

« Nous vivions donc exactement comme deux rats tapis dans le coin de la salle où étaient nos pupitres, également retenus là durant les heures d'études et pendant celles des récréations. »

Le résultat de ces travaux cachés, de ces méditations qui prenaient le temps des études, fut ce fameux *Traité de la volonté* dont il est parlé plusieurs fois dans la *Comédie humaine.*

De Balzac regretta toujours la perte de cette première œuvre qu'il esquisse sommairement dans *Louis Lambert*, et il raconte avec une émotion que le temps n'a pas diminuée, la confiscation de la boîte où était serré le précieux manuscrit.

« Des condisciples jaloux essayent d'arracher le coffret aux deux amis qui le défendent avec acharnement. Soudain, attiré par le bruit de la bataille, le père Haugoult intervint brusquement et s'enquit de la dispute. Ce terrible Haugoult nous ordonna de lui remettre la cassette ; Lambert lui livra la clef, le régent prit les papiers, les feuilleta ; puis il dit en les confisquant : Voilà donc les bêtises pour lesquelles vous négligez vos devoirs !

« De grosses larmes tombèrent des yeux de Lambert, arrachées autant par la conscience de sa supériorité morale offensée, que par l'insulte gratuite et la trahison qui nous accablaient.

« Le père Haugoult vendit probablement à un épicier de Vendôme le *Traité de la volonté*, sans connaître l'importance des trésors scientifiques dont les germes avortés se dissipèrent en d'ignorantes mains. »

Après ce récit il ajoute :

« Ce fut en mémoire de la catastrophe arrivée au

livre de Louis que dans l'ouvrage par lequel commencent ces études je me suis servi pour une œuvre fictive du titre réellement inventé par Lambert, et que j'ai donné le nom (Pauline) d'une femme qui lui fut si chère à une jeune fille pleine de dévouement. »

La vie de collége, les petits événements qui s'y mêlèrent, l'histoire de ce qu'il souffrit et pensa, tout cela est très-vrai, jusqu'au traité de la *Théorie de la volonté*, qu'un régent brûla sans même l'avoir lu; de Balzac regretta toujours la perte de ce manuscrit; il n'avait que onze ans lorsqu'il l'écrivit.

En effet, nous trouvons dans la confession du poëte les lignes suivantes :

« Toi seul admiras ma *Théorie de la volonté*, ce long ouvrage pour lequel j'avais appris les langues orientales, l'anatomie, la physiologie, auquel j'avais consacré la plus grande partie de mon temps, œuvre qui, si je ne me trompe, complétera les travaux de Mesmer, de Lavater, de Gall, de Bichat, en ouvrant une nouvelle route à la science humaine; là s'arrête ma belle vie, ce sacrifice de tous les jours, ce travail de ver à soie, inconnu au monde, et dont la seule récompense est peut-être dans le travail même; depuis l'âge de raison jusqu'au jour où j'eus terminé ma *Théorie*, j'ai observé, appris, écrit, lu sans relâche,

et ma vie fut comme un long pensum ; amant efféminé de la paresse orientale, amoureux de mes rêves, sensuel, j'ai toujours travaillé, me refusant à goûter les jouissances de la vie parisienne ; gourmand, j'ai été sobre ; aimant la marche et les voyages maritimes, désirant visiter des pays, trouvant encore du plaisir à faire comme un enfant des ricochets sur l'eau, je suis resté constamment assis une plume à la main ; bavard, j'allais écouter en silence les professeurs aux cours publics de la Bibliothèque et du Muséum ; j'ai dormi sur mon grabat solitaire comme un religieux de l'ordre de Saint-Benoît, et la femme était cependant ma seule chimère, une chimère que je caressais et qui me sourit toujours ! »

De Balzac était pour les professeurs un écolier paresseux, incapable ; il lisait pourtant beaucoup, mais sans discernement.

OEuvres scientifiques, philosophiques ou religieuses, tout lui était bon.

Les dictionnaires eux-mêmes y passaient, depuis la première ligne, jusqu'à la dernière.

Il avait pour système de mériter le cachot, et de s'y faire envoyer par ses professeurs, afin d'y lire à l'aise et sans dérangement.

Doué d'une mémoire prodigieuse, il retenait tout, les lieux, les noms, les mots, les choses, et les figures.

Bientôt il en résulta pour cette jeune tête un phénomène inquiétant.

Au milieu du chaos produit par une myriade d'idées tourbillonnantes, la raison parut tout à coup s'éclipser.

Il avait quatorze ans quand M. Mareschal, directeur du collége, écrivit à Mme de Balzac de venir en toute hâte chercher son fils.

Il était atteint d'une espèce de *coma* qui inquiétait d'autant plus ses maîtres, qu'ils n'en voyaient pas les causes; ils ne pouvaient attribuer cette espèce de maladie cérébrale à aucune fatigue intellectuelle; elle provenait d'une espèce de congestion d'idées, a dit plus tard Honoré lui-même.

Devenu maigre et chétif, il ressemblait à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts.....

A son arrivée à Tours, il épouvanta la famille.

« Voilà donc, disait douloureusement notre grand'mère, comme le collége nous rend les jolis enfants que nous lui confions!

« Mon père était inquiet, mais il fut bientôt rassuré en voyant que le changement de pays, le grand air et le conctact bienfaisant de la famille suffisaient pour rendre à son fils la vivacité et la gaieté de l'adolescence qui commencait pour lui. »

Le classement des idées se fit peu à peu; de Balzac dans sa vaste mémoire enregistra bientôt les événe-

ments et les êtres qui s'agitaient autour de lui.

Ces souvenirs lui servirent plus tard aux merveilleuses peintures des *Scènes de la vie de province.*

Ce philosophe de quatorze ans savait tout, excepté les choses les plus banales et les plus simples de la vie.

Quinze jours, il conserva précieusement dans un vase, avec les soins les plus grands et les plus délicats, une plante.....

C'était tout bonnement une graine de citrouille qu'il croyait être très-rare!

Sa maligne sœur, Laure, la lui avait donnée pour une graine de cactus de Judée. !....

Honoré, après le rétablissement de sa santé, suivit comme externe les cours du collége de Tours, et chez son père, les répétitions de ses professeurs.

Sa vanité et son orgueil commencèrent à le développer.

Il disait à ses sœurs :

« — Petites! vous verrez qu'un jour l'on parlera de votre frère Honoré comme d'un grand homme! vous verrez, vous verrez, vous dis-je!.... »

Et ses sœurs lui riaient au nez!

Et il disait cela, ce candide collégien, de bonne foi!

Honoré semblait lire dans l'avenir.....

Au seul bruit de cette célébrité future, on lui faisait souffrir mille et mille avanies, qui n'étaient

que le prélude de celles qui l'attendaient un jour.

A partir de ce moment, les railleuses petites sœurs ne l'abordaient plus qu'en lui disant :

« *Salut au grand Balzac!....* »

Vers la fin de 1814, son père vint avec toute la famille se fixer à Paris ; il alla habiter la rue de Thorigny, au Marais; il venait d'être nommé directeur des vivres de la 1re division militaire.

Honoré acheva ses études, d'abord chez M. Lepître, rue Saint-Louis, puis chez MM. Sganger et Benzélin, dont la pension était située dans la même rue que celle qu'habitait sa famille.

Dans ces deux bonnes institutions, pas plus qu'aux colléges de Vendôme, pas plus qu'à celui de Tours, Honoré ne se fit distinguer, ni par son aptitude, ni par ses progrès.

Voyons ce que Felix de Vandenesse (lisez Balzac) va nous apprendre sur le temps de ses études dans l'institution Lepître.

« Au collége de Pont-le-Voy (lisez encore Vendôme), je n'avais que trois francs par mois pour mes menus plaisirs, somme qui suffisait à peine aux plumes, canifs, règles, encre et papier dont il fallait me pourvoir.

Ainsi, ne pouvant acheter, ni les échasses, ni les cordes, ni aucune des choses nécessaires aux amusements du collége, j'étais banni des jeux ; pour y

être admis, j'aurais dû flagorner les riches, ou flatter les forts de ma division.

« La moindre de ces lâchetés, que se permettent si facilement les enfants, me faisait bondir le cœur.

« Je séjournai sous un arbre, perdu dans de plaintives rêveries, où je lisais les livres que nous distribuait mensuellement le bibliothécaire. »

. . . . . .

. . . . . .

« Mon père conçut quelques doutes sur la portée de l'enseignement oratorien ; il vint m'enlever de Pont-le-Voy pour me mettre à Paris dans une institution située au Marais.

« J'avais quinze ans.

« Examen fait de ma capacité, le rhétoricien de Pont-le-Voy fut jugé digne d'être mis en troisième.

« Les douleurs que j'avais éprouvées en famille, à l'école, au collége, je les retrouvai sous une nouvelle forme pendant mon séjour à la pension Lepître.

« Mon père ne m'avait pas donné d'argent.

« Quand mes parents savaient que je pouvais être nourri, vêtu, gorgé de latin, bourré de grec, tout était résolu.

« Durant le cours de ma vie collégiale, j'ai connu mille camarades environ, et n'ai rencontré chez aucun l'exemple d'une pareille indifférence. »

Attaché fanatiquement aux Bourbons, M. Lepître avait eu des rapports avec le père de Félix à l'époque

où les royalistes essayèrent d'enlever du Temple la reine Marie-Antoinette ; il se crut donc, à ce titre, obligé de réparer l'oubli du père de son élève ; mais la somme qu'il lui donna mensuellement fut médiocre, car il ignorait les intentions de la famille. »

Laissons raconter à Félix encore un de ses amers souvenirs.

« La pension était située à l'ancien hôtel de Joyeuse où, comme dans toutes les demeures seigneuriales, il se trouvait une loge de suisse.

« Pendant la récréation qui précédait l'heure où le gâcheux nous conduisait au lycée Charlemagne, les camarades opulents allaient déjeuner chez notre portier, nommé Doisy.

« Déjeuner avec une tasse de café au lait était un goût aristocratique expliqué par le prix excessif auquel montèrent les denrées coloniales sous Napoléon.

« Si l'usage du sucre et du café constituait un luxe chez les parents, il annonçait, parmi nous, une supériorité vaniteuse.

« Doisy nous faisait crédit ; il nous supposait à tous des sœurs ou des tantes qui approuvent le point d'honneur des écoliers et payent leurs dettes. »

Félix résista longtemps aux *blandisses* de la buvette ; il succomba à la fin, entraîné par l'exemple de ses camarades.

Il contracta, chez le père Doisy, une dette de plus de cent francs!

Mais jugez de ses terreurs et de ses craintes lorsque Doisy le menaça un jour de réclamer cette somme à ses parents, qui venaient justement d'arriver!

Il prit son frère, pour médiateur et interprète de son repentir, afin de lui obtenir son pardon.

Son père pencha vers l'indulgence, mais sa mère fut impitoyable.

« Son œil bleu me pétrifia, dit Félix ; elle fulmina de terribles prophéties. »

Après avoir subi le choc de ce torrent, qui charia mille torrents en son âme, le malheureux Félix fut reconduit à sa pension par son frère.

Le pauvre jeune homme perdit ainsi le fameux dîner de la famille chez un des premiers restaurateurs du Palais-Royal, et il perdit aussi l'occasion d'aller au Théâtre-Français voir jouer le grand Talma dans *Britannicus!*

V

De Balzac externe au collége de Tours. — Répétitions à la maison paternelle. — Son orgueil de bonne foi. — Un grand homme en herbe. — A Paris. — Deux nouveaux pensionnats. — Inaptitude. — Bachelier et licencié. — Les cours de l'Ecole de droit, de la Sorbonne et du Collége de France. — MM. Villemain, Guizot et Cousin. — La Fontaine et un beau jeune homme joyeux. — Le boston et le whist. — Une chute au bal. — Un noyau de bibliothèque. — Clerc d'avoué avec Eugène Scribe et Jules Janin. — Clerc de notaire. — On veut le faire notaire. — Discussion et refus. — Un délai de deux ans. — Un échec de fortune. — *Je serai roi.* — La mansarde. — *Moi-même.* — Le piano. — Le germe de sa rage de bouleversement. — La tragédie de Cromwell. — Fiasco. — Opinion d'Andrieux. — Adieux au théâtre. — Nouveau dépérissement. — Retour au bercail. — Les romans. — Les pseudonymes. — Les libraires de bas-étage. — *La Physiologie du Mariage.* — Un nouveau Molière.

§ 3. ÉTUDIANT. — APPRENTI LITTÉRATEUR.

Reçu à dix-huit ans bachelier et licencié ès lettres, Honoré suivit simultanément les cours de l'École de Droit; de la Sorbonne et du Collége de France.

A vingt ans, il était reçu avocat.

« Mon frère, dit Mme Surville, était fort occupé à cette époque, car, indépendamment de ses cours, il avait à se préparer aux examens successifs qui lui restaient à passer ; mais son activité, sa mémoire, sa facilité étaient telles qu'il trouvait encore le temps d'achever ses soirées à la table de boston ou de whist

de ma grand'mère, où cette douce et aimable femme lui faisait gagner, à force d'imprudences ou de distractions volontaires, l'argent qu'il consacrait à l'acquisition de ses livres.

« Pendant qu'il suivait ses cours, il recevait sous le toit paternel des leçons des plus habiles professeurs sur toutes les branches des sciences trop généralement négligées dans les colléges.

« Honoré était, en ce temps-là, un beau jeune homme vigoureux, plein de santé ; l'étude la plus ardue ne le fatiguait pas, le sourire errait sur ses lèvres ; c'était un brave adolescent, offrant la personnification la plus complète de la joie.

« Il nous accompagnait aussi quelquefois au bal; mais s'y étant laissé choir malencontreusement, malgré les leçons qu'il recevait d'un maître de danse de l'Opéra, il renonça à cet exercice, tant le sourire des femmes qui accueillit sa chute lui resta sur le cœur. »

Notre immortel fabuliste Jean de La Fontaine, après sa sortie du séminaire, passait à Château-Thierry, chez ses parents, une vie presque désœuvrée, lorsqu'un officier de la garnison déclama un jour, devant lui, l'ode de Malherbe sur la tentative d'assassinat commise sur Henri en 1605.

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours!
Lirez-vous sans rougir de honte, etc.

Cette ode produisit sur La Fontaine un effet extrême; il se passionna pour Malherbe et pour la littérature, et le génie poétique s'éveilla en lui.

Mme Laure Surville nous dit :

« Je me souviens encore de l'enthousiasme qu'excitaient chez mon frère les éloquentes improvisations des Villemain, des Guizot, des Cousin, etc.

« C'était la tête en feu qu'il nous les redisait, pour nous associer à ses joies, et nous les faire comprendre. Il courait ensuite travailler dans les bibliothèques publiques, afin de mieux profiter de ces précieux enseignements. »

Ainsi, si la lecture d'une ode de Malherbe avait éveillé l'étincelle poétique chez La Fontaine, la fréquentation des cours de nos plus grands et plus illustres professeurs révéla au jeune de Balzac toutes les ressources du génie de notre langue, dont il s'éprit subitement, et qu'il ne cessa dès lors de cultiver avec amour, avec passion.

Ces six années d'études laborieuses furent les plus heureuses de la vie d'Honoré.

Dans ses pérégrinations au quartier Latin, il acheta sur les quais et les ponts aux bouquinistes, une multitude de livres rares, intéressants, curieux, qu'il savait choisir avec goût et discernement. Ce fut là le noyau de la belle bibliothèque que j'ai eu tant de fois l'occasion d'admirer rue Cassini.

Pour obéir aux ordres de son père, Honoré alla

travailler comme clerc, tout en faisant son droit, dans l'étude de l'avoué Guyonnet de Merville, où il rencontra Eugène Scribe et Jules Janin, qui n'avaient pas plus de goût que lui pour la procédure ; il y resta dix-neuf mois, et entra ensuite chez Me Passez, notaire, où il demeura dix-neuf autres mois.

Me Passez habitait la même maison que celle de son ami intime M. de Balzac père.

Ces circonstances expliquent l'exactitude scrupuleuse des descriptions qu'a faites de Balzac, des études d'avoués, dans *Un début dans la vie*, et la haine contre les notaires qu'il manifeste dans *la Comédie humaine.*

M. de Balzac père avait jadis rendu de grands services à un de ses amis, Me Passez, qu'il retrouva notaire à Paris, en 1814.

Celui-ci désirait acquitter envers le fils les obligations qu'il avait contractées envers le père.

Il demanda à prendre chez lui Honoré, se proposant, son stage de notaire achevé, de lui céder son étude qui était alors une des plus importantes de Paris.

M. de Balzac fit part à son fils de cette offre, et de la satisfaction qu'il aurait de le voir notaire à Paris. Mais il comptait sans son hôte : la tête ardente de son fils rêvait déjà l'indépendance et la gloire des lettres. Le jeune homme refusa...

Grand fut le désappointement paternel, comme on doit bien le penser !

Une vive discussion s'ensuivit.

Honoré plaida éloquemment sa cause ; il peignit sous des couleurs si vraies et si vives la répulsion qu'il éprouvait pour le notariat, il fit valoir avec tant de force la vocation irrésistible qui l'entraînait vers la littérature, que son père, dont le cœur était bon et généreux, se laissa fléchir... Il accorda à son fils un délai de deux ans pour conquérir un nom honorable dans les lettres.

Des événements fâcheux survinrent dans la famille.

M. de Balzac fut mis à la retraite.

Il subit une grande perte d'argent dans deux entreprises qu'il soutenait de ses capitaux.

Il se refugia alors avec sa famille dans une petite maison qu'il avait achetée aux environs de Paris.

Mais, avant de quitter la capitale, M. et Mme de Balzac firent appeler leur fils.

« — Dans quatre mois, lui dit le père, tu entreras dans ta vingt et unième année : Quel état veux-tu choisir ?

« — Ma vocation me pousse vers la littérature.

« — Tu es donc fou ?

« — Non ; — mais je veux être auteur.

« — Il paraît, dit Mme de Balzac, en excitant son mari du regard, que Monsieur a du goût pour la misère...

« — Oui, ajoute le chef de la famille, on rencontre des gens qui éprouvent le besoin d'aller mourir de faim à l'hôpital.

« — Honoré, reprit Mme de Balzac, nos plans sont arrêtés pour votre avenir : nous vous destinons au notariat... »

Le jeune homme fit un geste énergique de dénégation.

« — Mais ignores-tu, malheureux, lui dit son père, à quoi doit infailliblement te conduire le métier d'écrivain? Dans les lettres, il faut être roi pour n'être pas goujat.

« — Eh bien! répond Honoré, je serai roi! »

Mme de Balzac pensa qu'un peu de misère ramènerait promptement son fils à la soumission.

Avant le départ de la famille, Honoré fut installé dans une mansarde qu'il chosit lui-même rue de Lesdiguières, n° 8, près de la bibliothèque de l'Arsenal, la seule qu'il ne connaissait pas encore, où il se proposait de travailler.

Cette mansarde, ouverte à tous les vents, fut pourvue du plus strict nécessaire.

Un lit plus que modeste, une table et quelques chaises en composaient tout l'ameublement.

Il fut alloué à Honoré cent vingt-cinq francs par mois pour subvenir à tous ses besoins.

De l'intérieur d'une maison où régnait l'abondance, à la solitude d'un grenier nécessiteux, la transition était très-brusque, il faut en convenir!

Le jeune de Balzac ne s'en plaignit pas.

Il était libre enfin!

Il pouvait à son aise se livrer à ses études favorites, à son irrésistible penchant pour la littérature.

C'est à cette époque, 1822, que commença avec sa sœur Laure cette correspondance intime, dépositaire de toutes ses joies, de toutes ses douleurs, de toutes ses espérances, conservée d'abord par tendresse, et qui est devenue, à la mort du grand écrivain, une source inépuisable de souvenirs et de regrets !

« Ses lettres de famille, dit M. H. Taine, sont vraiment touchantes; il n'y a pas d'affection plus belle et plus franche; l'attachement est entier et profond. »

Veut-on connaître cette mansarde ? Il est très-important de la connaître, afin de pouvoir mieux juger de ce qu'eut à y souffrir le pauvre de Balzac.

Voici la description qu'il en fait lui-même, sous le nom de Raphaël, dans *la Peau de chagrin* :

« ... Une chambre qui avait vue sur les cours des maisons voisines, par les fenêtres desquelles passaient de longues perches chargées de linge; rien n'était plus horrible que cette mansarde aux murs jaunes et sales, qui sentait la misère et appelait son savant.

« La toiture s'y abaissait régulièrement, et les tuiles disjointes laissaient voir le ciel ; il y avait place pour un lit, une table, quelques chaises, et sous

l'angle aigu du toit, je pouvais loger mon piano..

« Je vécus dans ce sépulcre aérien pendant près de trois ans, travaillant nuit et jour, sans relâche, avec tant de plaisir que l'étude me semblait être le plus beau thème, la plus heureuse solution de la vie humaine.

« Le calme et le silence nécessaires au savant ont je ne sais quoi de doux et d'enivrant comme l'amour...

« L'étude prête une sorte de magie à tout ce qui nous environne.

« Le bureau chétif sur lequel j'écrivais et la basane brune qui le couvrait, mon piano, mon lit, mon fauteuil, les bizarreries du papier de tenture, mes meubles, toutes ces choses s'animèrent et devinrent pour moi d'humbles amis, les silencieux complices de mon avenir.

« Combien de fois ne leur ai-je pas communiqué mon âme en les regardant?

« Souvent, en laissant voyager mes yeux sur une moulure déjetée, je rencontrais des développements nouveaux, une preuve frappante de mon système ou des mots que je croyais heureux pour rendre des pensées presque intraduisibles. »

Dans cette description de la mansarde, le solitaire fait allusion à ses travaux.

« J'avais entrepris deux grandes œuvres ; une

tragédie devait en peu de jours me donner une renommée, une fortune et l'entrée de ce monde où je voulais reparaître en exerçant les droits régaliens da l'homme de génie.

« Vous avez tous vu dans ce chef-d'œuvre (la tragédie de *Cromwel*) la première erreur d'un jeune homme qui sort du collége, une niaiserie d'enfant!

« Vos plaisanteries ont détruit de fécondes illusions qui depuis ne se sont pas réveillées... »

Dans cette affreuse mansarde, ouverte à tous les vents, le pauvre jeune homme eut des maux de dents affreux; il eut les joues enflées par une fluxion perpétuelle.

« Ah! ma pauvre Laure, écrivait-il à sa sœur, si tu me voyais, tu ne me reconnaîtrais plus : je suis un *pater dolorosa!* »

Dans une autre lettre, il confie à sa sœur qu'il a pris un domestique.

« — Un domestique, mon frère, y penses-tu?

« — Oui, un domestique! Il a un nom aussi drôle que celui du docteur.

« Le sien s'appelle *Tranquille*; le mien s'appelle *Moi-Même*.

« — Mauvaise emplète vraiment!... »

Moi-Même est paresseux, maladroit, imprévoyant.

Son maître a faim, a soif; il n'a quelquefois

ni pain ni eau à lui offrir ; il ne sait pas même le garantir du vent qui souffle à travers la porte et la fenêtre, comme Tulou dans sa flûte, mais moins agréablement.

« — Moi-Même !

« — Plaît-il, monsieur ?

« — Regardez cette toile d'araignée où cette grosse mouche pousse des cris à m'étourdir ; regardez ces moutons qui se promènent sous le lit, cette poussière qui couvre le parquet et m'aveugle.

« Le paresseux regarde et ne bouge pas. Pourtant, malgré tous ses défauts, je ne puis me séparer de cet inintelligent Moi-Même... »

« Dis à maman que je travaille tant, que vous écrire est mon seul délassement.

« Alors, sauf votre respect et le mien, je vais, comme l'âne de Sancho, broutant tout ce que je rencontre.

« Je ne fais pas de brouillons. Fi donc ! Le cœur ne connaît pas les brouillons.

« Si je ne ponctue pas, si je ne me relis pas, c'est pour que vous me relisiez et pensiez plus longtemps à moi.

« Je jette ma plume aux bêtes, si ce n'est pas là une finesse de femme !

« Vous saurez, mademoiselle, qu'on économise pour avoir ici un piano.

« Quand ma mère et toi vous viendrez me voir, vous en trouverez un.

« J'ai pris mes mesures; en reculant le mur, il tiendra.

« Si le propriétaire ne veut pas entendre raison à cette petite dépense, je l'ajouterai à l'acquisition du piano, et le *Songe de Rousseau* retentira dans ma mansarde.

« Le besoin des songes se fait généralement sentir.

« Autre sinistre : le café fait d'affreux gribouillis par terre. Il faut beaucoup d'eau pour réparer le dégât; or, l'eau ne montant pas à ma *céleste* mansarde (elle y descend seulement les jours d'orage), il faudra aviser, après l'achat du piano, à l'établissement d'une machine hydraulique, si le café continue à s'enfuir pendant que le maître et le serviteur bayent aux corneilles. »

En vérité, je ne sais où un critique acerbe pourrait trouver dans cette lettre de la *trivialité*.

A mes yeux (je ne suis, à vrai dire, qu'un vieil illettré), je trouve, moi, que c'est un petit chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et de doux abandon intime.

Je n'ai pu résister à la tentation de dérober au splendide écrin de l'auteur ce bijou littéraire.

M^me^ Surville, à cause de l'intention qui m'a guidé et qui est ma seule excuse, me pardonnera-t-elle cet emprunt?

J'implore toute son indulgence.

On peut déjà remarquer le germe de cette tendance qui commence à se manifester, cette manie qui se développera plus tard chez de Balzac, ce besoin de bouleverser à son gré, selon ses goûts, ses caprices ou ses fantaisies du confort, tous les appartements qu'il a successivement occupés et dont je parlerai en temps et lieu; — passion dispendieuse, ruineuse même, qui le portait à faire sans cesse des changements dans la distribution de toutes les pièces, reculant, abattant des murs, condamnant des portes, des fenêtres, en ouvrant d'autres!

Que d'argent ne dépensait-il pas ainsi et en pure perte, comme M. de Lamartine, comme tant d'autres illustrations!

De Balzac, dans sa mansarde, paya son tribut aux souvenirs de ses études classiques.

Il entreprit d'écrire une tragédie.

Il se fourvoyait, — car l'art dramatique était trop étroit pour cette vaste imagination; — on aime cependant à suivre pas à pas les premiers tâtonnements de ce jeune génie qui veut prendre son essor.

Indépendamment de la tragédie qu'il méditait dans le silence, que de plans de comédie, d'opéras, de romans sa fertile imagination n'enfantait-elle pas alors chaque jour!

« C'est d'abord, dit Mme Surville, *Stella* et *Coq-sigrue,* deux livres qui ne virent jamais le jour! Entre tous ses projets de comédies de ce temps, je me sou-

viens des *Deux Philosophes*, qu'il eût certainement repris à ses loisirs.

« Ces prétendus philosophes se moquaient l'un de l'autre, se querellaient sans cesse comme deux amis, répétait mon frère en racontant cette pièce.

« Tout en méprisant les hochets de ce monde, ils se les disputaient sans pouvoir les obtenir, insuccès final qui les raccommodait et leur faisait maudire en commun la détestable engeance humaine! »

Après bien des hésitations, ce fut l'histoire de *Cromwell* qu'il choisit pour sujet de tragédie.

« J'ai pris ce sujet, écrit-il à sa sœur Laure, parce qu'il est le plus beau de l'histoire moderne, et depuis que je l'ai soulevé et pesé, je m'y suis jeté à corps perdu.

« Les idées m'accablent, mais je suis arrêté à tout bout de champ par mon peu de génie pour la versification.

« Je me mangerai souvent les ongles avant d'avoir achevé mon premier monument. »

Je regrette encore de ne pouvoir reproduire ici les longs fragments de cette tragédie cités dans l'œuvre de M^me^ Surville; c'est fâcheux.

Enfin ce *Cromwell* en cinq actes est terminé.

Vers la fin d'avril 1825, ivre de joie, il vient lire son œuvre à ses parents, qui avaient invité à cette fête littéraire leurs amis et connaissances les plus intimes...

Dans son candide orgueil, il était intimement convaincu que par ce début dans la carrière dramatique les Shakspeare, les Schiller, les Corneille, les Calderon, les Lope de Véga seraient éclipsés.

La lecture eut lieu. — La tragédie obtint un *fiasco* complet.

Le bon Andrieux, du collége de France, un des amis de M. de Balzac qui assistait à cette lecture si ardemment désirée, déclara que l'auteur ne possédait pas le moindre germe de talent!

Déjà un autre ami de la famille avait déclaré qu'Honoré n'était propre qu'à faire un *expéditionnaire,* parce que, disait-il, il avait une *belle plume!*

Hélas! quelle chute!

Que d'espérances détruites!

De Balzac rentre dans sa mansarde, non pas comme un vaincu qui se lamente de sa chute, mais en homme d'énergie qui veut à tout prix réussir à se créer un nom littéraire.

« Je renonce, se dit-il, à la conquête de la couronne dramatique, soit!... Mais je placerai sur ma tête celle du romancier...—Faisons donc des romans...»

L'énergique jeune homme rit au nez à la misère, et, manquant de tout, il se mit courageusement à écrire des romans.

Voici ce que dit M. Théophile Gautier dans son intéressante et spirituelle étude sur Balzac, publiée dans le *Moniteur universel :*

« Mais retournons à la mansarde de la rue Lesdiguières.

« Balzac n'avait pas conçu le plan de l'œuvre qui devait l'immortaliser; il se cherchait encore avec inquiétude, anhélation et labeur, essayant tout et ne réussissant à rien; pourtant il possédait déjà cette opiniâtreté de travail à laquelle Minerve, quelque revêche qu'elle soit, doit un jour ou l'autre céder ; il ébauchait des opéras-comiques, faisait des plans de comédies, de drames et de romans, sans compter le terrible *Cromwell,* dont les vers, qui lui coûtaient tant de peine, ne valaient pas beaucoup mieux que celui par lequel commençait son poëme épique des *Incas.*

« Figurez-vous le jeune Honoré les jambes entortillées d'un carrick rapiécé, le haut du corps protégé par un vieux châle maternel, coiffé d'une sorte de calotte dantesque dont M^me^ de Balzac connaissait seule la coupe, sa cafetière à gauche, son encrier à droite, labourant à plein poitrail et le front penché, comme un bœuf à la charrue, le champ pierreux et non défriché pour lui de la pensée, où il traça plus tard des sillons si fertiles.

« La lampe brille comme une étoile au front de la maison noire, la neige descend en silence sur les tuiles disjointes, le vent souffle à travers la porte et la fenêtre.

« Si quelque passant attardé eût levé les yeux vers cette petite lueur obstinément tremblotante, il ne se

serait certes pas douté que c'était l'aurore d'une des plus grandes gloires de notre siècle.

« Ainsi, rien n'était résulté de cette claustration rigoureuse, de cette vie d'ermite dans la Thébaïde dont Raphaël, dans la *Peau de chagrin*, trace le budget :

« Trois sous de pain, deux sous de lait, trois sous « de charcuterie m'empêchaient de mourir de faim « et tenaient mon esprit dans un état de lucidité sin- « gulière.

« Mon logement me coûtait trois sous par jour ; je « brûlais pour trois sous d'huile par nuit, je faisais « moi-même ma chambre, je portais des chemises de « flanelle pour ne dépenser que deux sous de blan- « chissage par jour. Je me chauffais avec du charbon « de terre, dont le prix divisé par les jours de l'année « n'a jamais donné plus de deux sous pour chacun. « J'avais des habits, du linge, des chaussures pour « trois années : je ne voulais m'habiller que pour « aller à certains cours publics et aux bibliothèques ; « ces dépenses réunies ne faisaient que dix-huit sous : « il restait deux sous pour les choses imprévues. Je « ne me souviens pas d'avoir, pendant cette longue « période de travail, passé le pont des Arts ni jamais « acheté d'eau. »

Mais quinze mois se sont écoulés dans cette affreuse mansarde ; au milieu de toutes les privations, la belle

et florissante santé d'Honoré a disparu!... il devient d'une maigreur extrême.

Sa mère s'en émeut, s'en effraye même.

L'enfant n'a que trop mangé, comme on le dit vulgairement, *de la vache enragée.*

Honoré rentre sous le toit paternel.

Entouré de ce bien-être qu'il a perdu de vue depuis trop longtemps, il se met à écrire des romans, qu'il signe de divers pseudonymes, tels que : *Lord R'hone*, anagramme d'*Honoré*, *Horace de Saint-Aubin*, le *Marquis de Vieillergué*, etc., etc.; — et cela dans le but unique de ne point ternir le nom honorable de la famille par des productions littéraires qu'il juge détestables; — mais il se réserve de l'illustrer un jour par d'éclatants succès.

Voici, du reste, les titres de quelques-uns de ces romans : *Argow le Pirate*, l'*Albigeois*, la *Dernière Fée*, le *Sorcier*, l'*Israélite*, *Jeanne la Pâle*, le *Vicaire des Ardennes*, l'*Excommunié*, l'*Héritière de Biragues*, etc., en tout quarante volumes in-12.

Tous furent exploités par des libraires de bas étages; odieux vampires qui, dans leurs avides embrassements, étouffent à leur naissance de jeunes talents inconnus, — débutant, — à qui il ne faudrait pour éclore qu'un éditeur intelligent, capable de les apprécier.

Ces misérables Schylocs, la honte et la perte de la librairie, laisseraient volontiers mourir de faim un

jeune auteur, afin d'en obtenir à plus vil prix le fruit précoce du talent, du travail et des veilles...

Et ces vampires de la librairie, eux, gagnent de l'argent!

Tandis que l'éditeur, vraiment digne de ce nom, succombe souvent à la peine!

D'où provient cette anomalie, me demandera-t-on?

Elle est facile à expliquer.

Les vampires, qui d'ordinaire savent à peine signer leur nom, ne songent, n'importe par quels moyens, qu'à gagner de l'argent et beaucoup, si faire se peut.

Les éditeurs sérieux, hommes d'éducation, d'imagination, capables souvent, eux-mêmes, d'exprimer heureusement leurs pensées, la plume à la main, cherchent bien, eux aussi, à gagner de l'argent... mais ils visent plus haut!

Ils visent à la gloire des lettres.

Ces premiers romans de la jeunesse du grand écrivain furent achetés, en 1836, pour la somme de dix mille francs, par un des trafiquants que je viens de signaler, mais avec la *défense expresse* d'indiquer qu'ils étaient d'Honoré de Balzac...

L'industriel se vengea de cette réserve : il donna chacun de ces romans comme sortant de la plume *du plus fécond des romanciers*...

Pends-toi, Escobar! tu n'aurais pas trouvé cette rubrique!

Or, comme à cette époque de Balzac avait conquis le premier rang parmi les romanciers, par ses nombreux chefs-d'œuvre, — le public des cabinets de lecture crut que ces productions étaient dues à la plume de celui qui avait écrit la *Peau de chagrin*, *Eugénie Grandet*, etc.

Au temps de son séjour dans sa mansarde, l'imagination d'Honoré était, comme je l'ai dit, malgré sa misère, riche de projets et d'idées.

C'était l'époque où les *Manuels-Roret* faisaient fureur, l'époque où Horace Raisson publiait *l'Art de mettre sa cravate*.

Le jeune de Balzac, dans une toilette qui indiquait le besoin d'être renouvelée de fond en comble, alla porter un jour à l'éditeur Alphonse Levavasseur l'idée d'un ouvrage dont il lui développa le plan; il devait avoir pour titre : *Manuel de l'homme d'affaires*, par un ancien principal clerc d'avoué et de notaire.

L'idée d'un tel ouvrage convint à l'habile éditeur.

Un traité fut sur-le-champ signé, et le futur auteur de ce fameux *Manuel de l'homme d'affaires* emporta, comme à-compte, une somme de deux cents francs en espèces; le manuscrit devait être remis et terminé un mois après.

De Balzac fit attendre longtemps, mais bien longtemps, je vous assure, ce manuscrit auquel il ne travailla jamais...

Enfin, de guerre lasse, il arriva qu'un jour, mon vieil ami Alphonse Levavasseur qui, par sa nature, était lui-même peu endurant, alla frapper à la porte de son auteur. Grande fut la stupéfaction d'Honoré, et surtout en entendant quelques paroles amères et justement méritées...

En de semblables occasions, de Balzac devenait bien petit, je puis l'assurer.

L'écrivain, pour calmer l'irritation de son éditeur et lui faire prendre encore patience, lui proposa de lui lire quelques fragments d'un ouvrage qu'il avait sur le chantier et qui le passionnait très-vivement.

La proposition fut acceptée.

Le libraire, frappé de l'originalité de ce qu'il entend, arrête tout à coup le lecteur, et s'écrie :

» — Je vous achète, monsieur, deux mille francs votre manuscrit. — Nous annulerons le traité relatif au Manuel de l'homme d'affaires. — Suivez-moi! Je vais vous remettre mille francs; vous recevrez les derniers huit cents francs le jour où vous me remettrez le dernier bon à tirer. Cela vous va-t-il?

De Balzac demeura anéanti à cette brusque proposition! le sang lui bourdonna aux oreilles! Mais, revenant bientôt à lui, il s'écria joyeusement :

» — Cher éditeur, vous parlez d'or! Comment pourrais-je vous résister? — J'accepte!

Et, bras-dessus, bras-dessous, il escorta son éditeur chez lui.

Le spirituel et habile éditeur sut deviner le diamant enfoui dans les entrailles de la terre.

La remise du dernier bon à tirer de ce manuscrit se fit très-longtemps attendre.

Enfin, en 1829, Alphonse Levavasseur mit en vente, imprimé sur papier jonquille, ce livre d'Honoré de Balzac, encore inconnu : LA PHYSIOLOGIE DU MARIAGE, PAR UN JEUNE CÉLIBATAIRE.

On n'a pas oublié l'immense sensation que produisit, dans le public d'élite de la France entière, l'apparition de cet ouvrage, fruit des méditations et des veilles d'un adolescent qui s'annonçait sous d'aussi brillants auspices.

Dès ce jour, la littérature compta un maître, et la France un nouveau Molière !

VI

Fausse route. — Conseils paternels. — Un ami. — Projet de spéculation commerciale. — Rapport avec la littérature. — Offre d'argent. — Les classiques en un volume : Racine et La Fontaine. — Heureuse idée. — Insuccès. — Origine des dettes. — Encore l'ami. — Nouveau prêt. — Exemple de Richardson. — Imprimerie et fonderie. — Assistance du père. — Association avec Barbier. — Nouvel échec. — Efforts superflus. — Imminence d'une faillite. — Assistance de la mère. — Surcroît de dettes. — Recours à la plume. — La rue de Tournon et Henri de Latouche. — Les romans et les revues. — La lumière se fait.

§ 4. INDUSTRIEL. — HOMME DE LETTRES.

« — Tu le vois, Honoré, disait un jour à son fils M. de Balzac, tu fais d'infructueux efforts pour te créer un nom dans la littérature : tu vas atteindre ta vingt-cinquième année, tu n'as pas de position, — tu ne peux, par ton travail, subvenir à tes dépenses, — tu es donc dans une fausse route, et il est temps que tu fasses de sérieuses réflexions sur ton avenir.

Le jeune homme courbe la tête.

Que pouvait-il répondre à d'aussi sages conseils ? son père n'a-t-il pas raison ?

Un ami, voisin de M. de Balzac, est le confident d'Honoré, qui va souvent le consulter et verser dans

son sein les pensées qui l'agitent, ses craintes, ses chagrins et ses espérances.

Un jour, que le jeune homme est plus découragé que jamais des vains efforts qu'il fait pour se créer un nom de quelque valeur dans les lettres, cet ami lui dit :

«— Pourquoi ne tenteriez-vous pas de vous lancer dans quelque spéculation commerciale en rapport avec vos goûts?

«— Mais, répond Honoré tristement,— pour essayer des spéculations commerciales, il faut posséder des capitaux, et, vous le savez mieux que personne, je ne possède rien...

«— Qu'importe! répond cet ami, je vous prêterai de l'argent; j'ai confiance en vous; vous êtes jeune, vous êtes instruit, actif et intelligent, c'est plus qu'il ne faut pour réussir. Réfléchissez, trouvez une bonne idée et venez me la communiquer. »

Honoré réfléchit, en effet.

Une pensée jaillit de son cerveau.

Il se persuade que les œuvres de nos grands écrivains classiques, enfermés dans un seul volume compacte imprimé avec luxe et ne coûtant que cinq francs, pourront obtenir un grand succès.

Sans doute, une pareille spéculation offrait quelques chances de réussite.

Mais de Balzac ne connaissait aucun des usages de la librairie, et il comptait sur les libraires pour l'écoulement de ses livres!

Les œuvres de Racine et celles de La Fontaine, chacune en un volume, furent imprimées simultanément, tant le nouvel éditeur craignait qu'un autre ne s'emparât de son idée : et chaque volume était précédé d'une introduction historique et littéraire due à la plume élégante du jeune éditeur...

Ces deux très-jolis volumes ne réussirent pas.

Les libraires, race moutonnière s'il en fut, ne voyant en de Balzac qu'un intrus, ne poussèrent pas à la vente : ces nouvelles éditions furent par eux dépréciées, et se vendirent bientôt après au rabais.

Ainsi, dès son premier pas dans la carrière commerciale, il vit s'anéantir ses espérances et s'engloutir en pure perte l'argent qui lui avait été prêté.

De là datent ses dettes, qui devaient faire le tourment de sa vie...

Bien qu'ayant perdu son gage dans cette fatale entreprise, l'ami généreux n'abandonna pas de Balzac; il l'encouragea, au contraire, et lui offrit de nouveaux fonds pour tenter encore la fortune : il avait confiance, lui, dans l'avenir du jeune Honoré.

Dégoûté des spéculations de la librairie, Honoré songea à devenir imprimeur typographe.

Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlowe*, n'a-t-il pas eu en Angleterre la gloire *d'écrire, d'imprimer et de vendre* son œuvre immortelle?

Pourquoi ne suivrait-il pas son exemple?

La tentation était grande; elle offrait des chances

de succès; de la pensée à l'exécution il n'y avait qu'un pas.

M. de Balzac, charmé de voir son fils embrasser enfin une profession sérieuse, honorable, mit spontanément à sa disposition une somme de trente mille francs.

Honoré s'associa avec un prote habile, intelligent, père de famille, Barbier, qui ne possédait, il est vrai, que les connaissances typographiques, mais c'étaient précisément celles qui lui manquaient.

De Balzac, pas plus que Barbier, ne connaissait la valeur pécuniaire des maisons de librairie, avec lesquelles ils s'étaient liés d'affaires; les associés auraient bien pu prendre des informations, comme la prudence le conseillait... mais à quoi bon? ils étaient tout aussi légers l'un que l'autre; il s'ensuivit de cette légèreté que la prospérité ne dura pas longtemps dans l'imprimerie de Balzac et C^e^, rue des Marais-Saint-Germain.

Les associés, légers, insouciants, parfois même un peu fous, accueillirent à bras ouverts tous les labeurs qui se présentèrent.

Aussi, que de pertes, que de désastres, ne résultèrent-ils pas de cette incurie!

Le brevet d'imprimeur avait coûté quinze mille francs, le matériel environ trente mille : tout fut payé, il est vrai, mais il ne resta plus de fonds pour parer aux pertes éprouvées, — pas même souvent pour payer les ouvriers!

Néanmoins une chance favorable s'offrit aux associés.

Ils achetèrent à très-bon marché une fonderie de caractères, qu'ils ajoutèrent à l'imprimerie.

Mais bien loin d'augmenter leurs ressources, la fonderie vint, au contraire, augmenter leurs frais ; les dépenses croissantes dépassèrent les recettes ; la gêne et ses conséquences se firent sentir de plus en plus.

De Balzac réfléchit alors ; c'était trop tard.

Le gouffre béant de la faillite s'ouvrit sous ses pas.

Il se mit alors en quête d'un nouvel associé, qui pût verser dans l'affaire une soixantaine de mille francs, somme nécessaire, indispensable même, pour réparer les pertes, et consituer un fonds de roulement qui permît d'attendre les rentrées.

Il s'épuisa en efforts superflus ; toutes ses démarches furent vaines : il n'offrait point de solides garanties, les deux plus forts créanciers primaient tout.

Le naufrage commercial devint imminent.

Plus que jamais le fantôme de la faillite se dressa menaçant devant Honoré.

Cette catastrophe eût déshonoré son nom, elle aurait fait mourir de chagrin son vénérable père...

Ce fut alors que la seule tête pensante de la société prit une résolution héroïque, celle de liquider à tout prix. De Balzac vendit alors, pour le modique prix que lui en offrit un ami, l'imprimerie et la fonderie...

Le prix de cette vente ne put suffire à acquitter les dettes exigibles.

Mme de Balzac combla le déficit; elle devint ainsi, pour sauver l'honneur du nom de son mari, la principale créancière de son fils, qui avait alors vingt-neuf ans...

Il se releva enfin de ce gouffre, criblé d'une cinquantaine de mille francs de dettes.

Mais pour payer ses créanciers, — il ne possédait que sa jeunesse, son activité, son imagination et sa plume.....

« L'imprimerie, dit-il, m'a pris ma fortune, il faut qu'elle me la rende ! »

Malheureusement cette plume était encore inconnue.

Le courage et l'énergie ne lui firent pas défaut.

De la rue des Marais, il alla habiter une chambre, rue de Tournon, dans la maison où demeurait Henri de Latouche.

Le travail le plus rude, le plus ardu commença.

Les *Chouans*, *Catherine de Médicis*, la *Physiologie du mariage*, furent écrits.

Ces publications fixèrent, enfin, l'attention sur le jeune littérateur...

Les directeurs des Revues accoururent à lui, et la lumière se fit...

De 1829 à 1832, indépendamment des trois ouvrages que je viens de citer, de Balzac composa le *Médecin de campagne*, la *Femme de trente ans*, l'*His-*

toire des Treize, Eugénie Grandet, la *Peau de chagrin.*

Malgré les jalousies incessantes auxquelles il fut en butte, malgré les critiques les plus acerbes et les plus caustiques dont il fut abreuvé, le solitaire de la rue Cassini, où il alla demeurer, continua d'écrire avec un bonheur, un succès toujours croissant.

Le nom de Balzac eut bientôt conquis le premier rang entre les écrivains les plus distingués de cette époque.

Vers 1831, il lui vint une idée littéraire des plus heureuses.

Ce fut celle de réunir en faisceau tous les personnages de ses romans et de ses nouvelles, et de publier la totalité de ce qu'il avait écrit, en douze volumes in-8°, sous le titre des

Études des mœurs au XIX^e^ siècle, savoir :

Scènes de la vie de Province,

Scènes de la vie pvivée,

Scènes de la vie parisienne.

De cette idée-type à celle de la *Comédie humaine,* il n'y a que la main.

L'idée-mère de la *Comédie humaine* dérive tout simplement de celle des *Études de mœurs.*

Le jour où de Balzac conçut ce projet, fut un beau jour pour lui !

Il part de la rue de Cassini, il accourt chez sa sœur Laure, rue Poissonnière ; il entre en agitant comme

un tambour-major la grosse canne de roseau à pomme de cornaline, sur laquelle il a fait graver cette devise turque : Je suis briseur d'obstacles ; et, après avoir imité les bruits de la musique militaire et le roulement du tambour, il s'écrie joyeusement :

« — Saluez-moi! Je suis tout bonnement en train de devenir un génie !... »

Il déroule à sa sœur, stupéfaite de ce vacarme qui lui semble tenir de la folie, son plan, qui l'effraye bien un peu.

« — Que ce sera beau si je réussis !

« Je me laisserai facilement alors traiter de faiseur de nouvelles.

« Tout en cassant mes pierres, je me réjouis d'avance de l'étonnement des myopes, quand ils verront le grand édifice qu'elles auront servi à construire. »

A mon tour, maintenant, de juger l'homme !

Tels furent les débuts de cet écrivain.

J'ai raconté, peut être trop minutieusement, l'histoire d'Honoré de Balzac, depuis le jour de sa naissance usqu'à celui où je lui achetai les *Études de mœurs*.

Il me reste, pour compléter ce travail jusqu'à 1839, époque à laquelle nos rapports cessèrent, à raconter ce qui m'est personnel de mes impressions et observations sur cet illustre peintre de nos mœurs ; en déroulant le tableau de mes rapports intimes avec lui, ce sera ma propre histoire d'éditeur que je dirai.

VII

Publication de nombreux chefs-d'œuvre. — Jalousies et critiques. — De Balzac au pinacle. — Ses *Etudes de mœurs au XIX^e^ siècle.* — Germe de la *Comédie humaine.* — Il se déclare lui-même en train de devenir un génie. — Mon histoire dans la sienne. — Succès prodigieux du *Médecin de campagne.* — Effet des réclames. — Me voilà posé. — Affluence d'auteurs et de manuscrits. — Conseils d'Honoré. — Sa répugnance pour Samuel Le Berthoud, Capo de Feuillide et Granier de Cassagnac. — Je veux être l'unique éditeur de toutes ses œuvres, publiées ou à publier. — Prodigieux labeur. — Succès complet. — Immense crédit. — Aveuglement. — Esclavage. — Seul, pieds et poings liés. — Lui, libre. — Besoin continuel d'avances. — Tristes réflexions sur l'avenir. — Modération et convenance.

Dans cette profession d'éditeur, la mise en vente d'une deuxième édition est toujours une tentative périlleuse.

J'ai dit que j'avais acheté de Balzac le droit de republier le *Médecin de campagne.*

J'étais dans le ravissement d'avoir pu mener à bonne fin cette petite affaire.

Un grand pas pour moi était fait ; j'étais l'un des éditeurs de Balzac : il en avait SIX AUTRES !

Le *Médecin de campagne* fut revu et corrigé avec un soin extrême : je n'en fis pas attendre l'impression.

L'ouvrage fut mis en vente sous l'influence protectrice d'annonces fabuleusement élogieuses.

J'avais fait passer tout mon enthousiasme dans mes réclames ; et comme j'en avais fait beaucoup, comme j'en faisais chaque jour de nouvelles avec une persistance incroyable, l'édition s'écoula en huit jours !

A ce propos, je crois devoir transcrire ici le passage suivant, que je trouve dans une étude littéraire sur de Balzac, par M. H. Taine :

« J'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer, sœurette ; les Revues me payent plus cher mes feuilletons.

« Werdet m'annonce que mon *Médecin de campagne* a été vendu en huit jours !

« Ho ! ho ! — j'ai de quoi faire face aux grosses échéances de novembre et de décembre qui t'inquiétaient.

« Il y a trop de millions dans *Eugénie Grandet !*

« Mais, bête, puisque l'histoire est vraie, veux-tu que je fasse mieux que la vérité !

« J'essayerai du théâtre : je commencerai par *Marie Touchet*, une fière pièce, où je dresserai en pieds de fiers personnages ! — Halte-là ! madame la mort !

« Si vous venez, que ce soit pour m'aider à recharger mon fardeau ! — Je n'ai pas encore fini ma tâche. »

Par ces deux causes réunies, faire grand bruit dans les journaux, vendre en huit jours une seconde édition, je devins, dès le premier pas dans ma nouvelle

carrière, un éditeur habile aux yeux des gens de lettres.

Ce que j'avais prévu arriva.

Une foule de jeunes écrivains, manuscrits en main ou en poche, venaient me faire les visites les plus gracieuses et les moins désintéressées.

Moi, chétif, moi, n'ayant, comme je l'ai dit, qu'un tout petit capital, moi, si inconnu la veille, par ce succès inespéré, je me vis tout à coup, comme par enchantement, entouré d'une espèce de cour!

On ne me demandait ni d'où je venais, ni ce que je possédais.

On me priait, assez humblement, je dois le dire, de vouloir bien avoir la bonté de jeter un coup d'œil sur tel ou tel roman inédit, — destiné toujours à un grand succès! C'était absolument le genre de Balzac, mais avec plus de style, des mœurs mieux étudiées, un intérêt bien plus saisissant, quoiqu'on daignât reconnaître qu'il y avait beaucoup de tout cela dans l'auteur du *Médecin de campagne*, qui n'était pas sans talent, tant s'en faut, mais enfin, c'était un talent avec lequel on pouvait lutter, non sans trop de désavantage, et le dépasser même quelquefois...

Je ne manquais pas de faire part à de Balzac de tout ce bruit, en lui taisant, bien entendu, les éloges pleins de restriction que messieurs tels et tels daignaient lui accorder.

«— Comment choisir, lui disais-je? Je suis sûr qu'il

y a quelques jeunes talents inconnus enfouis dans ces manuscrits, et il serait vraiment cruel d'évincer, sans examen, des écrivains de mérite.

Alors de Balzac me conseillait, il m'indiquait ses amis, et me permettait de les éditer, mais il me *défendait* expressément, sous peine de rupture, de rien publier de MM. Granier (de Cassagnac) et Capo de Feuillide. On conçoit que dans ma position les conseils d'un écrivain comme Balzac étaient pour moi des oracles et des ordres souverains; je voulais à tout prix me le concilier, et j'obéissais.

Mais tout en obéissant, je ne perdais pas de vue mon auteur favori, mon écrivain de prédilection.....

Qu'était-ce, en effet, que d'être l'éditeur d'un seul des nombreux ouvrages qu'il venait de publier avec tant de bruit et d'éclat, avec tant de succès? Moins que rien!

Il me fallait toutes ses œuvres éditées et non éditées!

S'il était vrai que je fusse un habile éditeur, je ne devais pas souffrir que de Balzac eût d'autre éditeur que moi.

Je lui témoignai ce projet, qui le flatta singulièrement.

«— Vous avez beaucoup à faire, me dit-il, pour les désintéresser tous; ils sont trop jaloux de mes ouvrages, pour ne pas vous faire des fourches caudines à chaque traité qu'ils signeront avec vous; mais voyons, examinons ensemble les chances de réussite que vous

pourrez avoir, et les difficultés qu'il vous faudra vaincre !

« Vous avez d'abord :

« Charles Vimont, qui est en possession des *Chouans ;*

« Spachmann, qui a le *Père Goriot ;*

« Levavasseur, qui a la *Physiologie du mariage ;*

« C'est le premier éditeur qui a su deviner ce que je vaux ; il a osé traiter avec moi lorsque j'habitais rue Lesdiguières, et que je n'avais pour me recommander à lui que des habits sales et troués... ;

« Charles Gosselin, qui a mes *Contes drôlatiques,* la *Peau de Chagrin,* mes *Contes philosophiques* et *Louis Lambert ;*

« Mme Charles Béchet, qui a mes *Études de mœurs,* et Buloz qui, dans la *Revue de Paris,* a publié les premiers chapitres de *Séraphita,* et va commencer la publication du *Lys dans la vallée,* dont, ces jours derniers, je lui ai remis la première partie ; il la fait en ce moment composer en placards chez M. H. Fournier.

« Si vous vous sentez assez fort pour désintéresser tout le monde, je vous engage à tenter l'aventure ; j'aurais un vif intérêt à vous voir la mener à bonne fin, car vous me débarrasseriez de gens pour qui je n'ai aucune affection, aucune considération même, et vous deviendriez maître de mes affaires. J'y prêterais les mains avec plaisir.

« Approfondissons davantage les difficultés à surmonter ! analysons-les !

« *Vimont* est un imbécile, un orgueilleux dont votre habileté triomphera sans peine.

« *Spachmann* est un de ces Allemands qui, sous une enveloppe bête, cachent une finesse excessive. J'en ai été dupe moi-même ; je le croyais un *patient* que j'aurais pu mener à ma guise, mais j'ai trouvé en lui une intelligence de l'argent aussi développée que chez Rothschild.

« Dès qu'il vous verra venir, il fera de la résistance ; il vous opposera des obstacles qui vous décourageront ; peut-être même verrez-vous que vous aurez été prévenu.

« *Levavasseur,* vous l'aurez aisément, je pense, quoiqu'il sache très-bien ce que vaut la *Physiologie du mariage;* mais il ne m'aime pas ; il se séparera de moi sans grand déplaisir ; la seule question sera de lui payer son traité ce qu'il vaut.

« *Charles Gosselin* vous offrira de plus sérieuses difficultés à vaincre, car c'est un homme très-habile et d'un caractère ferme et opiniâtre ; j'en sais quelque chose !

« M^me^ *Charles Béchet* est une femme.... c'est tout vous dire ; peut-être même la connaissez-vous mieux que moi. Soyez aimable avec elle ! Si vous réussissez, ce sera une conquête commerciale qui vous honorera, vous aurez fait preuve d'homme habile et intelligent.

« Walter-Scott, ajouta-t-il, n'a eu qu'un seul éditeur ; vous pourrez être pour moi ce que fut Archibald Constable pour l'auteur de *Quentin-Durward.*

» — Je veux, lui répondis-je avec feu, en continuant la comparaison, que vous soyez pour moi plus que Walter-Scott pour son éditeur. »

De Balzac ne trouva pas ce compliment trop exagéré, car il me serra affectueusement la main.

Fort de l'assentiment que de Balzac donnait à mes projets, je me mis immédiatement à l'œuvre.

Après mille et mille négociations qui me coûtèrent plus de peines, qui me ployèrent à plus de diplomatie et de ruses que jamais traité de paix ou d'alliance entre de grandes puissances n'en exigea, je parvins à réunir en mes mains toutes les œuvres éparses de Balzac.

J'étais enfin son unique éditeur !

Ce triomphe inouï devait, croyais-je alors, assurer à jamais ma position commerciale, ma fortune !

J'entrais en possession de ce qui restait des éditions publiées par les libraires que j'ai nommés, et des droits résultant de leurs traités. Rien de plus !

De Balzac m'avait, il est vrai, vivement encouragé dans mon entreprise ; ses éloges, ses câlineries même ne m'avaient pas manqué ; il m'avait promis, avec des démonstrations d'amitié qui me ravirent, ses nouveaux ouvrages ; mais aucune stipulation, aucune condition n'avait été faite de part ni d'autre.

Je me vouais au culte de son talent ; j'y consacrais toutes mes forces, tout mon *aveugle dévouement*. Je dis *aveugle*, oui bien *aveugle*, pour mieux exprimer ma pensée.

Et je ne croyais pas encore trop faire.

J'étais aveugle, je vous le répète.

De Balzac, lui, pour sa part, ne se vouait à rien ni à personne, si ce n'est à la contemplation de mon enthousiasme et de mon dévouement....

Ces souvenirs m'étouffent encore ! mais je les refoule au fond de mon cœur.....

J'étais aveugle !

Comment, me dira-t-on, avec les faibles ressources de votre point de départ, réussîtes-vous à déposséder tous ces libraires-éditeurs et à vous rendre maître de tant d'ouvrages?

Je l'ignore moi-même encore aujourd'hui !

Je me rappelle seulement, que je pris des engagements nombreux.

Je sais encore que de Balzac, indépendamment de ce qu'il pouvait exiger de moi pour les ouvrages qu'il me vendait, faisait, à titre d'ami, des emprunts réitérés à ma caisse, et qu'il me devait de la sorte une somme assez ronde. Mais la confiance que j'inspirais à chacun était telle, que pas une des personnes avec lesquelles j'eus à traiter ne me demanda de caution.

Mon crédit était exempt d'examen.

Imprimeurs, marchands de papier, maisons de

banque, tout le monde m'accordait avec empressement ce qui m'était nécessaire pour mener à bonne fin cette œuvre de concentration, et, hors les prix qui furent débattus, je fis tout ce que je voulus....

Mais la somme qu'il fallut consacrer à l'acquisition de toutes ces œuvres fut considérable, bien que la plupart des éditeurs avec qui je traitai ne fussent pas médiocrement satisfaits de pouvoir se débarrasser des restes d'éditions dont la vente s'opérait lentement, et rompre ensuite avec un écrivain qui était plus pour eux un embarras qu'une perspective de profits.

Si la *Physiologie du mariage* et la *Peau de chagrin* avaient obtenu d'assez beaux succès de vente, en revanche, les *Chouans*, les *Contes drôlatiques*, les *Contes philosophiques*, *Louis Lambert* n'avaient pas couvert leurs frais.

Ces livres, dans leurs masses d'éditions restées en magasin, absorbaient le double des profits qu'avaient pu donner d'autres ouvrages.

Je ne m'inquiétais pas de cela; — j'étais sous le charme de la fascination ; — je ne calculais plus.

J'étais enfin le seul éditeur d'Honoré de Balzac!...

Je possédais tous les ouvrages que le grand homme avait déjà publiés, — j'avais de lui *la promesse* que désormais il ne traiterait plus avec d'autres éditeurs...

Promesse éphémère sur laquelle, tranchons le

mot, j'avais, dans mon imprudence, bâti les plus heureux châteaux en Espagne!

Je ne voyais qu'un côté de la médaille; mais il offrait une perspective admirable, à perte de vue, et des horizons pleins d'or, — et, ce qui me ravissait peut-être plus encore que tout le reste, la joie de contresigner de mon humble nom de libraire-éditeur tout ce que publierait dorénavant de Balzac, ce talent si frais, si délicat, si puissant, talent que j'aimais avec passion;... rien de ce qui allait tomber de sa plume ne pouvait à l'avenir m'échapper!

Cette position me livrait la primeur des œuvres de ce merveilleux esprit.

Folie incroyable! vanité stupide qui m'aveuglait au point de ne me permettre pas de m'apercevoir qu'un jour, mon auteur favori pouvait, d'un seul mot, me précipiter dans un gouffre de toute la hauteur de mes rêves!...

J'avais quitté M^me^ Béchet, pour me créer une position indépendante.... Et voilà que, de mon autorité privée, je me faisais le serviteur, le vassal, l'esclave, le *patito* de M. de Balzac, comme il me l'avait dit, à propos de Spachmann.

Obéissant à ses moindres caprices et fasciné par mon admiration pour lui, qui tenait du délire, je m'étais lié avec mon idole, sans songer qu'il lui serait peut-être loisible ou de détendre les liens qui m'unissaient à elle jusqu'à m'en séparer

par une distance que je ne pourrais plus franchir, ou de les serrer étroitement au point de m'étrangler.

Plus tard, vous verrez quel parti prit de Balzac pour rompre nos traités — par la violence.....

VIII

Traités de Balzac avec la *Revue de Paris*. — Placards à têtes de clous. — Manière dont le grand écrivain composait ses ouvrages. — Plan arrêté en détail dans sa tête. — Lieu de la scène. — Physionomie des personnages. — La plume de corbeau devenue dans sa main un outil d'agencement. — Remaniements sans fin. — Chassé-croisé des matières. — Découpures de pièces d'ivoire. — L'art de la divination appliqué à l'imprimerie. — Tissu de lignes. — Tohu-bohu de renvois. — Le travail de l'araignée perfectionné. — Le nom de Balzac mis au ban par les typographes. — Querelles entre les éditeurs et les propriétaires de Revues. — Justification du célèbre écrivain. — Exemples de Chateaubriand, d'Ingres et de Meyerbeer.

De Balzac avait avec la *Revue de Paris*, que dirigeait M. de Buloz, des traités que je ne pouvais songer à faire rompre, parce que les œuvres qu'ils concernaient, le *Lys dans la vallée* et *Seraphita* par exemple, étaient en cours de publication : pour ces ouvrages, c'eût été tenter l'impossible.

Cet écrivain, qui s'entendait admirablement en affaires, avait stipulé que trois mois après la publication de chaque œuvre terminée, il pouvait en disposer à son gré, comme de sa propriété.

Avec les libraires, c'était chose toute différente : il ne leur accordait qu'UNE SEULE ANNÉE pour vendre ou

non les livres; et ce terme expiré, il rentrait dans sa propriété dont il pouvait également disposer comme bon lui semblerait ; ses libraires n'étaient donc, pour ainsi dire, que ses *fermiers*.

Or, les lecteurs de la *Revue de Paris* formaient un public d'élite ; il restait à exploiter le public plus nombreux des cabinets de lecture, qui pouvait avoir entendu parler de l'œuvre, mais qui, à coup sûr, ne l'avait pas encore lue.

Pour ces sortes d'ouvrages, je ne pouvais d'une part attendre longtemps, et de l'autre, le succès de chacun d'eux m'était assuré par la vogue même qu'il avait obtenue dans les Revues.

D'après les promesses formelles de Balzac, ces réimpressions devaient me revenir.

Telle était, par exemple, la situation du *Lys dans la vallée*. un des ouvrages les plus remarquables assurément de ce grand esprit.

Afin de m'en assurer la publication, j'en avais payé d'avance le prix, six mille francs, à mon auteur favori.

M. Buloz était en possession non-seulement du traité qui l'autorisait à publier cet ouvrage dans la *Revue de Paris*, mais encore d'une partie considérable du manuscrit, et il en faisait composer les feuillets en placards, avec des *têtes de clous*, c'est-à-dire, en vieux caractère.

Ces placards avaient pour objet de faciliter à

l'écrivain ses corrections pour la *Revue de Paris*.

Or, il arriva à ce sujet un incident qui joue un trop grand rôle dans l'existence littéraire de Balzac, pour que je ne croie pas en devoir consigner ici les principales circonstances.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est indispensable que je mette préalablement le lecteur au fait de la manière dont cet écrivain composait ses ouvrages.

Avant d'écrire une seule ligne d'un livre, il avait tout mis en ordre dans sa tête : sujet, plan, épisodes, péripéties ; il était fixé sur le lieu de la scène, il l'avait décrit minutieusement, il l'avait disposé avec un tact tout particulier dans son esprit ; c'était une création à lui, qu'il caressait, qu'il embellissait avec un soin jaloux ; il avait tiré la physionomie de tous ses personnages qui vivaient dans son imagination et il se plaisait à les doter de quelques traits caractéristiques, de quelques formes saisissantes ; sa fantaisie les posait, les coiffait, les habillait, les faisait agir suivant le rôle qu'il leur destinait ; tout cela avant d'avoir pris la plume. Sans doute, ce travail préparatoire était encore informe, mais il existait : la plume n'était pour lui qu'un outil d'agencement et de détail.

Enfin il écrivait ! Et sa plume rapide (il ne se servait jamais que de plumes de corbeau) volait sur le papier, et tout d'une haleine, il arrivait à la fin de son œuvre.

Ce n'était pas encore l'œuvre, mais c'était une esquisse très-avancée ; sur cette esquisse, il accomplissait le travail de corrections et d'ajustements le plus laborieux qu'il soit possible d'imaginer.

Ce n'est pas seulement par des ratures, des corrections de phrases, qu'il va procéder pendant plusieurs jours ; ce ne sera que chapitres changés de place ou anéantis pour faire place à d'autres chapitres ; ou bien encore des chapitres nouveaux jugés nécessaires pour ménager une transition, ou expliquer un passage qui, sans cela, resterait obscur. Dans ce travail sans nom, les feuillets deviennent une sorte de jeu de cartes, qu'un joueur habile arrange, en ayant l'air de les mêler.

Tel chapitre, préparé pour la fin ou le milieu de l'ouvrage, ira prendre place au commencement, tandis que le contraire s'opérera pour d'autres ; de nouveaux passages vont être écrits, afin d'ajuster ces changements, dans le chassé-croisé des matières; des fragments d'une incontestable valeur seront relégués au dernier lieu, tandis que d'autres quitteront leur place de rebut, pour en prendre une qui leur avait été refusée d'abord ; telle description, telles scènes tracées avec un soin extrême, découpées et sculptées comme des pièces d'ivoire, seront exilées, puis rappelées, puis définitivement écartées.

C'est seulement après ce travail, ou plutôt cette série de divers travaux, que ce manuscrit sera prêt.

Mais on va voir tout à l'heure ce que c'est qu'un *manuscrit prêt* pour cet écrivain.

Il donne enfin à l'imprimeur la copie, c'est-à-dire ce *manuscrit prêt*.

Les ouvriers s'en emparent ; ils ne lisent pas, ils anonent, ils épellent ; souvent même ils sont obligés de deviner des mots qui ne sont écrits qu'à demi, de lire des mots qui ne sont pas écrits du tout.

Ceci est difficile, sans doute, mais ce n'est rien encore !

Le travail de la composition typographique est enfin terminé, et passe sous les yeux d'un correcteur d'imprimerie qui, de concert avec un homme qui tient la copie ou le manuscrit, le lit s'il peut, en enlève de son mieux les fautes typographiques, celles qu'ont faites les ouvriers ; par exemple, les lettres mal placées, surabondantes ou retournées, les bourdons ou mots répétés deux fois, etc., etc.

Le correcteur rend enfin lisible ce qui ne l'était pas.

Lorsque cette correction a eu lieu, une nouvelle épreuve disposée en colonnes, sur de larges feuilles de papier collé, qu'on nomme *épreuves en placards*, est envoyée à l'auteur.

L'auteur reçoit enfin son manuscrit composé en lettres typographiques ; il peut lire sa prose en LETTRES MOULÉES.

Pour tout autre que pour notre écrivain, ce serait

un ouvrage bien avancé, presque fini ; mais loin qu'il ne reste rien à faire, c'est alors que recommence un travail dont, avant de Balzac, on n'avait jamais vu d'exemple.

Entre chaque phrase sont insérées de nouvelles phrases, entre chaque mot viennent s'ajouter de nouveaux mots : une ligne devient ainsi une page ; une page, un chapitre ; un chapitre forme deux, trois, quatre chapitres, un quart, un tiers de volume.

Les marges, les intervalles des colonnes se couvrent de corrections, de ratures, d'interpolations : une ligne sinueuse indique à l'ouvrier la route que doit prendre le nettoyage ; une autre ligne trace le chemin à une nouvelle ligne qui demande une place ; toutes ces lignes se croisent, se mêlent, s'enchevêtrent d'une façon à désespérer le plus attentif.

C'est un tissu de lignes, un tohu-bohu de renvois, dont rien n'approche, si ce n'est l'épreuve qui précède ou celle qui va suivre. C'est assez semblable au travail de l'araignée, mais dont le tissu serait infiniment plus serré et dont chaque fil aboutirait mystérieusement à une idée ou complément d'idée, un labyrinthe qui, à la première inspection, paraît sans but et sans fin, sans entrée et sans sortie, mais dont néanmoins les ouvriers typographes, qui connaissent leur Balzac, triomphent avec du temps, avec beaucoup plus de temps qu'il n'en faudrait pour composer trois fois l'ouvrage.

Enfin le travail est fait ; une nouvelle épreuve est envoyée, cette fois *en pages,* c'est-à-dire après la formation des pages, suivant le nombre de lignes que l'on est convenu d'assigner à chacune d'elles ; et après deux ou trois nouvelles corrections et une série de changements dont le résultat se borne ordinairement au bouleversement de l'idée première et à la construction à nouveaux frais d'une idée complétement inconnue aux premières épreuves, on obtient enfin un livre qui est loin d'être exempt de fautes.

Ainsi notre grand écrivain imposait, corrigeait et remaniait sans cesse ses manuscrits.

Dans les imprimeries son nom était mis au ban par la gent typographique, très-caustique et surtout peu endurante à l'endroit des contrariétés.

De là naissaient des querelles avec les éditeurs et les propriétaires de Revues, qui avaient à payer d'énormes surcharges pour corrections.

Ce petit travers fit tant d'esclandre pendant un certain temps que Balzac crut devoir prendre la peine de se justifier.

« Tout art a ses difficultés, dit-il, et chaque artiste travaille à son gré, de même que les combattants attaquent le taureau chacun à sa manière.

M. de Chateaubriand a fait de prodigieux changements dans ses manuscrits et dans ce qu'on appelle *le bon à tirer.*

« Ingres, en fait de peinture, procède également ainsi ; il a, dit-on, refait dix fois son *saint Symphorien.*

« Je me suis laissé dire la même chose de Meyerbeer. Je travaille de la sorte, malheur qui m'oblige à ne dormir que six heures dans les vingt-quatre, et à en consacrer près de seize à constamment élaborer mon pauvre style, dont je ne suis pas encore satisfait.

« Ce malheur a dans la typographie une horrible célébrité ; j'ai eu la plaisante surprise d'entendre crier dans l'atelier de M. Éverat : « J'ai fait mon heure de Balzac... qui prend sa copie? »

En effet, les ouvriers faisaient cela par corvée, et les corrections allaient souvent à 40 francs par seize pages. Or, la *Revue de Paris* lui payait 250 francs par feuille. Un jour M. Buloz lui dit en se plaignant amèrement de ses corrections :

« — Vous voulez donc me ruiner, M. de Balzac?... »

Le romancier impatienté lui répondit :

« — Je vous abandonne 50 francs par feuille pour avoir mes coudées franches, ne me parlez plus de ceci ! Voilà qui va bien. Avec moi, on le sait, les discussions pécuniaires sont bientôt tranchées. »

X

De Balzac et Buloz aux prises.—*Séraphita* et le *Lys dans la vallée.* — L'œuvre vendue et publiée à Saint-Pétersbourg, à l'insu de l'auteur. — Violente philippique. — Le prétendu droit de M. Buloz. — Recrudescence de colère de Balzac en apprenant que non-seulement il est publié en Russie, mais qu'il y est mis en vente tout informe sur son premier jet et sur le premier jet des typographes moscovites. — Rendez-vous. — Proposition rejetée. — L'écrivain déclare se retirer de la collaboration de la *Revue de Paris,* qui le fait assigner.— Echange de lettres acrimonieuses. — Manifeste de quelques rédacteurs. — L'auteur intéressant et l'industriel intéressé. — Procès mémorable gagné par de Balzac. — Lettres de félicitation et de condoléance. — Œuvre remaniée avec amour durant le procès. — L'auteur et l'éditeur infatigables. — Un tour de force. — Une émeute. — Succès sans égal.

Maintenant je puis continuer mon récit.

De Balzac avait traité avec M. Buloz pour la publication dans la *Revue de Paris,* de *Séraphita* et du charmant ouvrage intitulé le *Lys dans la vallée.*

Celui-ci était en voie d'impression ou plutôt de correction; les premiers placards circulaient encore avec leurs marges maculées, sous prétexte de remaniements à lire et méditer, de l'imprimerie chez Balzac et de chez Balzac à l'imprimerie; c'était informe, si l'on veut; c'était le chaos appliqué à une œuvre lit-

téraire, mais enfin c'était Balzac, c'était le *Lys dans la vallée.*

M. Buloz, qui s'est montré toujours très-heureux dans tout ce qu'il a entrepris, imagina à ce moment même une combinaison des plus curieuses.

Ce fut de vendre à une *Revue française* qui se publiait à Saint-Pétersbourg, les placards dont nous venons de parler et tels que nous venons d'en parler.

La proposition vint-elle de lui ou de l'éditeur russe?

Je ne sais : ce point est resté obscur, je crois, à côté d'autres qui ont été éclairés.

Toujours est-il qu'il y eut vente ici, et réimpression là-bas.

De Balzac en fut informé, et il devint furieux : il alla trouver M. Buloz et lui dit en termes peu ménagés :

« — Faites cesser, Monsieur, immédiatement un commerce qui ne devrait pas convenir à un honnête homme. »

Chose étrange! M. Buloz prétendit qu'il était *dans son droit !*

Peut-être n'avait-il pas conscience de l'indélicatesse qu'il commettait? Peut-être voulait-il faire tête à l'orage pour essayer d'effrayer à son tour cet auteur.

Celui-ci avait vu son roman, ou plutôt son premier plan de roman dans le recueil russe, et il s'était écrié avec indignation : « M. Buloz trahit à l'étranger la

cause de la littérature française et me fait un grand préjudice. »

Le célèbre écrivain, avant de se retirer de chez M. Buloz, eut un de ces mouvements d'éloquence qu'inspire la colère. Il fut superbe de raison, d'ironie, de sarcasme, d'injurieuses hypothèses, d'offensantes comparaisons, sans que M. Buloz invoquât autre chose que son prétendu droit.

De Balzac, qui se sentait fort du sien, lui répondit :

« — Comment! Monsieur, parce que je vous ai vendu, pour être publié dans votre *Revue de Paris*, à un prix infiniment modique, un ouvrage dont la propriété doit me revenir trois mois après la publication, vous vous croyez le droit de le contrefaire vous-même à l'étranger, avant sa publication en France?

« Comment! pour trois mois que vous avez, non pas *acheté,* ce mot n'est pas juste, mais *loué* ma *propriété* en m'en payant un modeste loyer, vous vous croyez le *droit* de l'afficher et de la vendre aux quatre coins de l'Europe? Vous vous croyez le droit d'en user, d'en abuser, puis de me la remettre en lambeaux, afin que je ne puisse plus, après dix ans de vente peut-être, en tirer aucun parti?

« Ah! Monsieur, réfléchissez donc à ce que vous avez fait, à ce que vous dites!

« On traite tous les jours les Belges de forbans, de pirates infâmes, parce qu'ils font chez eux ce commerce abominable qui consiste à voler la propriété

littéraire des auteurs et des libraires français, et vous, vous vous livrez en France à l'exercice odieux de ce même commerce, de ce même vol, et vous me répondez : « *C'est mon droit !...* » Mais si c'est votre droit, dites-moi donc où vous le prenez ce droit?

« Dites-le moi !... Il est impossible que vous me répondiez : C'est mon droit !

« Voyons, Monsieur, revenez à vous; il y a de l'entêtement et pas autre chose ! Je vous en conjure, changez de langage. »

Si de Balzac se montrait si fort courroucé, c'est qu'il se croyait vendu, illicitement c'est vrai, mais au moins se croyait-il vendu *revu et corrigé*.

Il ne se croyait pas vendu, comme il le disait lui-même en termes très-pittoresques, avec toutes les bêtises qui pouvaient lui avoir échappé, et toutes celles que les imprimeurs avaient pu lui faire dire.

Que ne fut-ce donc pas lorsqu'il apprit, quelques jours plus tard, que, bien au contraire, il était vendu tel quel, sur son premier jet et sur le premier jet aussi des compositeurs russes; — qu'il y avait dans les fragments publiés à Saint-Pétersbourg des phrases sans commencement et sans fin; — que la lettre de Félix de Vandenesse, le récit, qui est à proprement parler l'ouvrage même, se suivait sans divisions; de sorte que ce qui se trouvait à la page 45 de la *Revue de Saint-Pétersbourg* était à la page 19 de la *Revue de Paris;* — que lorsqu'il y avait dans ses placards

des phrases obscures ou incompréhensibles pour les compositeurs étrangers, on les éclaircissait là-bas... ; — qu'on achevait ce qu'il n'avait fait qu'indiquer ; — qu'enfin il y avait DEUX BALZAC publiant à peu près le même ouvrage : l'un en France, qui se donnait une peine infinie pour soigner son ouvrage ; l'autre en Russie, qui ne prenait aucun soin de ce qui pouvait choquer le simple bon sens.

Oh ! alors, la colère de Balzac ne connut plus de bornes ! M. Buloz apprit par quelques amis de quelles épithètes il était flagellé ; il se plaignit à un de ses amis, M. B***, de Saint-Pétersbourg, qui lui répondit :

« Bah ! les Russes n'y regardent pas de si près. Rassurez-vous, les plus malins n'y verront que du feu ! »

Cependant il répugnait à M. de Balzac d'attaquer M. Buloz, directeur de la *Revue de Paris ;* un rendez-vous fut pris chez Jules Sandeau, qui habitait la même maison que celle de Balzac, rue Cassini.

M. Jules Sandeau s'était précautionné de deux témoins, M. le comte de Belloy et M. Emile Regnault ; ces Messieurs étaient des amis de M. Buloz, qui se rendit à cette entrevue avec M. Félix Bonnaire, son associé.

« Je leur reprochai, dit de Balzac, leur trahison ; j'insistai plus sur le fait littéraire que sur le fait pécuniaire, et voilà ce que je leur proposai :

« Solder tous mes comptes avec la fin du *Lys*, et me

laisser, comme indemnité, publier aussitôt en librairie.»

Cette proposition fut taxée d'extorsion par M. Bonnaire..

De Balzac leur donna vingt-quatre heures de réflexion, puis il leur déclara, sur leur refus de tout arrangement, qu'il cesserait d'écrire dans la *Revue de Paris*.

Le romancier, qui devait être l'*attaquant*, se trouva être l'*attaqué;* en effet, les propriétaires de la *Revue de Paris* le firent assigner: « Ils avaient calculé, dit de Balzac dans son *Introduction historique au Lys dans la vallée,* qu'il m'était impossible de les poursuivre sans pièces, et que dans les circonstances les plus favorables ces pièces ne pouvaient arriver avant un mois.»

Il y eut, de part et d'autre, un échange de lettres plus qu'acrimonieuses.

Il y eut scission parmi les rédacteurs de la *Revue de Paris;* les uns soutenaient de Balzac, c'était le plus grand nombre, et les autres M. Buloz : la discorde régnait donc dans le camp d'Agraman.

La reproduction aujourd'hui de toutes ces lettres, pourrait jeter une vive lumière sur le secret de bien des cabales, d'intrigues, de coteries et de rivalités littéraires, à cette époque, contre de Balzac, qui était seul pour se défendre. Il est juste de dire, cependant, qu'il se rencontra un homme courageux qui prit chaleureusement sa défense dans la *Quotidienne :* ce fut M. Nettement. Honneur à ce publiciste!

Dès lors il n'y eut plus d'arrangement possible : de Balzac, animé par toutes ces calomnieuses attaques, dont chaque jour il était l'objet dans les grands et petits journaux, voulait une vengeance qui fût digne de lui et une réparation éclatante.

Le procès s'engagea donc, et il fit grand bruit.

L'auteur le gagna, non pas seulement devant ses juges, mais encore devant l'opinion publique !

C'était le 1^er^ juillet 1836 que cet événement eut lieu. Ce fut réellement un événement.

De Balzac rentra en possession de son œuvre.

M. Buloz se vit condamner aux frais du procès; et, ce qui est pire encore, au *désagrément* de perdre une œuvre semblable, désagrément d'autant plus amer, que tout ce qui, dans les cinq parties du monde, s'occupait de choses littéraires, s'était ému de la querelle et avait assez naturellement pris partie pour la victime.

C'était une sorte de drame, où figurait un écrivain de mérite et un industriel qui n'était qu'intéressé.

De Balzac reçut de nombreuses lettres de félicitations.

M. Buloz en reçut de condoléance.

Le triomphe de Balzac n'en resta pas là : il fut complet, car je dus, je l'avoue, triompher avec lui !

Pendant les débats, ce fut encore pour de Balzac penser à la vengeance, que de revoir avec un soin extrême, corriger de nouveau avec amour, couvert

même, si je puis m'exprimer ainsi, le livre objet de la controverse.

L'œuvre fut vraiment remise sur le métier ; de Balzac se montra infatigable ; il refit presque en entier le premier chapitre du tome I^er^, ayant pour titre : *les Deux enfances ;* ce volume avait déjà été publié par la ***Revue de Paris.***

Ce chapitre avait fourni à M. Chaix d'Est-Ange, défenseur de M. Buloz, l'occasion de décocher de piquantes et mordantes épigrammes sur le style de l'auteur, — amères épigrammes qui l'avaient blessé au cœur.

Il fit, refit, écrivit et refit encore presque en entier le manuscrit du second volume : — je le mis activement sous presse, de telle sorte que, dans la matinée même du premier jour, jour où de Balzac gagna son procès, la dernière feuille fut tirée et l'ouvrage terminé.

A peine de Balzac apprit-il sa victoire, qu'il courut s'enfermer chez lui, où il mit la dernière main à l'Introduction historique au *Lys dans la vallée*, placée en tête de l'ouvrage, véritable travail d'énergie, de puissance de volonté et de talent, accompli en quarante-huit heures, et qui forme trois feuilles in-8° en petits caractères.

Le 2 juin 1836, j'allai à la Direction de la librairie faire le dépôt des exemplaires exigés par la loi. — Je remis mes annonces et mes réclames à tous les jour-

naux, — j'offris à tous les aristarques de la critique un exemplaire de l'ouvrage en 2 beaux volumes in-8°, en annonçant partout, que ce livre paraîtrait le lendemain.

Le 3, je livrais enfin des exemplaires aux commissionnaires en librairie, qui faisaient chez moi une véritable émeute par leur empressement à accourir à l'heure fixée pour la mise en vente.

Patrons, commis, garçons de magasin, encombraient mon magasin, le palier, l'escalier ; — à dix heures tous s'élancèrent avec leurs paquets, pour aller dans tous les coins de Paris vendre le *Lys dans la vallée* aux cabinets de lecture, très-nombreux alors, et qui attendaient avec impatience cet ouvrage.

Pour tous ces agents de librairie, ce fut, ce jour-là, un véritable steeple-chase.

En deux heures, je vendis dix-huit cents exemplaires du *Lys dans la vallée,* sur deux mille que j'avais tirés !

Je doute que jamais, dans la suite, les nouveaux éditeurs de Balzac aient obtenu un aussi prodigieux résultat de vente.

XI

Introduction du *Lys dans la vallée*. — Pompeux éloge de l'éditeur.— Accablé d'affaires, il n'en a connaissance que quatorze ans plus tard.— Effusion de remercîments rétrospective.—De Balzac, dans le temps, dut être blessé de ce silence involontaire. — Orgueil et vanterie insupportables. — Les d'Entragues.— Une vieille souche aristocratique fort douteuse. — Un *dit-il* paternel problématique.— La race conquérante et la race conquise. — Les armoiries prodiguées. — Roger de Beauvoir et Granier de Cassagnac. — *Tolle* général des hommes de lettres.—Preuves insuffisantes. — Il se place lui-même au premier rang des écrivains de son siècle et des précédents. — Exemple perdu de Chateaubriand et de Lamartine. — Un passage de Philarète Chasles. — Anecdote russe. — Forfanterie de Balzac. — Brutalité du Czar. — Influence du *dit-il* paternel à l'étranger.

J'ai dit qu'en moins de quarante-huit heures de Balzac avait écrit, fait composer, corriger, remanier l'admirable *Introduction historique au Lys dans la vallée* qui précède cet ouvrage.

Dans ce travail si rapide, occupé que j'étais d'aller et de venir sans cesse en cabriolet, porter et reporter les épreuves de chez de Balzac, rue de Cassini, chez Béthune, imprimeur, rue de Vaugirard, et *vice versa*, je n'eus ni le loisir, ni le temps de jeter un coup d'œil, même rapide, sur les épreuves.

L'ouvrage parut, — et je ne lus pas cette In-

troduction ! de Balzac ne m'en parla jamais, lui.

Et, chose étrange ! mes camarades les plus intimes eux-mêmes ne m'en parlèrent pas !

Et, cependant, il y avait dans cette Introduction plusieurs passages où mon nom était cité avec éloges...

Quatorze ans après, je lus cette Introduction, et grande, je puis assurer, fut ma surprise en dévorant des yeux ce passage :

« Aujourd'hui, 2 juillet 1836, lassé des mécontentements qui peuvent être réciproques ; car souvent un auteur peut être aussi insupportable à son libraire que le libraire l'est à l'auteur ; aujourd'hui, j'ai fait choix d'un SEUL libraire, de M. Werdet, qui réunit toutes les conditions d'activité, d'intelligence et de probité que je désire chez un éditeur ; il est très-probable que les relations amicales qui doivent s'établir entre un auteur et son éditeur ne seront jamais troublées ; car, outre ces qualités, M. Werdet est plein de cœur et de délicatesse, comme tous les gens de lettres peuvent l'attester.

« Tout me présage donc la plus grande tranquillité sur ce point.

« Je ne veux faire ici le procès à personne ; mais la compatibilité d'humeur, en pareille occasion, est extrêmement nécessaire.

« Cette Introduction historique accompagnera A

JAMAIS *le Lys dans la vallée*, elle ne disparaîtra que par un acte de ma volonté.

« HONORÉ DE BALZAC. »

Merci, de Balzac! mille fois merci! — vous me récompensez enfin de tout mon dévouement, de toute ma fanatique admiration, non-seulement pour vos œuvres, mais pour votre personne ; — vous réalisez, *proprio motu*, le plus grand et le plus ardent de mes vœux! vous me proclamez votre SEUL ET UNIQUE ÉDITEUR! Encore une fois, merci!

Par cette déclaration dont je suis fier, dont je m'enorgueillis, vous rivez à votre nom, à tout jamais glorieux, celui d'un modeste éditeur, le mien! l'honneur est beau, certes ; car de tous les éditeurs que vous avez eus, je suis le seul, que vous ayez toujours cité, et toujours avec éloge!...

Le 2 juin 1836, ô Balzac, vous me fîtes gagner, comme vous disiez, ma bataille d'Austerlitz!... — Pourquoi donc plus tard.....

Cette *Introduction historique au Lys dans la vallée* est très-remarquable sous plusieurs rapports.

L'auteur y raconte avec amertume les débats auxquels il a été amené.

Profitant de la circonstance, il répond à diverses attaques dont il a été l'objet.

Homo duplex est, a-t-on dit depuis longtemps.

Chez de Balzac, il y avait deux hommes ;

L'homme bon, généreux, au cœur d'or, tel que le Créateur l'avait formé; puis l'homme égoïste... qui s'était corrompu au contact du monde.

De là ce mélange continuel de bonnes et de mauvaises passions que l'on remarquait chez lui.

D'un côté, toutes les qualités du cœur, l'amitié, la générosité des sentiments poussée à l'extrême.

De l'autre, de vilains défauts, de regrettables penchants; l'orgueil, la vanterie, l'amour effrené des richesses, l'ardeur insatiable de se les procurer.

De Balzac, qui avait commencé sa carrière d'écrivain dans une mansarde ouverte à tous les vents, est mort riche, très-riche même, bien qu'il affectât dans les derniers temps, avant son mariage, la pauvreté, dans un magnifique hôtel qui lui appartenait, dans la rue Fortunée, au quartier Beaujon.

Hôtel splendide, décoré d'objets rares, précieux, rassemblés avec l'amour d'un collectionneur passionné pour les objets rares et précieux, orné de tableaux des plus grands maîtres.

Une mansarde fut le point de départ de l'illustre écrivain, — un riche palais fut le but qu'il atteignit!

« De Balzac, dit M. H. Taine, était collectionneur presque mourant. Il avait des livres splendides, des fauteuils antiques, des cadres sculptés, des tableaux de choix; la galerie de tableaux qu'il a décrite dans

le *Cousin Pons* avec une minutie amoureuse, était dit-on, la sienne.

« Il s'est mis souvent dans de cruels embarras pour avoir des porcelaines de Saxe, des tentures et autres babioles.

« Au plus fort de sa première misère, il écrivait à sa sœur : « Si tu savais comme je raffole (mais *motus!*) des deux écrans bleus brodés de noir (toujours *motus!*) : c'est une idée fixe qui me harcèle sans cesse.»

Mais poursuivons l'examen de cette curieuse *Introduction :*

« Si je vous initie à ces petites affaires domestiques, c'est qu'à l'audience on m'a représenté comme un homme sans foi ni loi, comme un juste-milieu entre le bédouin littéraire qui vit d'emprunts, vend des livres, en touche le prix, ne les fait pas, et l'industriel qui vend, comme mes adversaires, ce qui ne lui appartient pas...

« Un jour, en plein salon, en présence d'hommes graves, un monsieur a dit que j'avais vendu le même ouvrage à deux libraires; que, sommé par un de mes amis de nommer l'ouvrage et les deux libraires, mais ne le pouvant, il s'est honteusement retiré; c'est qu'il y a de par le monde bon nombre de gens qui s'amusent à répéter ces niaiseries, parce que je n'ai pas autant d'amis qu'il y a de niais ; c'est qu'enfin

voici quatre ans que mes amis me supplient de démentir mille billevesées dont je ris.

« Si donc quelques personnes, trompées par les caricatures, les faux portraits, les petits journaux et les mensonges, m'attribuent une fortune colossale, des palais, et surtout de si fréquents bonheurs..., je leur déclare ici que je suis un pauvre artiste, préoccupé de l'art, travaillant à une longue histoire de la société, laquelle sera bonne ou mauvaise ; mais que j'y travaille par nécessité, sans honte, comme Rossini a fait des opéras, ou comme Du Ryer a fait des traductions et des volumes ; que je vis très-solitairement, que j'ai quelques amis fidèles qui datent de quinze ans ; que mon nom est sur mon extrait de naissance, comme celui de M. de Fitz-James est sur le sien ; que s'il est d'une vieille famille gauloise, ce n'est pas ma faute ; mais que de Balzac est mon nom patronimique, avantage que n'ont pas beaucoup de familles aristocratiques qui s'appellent Odet avant de s'appeler Châtillon, Riquet avant Caraman, Duplessis avant Richelieu, et qui n'en sont pas moins de grandes familles.

. . . . . .

« La noblesse a péri en 1789, en tant que priviléges ; aujourd'hui il n'y a plus dans un vieux nom que l'obligation de se faire un mérite personnel, afin de reconstruire avec les éléments de la noblesse.

« M. de Chateaubriand, M. de Lamartine dans les lettres ; M. de Talleyrand dans les congrès ; beaucoup de généraux et de colonels de vieille roche sur les champs de bataille, ont montré par quelle voie il fau procéder pour refaire l'édifice abattu.

« Si mon nom sonne trop bien à quelques oreilles ;

« S'il est enviable à ceux qui ne sont pas contents du leur, je ne puis y renoncer.

« Quoiqu'on affecte de m'appeler *d'Entragues*, ce titre ne saurait m'appartenir.

« Je sais parfaitement que le dernier marquis d'Entragues était grand fauconnier sous Louis XV, et qu'il n'a laissé qu'une fille mariée à M. de Saint-Priest.

« Je suis forcé de dire ces choses afin d'être au-dessus des ridicules.

« Mon père était parfaitement en mesure sur ce chapitre, ayant eu l'entrée au trésor des chartes.

« Je ne suis pas gentilhomme dans l'acception historique et nobiliaire du mot, si profondément significatif pour les familles de la race conquérante.

« Je le dis en opposant orgueil contre orgueil, car mon père se glorifiait d'être de la race conquise, d'une famille qui avait résisté en Auvergne à l'invasion, et d'où sont sortis les d'Entragues.

« Il avait trouvé dans le trésor des chartes la concession de terres faites au cinquième siècle par de

Balzac, dont copie, ME DIT-IL, enregistrée par ses soins au Parlement de Paris.

« Mon père était, sous Louis XV, secrétaire au Grand-Conseil, dont il rédigeait les arrêts.

« Le cardinal de Rohan et M. de Calonne l'avaient pris à cœur, et plus tard il fit cause commune avec son ami M. Bertrand de Molleville. Sans la Révolution, il aurait fait une haute fortune sous la vieille monarchie qu'il a vu crouler.

« S'il a modestement achevé sa vie commencée avec quelques espérances, c'est que, brisé par la Révolution, il s'est trouvé loin des affaires et dans une position inférieure ; enfin vieillard en 1814 et repoussé avec M. de Molleville qui conseillait la charte à Louis XVIII.

« A seize ans, je tenais la plume sous leur dictée pour rédiger un long mémoire, au moment où M. de Polignac et M. de Villèle refusaient de reconnaître la Charte, et j'entendais M. de Bertrand, ce vieillard de haute taille, blanchi dans les révolutions, s'écrier : « La Constitution a perdu Louis XVI, la Charte tuera les Bourbons ! »

« Quelques charitables loustics demandent pourquoi j'étais M. Balzac en 1826 ! — Si j'explique ma vie, autant expliquer tout.

« Quand un éloquent député de la Restauration se faisait imprimeur à la presse et gagnait trois francs

en tirant le décret qui le condamnait à mort, il n'avouait pas son noble nom.

« A Trieste, un pair de France s'appelait M. Labrosse, en se faisant commerçant.

« M. le baron Trouvé mettait tout uniment : imprimerie de Trouvé.

« On doit avoir l'esprit de son état quand on en prend un ; et je connais, en ce moment, quelques enfants de familles illustres qui ne mettent pas leurs titres en signant leurs lettres de commerce.

« Ainsi ai-je fait.

« Aussi, pour en finir sur ce point, dirai-je qu'avec ou sans particule, mon nom a la même valeur.

« Pour rassurer les commentateurs, j'ajouterai que mon homonyme littéraire, l'illustre Balzac, auteur des lettres, s'appelait Guers, et prit son second nom d'une petite terre située près d'Angoulême, comme M. Arouet s'appela M. de Voltaire. »

Comme on le voit, M. de Balzac convient lui-même qu'il n'est point gentilhomme dans l'acception historique du mot ; il convient qu'il n'a aucun droit à s'appeler d'Entragues ; il n'en portait pas moins, cependant, les armes de cette famille sur ses bijoux, sa vaisselle, son argenterie, ses couverts en vermeil, ses cristaux, ses porcelaines ; sur la livrée de ses gens et sur les panneaux de son coupé de louage.

De Balzac était si infatué de l'antiquité de sa race,

qu'il aurait voulu que chez lui l'écusson des d'Entragues brillât à tous les yeux.

Et j'affirme que dans la conversation il lui arrivait parfois de dire :

« — Je descends des d'Entragues, et c'est pour cette raison que je me sers de leurs armes et de leur écusson. »

Vanitas vanitatum !

Si on appela de Balzac M. d'Entragues, c'est, je puis l'assurer, qu'il y avait lui-même prêté les mains.

Si on critique le *de* qui précédait son nom, ce fut en représaille de ce qu'il avait voulu, plus d'une fois, se poser en gentilhomme ; — c'est qu'il avait, sous ce rapport et sous quelques autres encore, blessé de certaines susceptibilités fort raisonnables et très-fondées.

Les gens de lettres, et ils étaient nombreux, qui avaient négligé d'approfondir la question assez oiseuse, et passablement difficile à résoudre, de savoir si de Balzac appartenait à la *race conquérante* ou à la *race conquise,* trouvaient assez singulier les airs hautains qu'il prenait parfois avec eux ; ils s'en vengèrent, et ils eurent tort.

Il fallait traiter ces prétentions ridicules comme les mille enfantillages dont fourmille la vie de Balzac.

Ils eurent tort, je le répète ; mais de Balzac eut plus grand tort encore de se montrer si choqué, si courroucé, quand il était si peu en mesure de justi-

fier son droit aux armoiries qu'on le voyait étaler partout avec une complaisance si puérile et si vaniteuse.

On ne remarqua pas assez, lors de la publication de cette amère introduction historique du *Lys dans la vallée,* que de Balzac prouvait une fois de plus, après mille autres, son incontestable talent littéraire, mais pas le moins du monde l'antiquité de sa race.

M. de Balzac pouvait être d'une origine fort noble, assurément, mais il ne le démontre aucunement dans sa philippique passionnée.

Le *dit-il* de son père, à propos d'une concession de terre au cinquième siècle, ne prouve absolument rien. De Balzac, pour avoir droit à quelque crédit au sujet de son illustre lignage, aurait dû établir d'abord le fait de la concession, montrer ensuite que ce furent bien ses aïeux qui la firent, et prouver enfin que ses ancêtres avaient bien été les *seigneurs* du lieu.

Tout cela laisse fort à douter.

L'explication de Balzac, relative aux d'Entragues, fait plus douter encore.

Comment expliquer ces prétentions mesquines de la part d'un homme de la trempe de Balzac?

L'amour d'une futile gloriole le tourmentait sans cesse.

Sa vanité, mal contenue, s'épanchait en prétentions de toutes sortes, dont les éclats, projetés à droite et à gauche, tombaient quelquefois sur des hommes tels

que MM. Granier de Cassagnac, Roger de Beauvoir, Capo de Feuillide, qui pouvaient bien ne pas être d'humeur à les supporter.

De là les attaques, ou plutôt les plaisanteries qu'on se permit à cette époque contre lui.

De là les railleries dont il eût dû rire le premier.

Mais pour cet acte de bon sens, il était trop gonflé de son importance personnelle!

S'il est ridicule au suprême degré de se dire d'une noblesse à laquelle on n'appartient pas, il ne résulte pas, certes, de ce travers, la moindre étincelle de talent ou de génie pour l'homme qui en est atteint, et il vaut mieux exceller dans les lettres avec un nom plébéien, que d'être un imbécile en descendant d'un des héros des croisades.

Sous ce rapport, de Balzac, assurément, peut revendiquer tous les titres, car ses ouvrages sont là, qui parlent pour son nom, et seront à jamais sa gloire.

Il est donc permis à ceux qui racontent sa vie de le blâmer de certains travers, et il m'est permis plus qu'à tout autre, à moi qui ai vécu à genoux devant son talent, de dire que quelquefois, et notamment dans la circonstance qui nous occupe, il avait tort : ce qui fait que je termine, en disant avec de Balzac lui-même : « Ceci est tout à fait en dehors de la question. »

Lorsqu'en écrira la vie de ce grand écrivain, on

pourra, sans faire courir le moindre risque à sa gloire, ne pas parler du tout de sa noblesse.

Quant à ses querelles et à ses amères récriminations, il conviendra de les rappeler, car elles rentrent aussi dans la *Comédie humaine;* néanmoins on n'y trouvera pas cette très-curieuse *Introduction historique au Lys dans la vallée,* que l'auteur, dès notre rupture, a fait disparaître dans toutes les réimpressions du *Lys dans la vallée ;* la raison en est facile à expliquer.

Mais, puisque l'occasion s'est offerte de parler de l'orgueil de M. de Balzac, j'anticiperai sur les événements pour en donner une nouvelle preuve.

A cette époque, des hommes qui n'avaient certainement rien à envier à M. de Balzac, ni sous le rapport de la naissance, ni sous celui du talent, étaient très-souvent en butte aux railleries des petits journaux.

Ce n'était pas chose essentiellement utile, assurément, et la France se serait bien passée, je crois, de la liberté grande qu'on prenait alors de rire de tout : mais, enfin, c'était dans les mœurs du temps, et je ne sais pas si de Balzac, qui s'est plaint si amèrement d'avoir été l'objet de quelques innocentes railleries, n'a pas, lui-même, essayé ses forces, dans ce genre, sur des hommes considérables, notamment dans la *Chronique de Paris,* dont il était le rédacteur en chef, comme je le dirai plus loin.

Quoi qu'il en soit, je blâme de toutes mes forces les écrivains qui ont (je suis obligé d'écrire ici un mot dontje déplore l'admission dans notre langue) BLAGUÉ Balzac.

Je les blâme, mais j'invoquerai à leur profit diverses circonstances atténuantes.

De Balzac, par ses offensantes vanteries, par le mépris affecté de jeunes talents, qu'il aurait dû d'autant plus ménager, qu'il leur était supérieur à beaucoup d'égards, par ses airs de hauteur aristocratique, enfin, qui faisaient bien plus rire qu'ils n'imposaient, s'attirait des plaisanteries dont il avait tort de se plaindre, puisqu'il les avait lui-même provoquées.

Il parlait de lui-même comme on n'a jamais parlé de Corneille, de Rousseau, — de Walter-Scott, de lord Byron, — de Chateaubriand, de Lamartine; c'est dans ses conversations intimes qu'il se croyait supérieur à tous.

« Il n'y a, disait-il, en France, — que trois hommes qui sachent écrire notre langue : moi, Théophile Gautier et Victor Hugo. »

Qu'y a-t-il donc d'étonnant, dès lors, que de jeunes écrivains, blessés de rencontrer un confrère si enflé de son propre mérite et si dédaigneux de celui des autres, aient cherché à se venger en rabaissant cet incommensurable orgueil? Sur leur route, ils ont rencontré les préventions nobiliaires et ils s'en sont égayés; quoi de plus naturel?

M. de Chateaubriand, M. de Lamartine, n'ont jamais songé à jeter à la tête de personne l'antiquité de leur race et l'immensité de leur talent ; et cependant, sous le double rapport du talent et de la naissance, ils n'ont rien à envier, je pense, à de Balzac, et ils ont comme lui le droit de revendiquer quelque illustration. Aussi n'a-t-on jamais songé à contester à l'un ni à l'autre le nom qu'ils portent, ni le mérite de leurs ouvrages.

J'ai toujours regretté de voir de Balzac répondre à ces attaques dont il se plaint si amèrement dans sa belle Introduction historique.

Je l'ai d'autant plus regretté, qu'il me semble n'y répondre qu'avec un embarras évident.

Voici du reste, et le lecteur jugera, la preuve que j'ai promis de citer de l'orgueil et de la vanité de Balzac.

Dans le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, on lit l'anecdote suivante, racontée par un des meilleurs amis de Balzac, M. Philarète-Chasle :

« Pendant l'époque radieuse de Balzac, la voix publique ne lui a pas épargné les ridicules, dont nous ne discuterons pas ici la réalité ; plus d'un doute s'est élevé sur le *de* féodal attaché à son nom ; plus d'un sarcasme a poursuivi cette chevelure, tantôt longue et ondoyante, tantôt coupée ras sur le sommet de la tête, et cette canne mythologique à laquelle M^me^ de Girardin consacra un livre

« Ce n'est pas à nous de rappeler ou de réfuter les singulières anecdotes dont fut criblée cette vie littéraire, et dont un des derniers événements est plus bizarre encore que tous les autres.

« Après l'apparition du livre de M. de Custine sur la Russie, on prétendit que le czar désirait impatiemment et invoquait de tous ses vœux la plume d'un écrivain français assez habile pour protéger son pays et son trône contre les imputations du marquis.

« De Balzac, s'il faut en croire la *Gazette d'Augsbourg*, prit la poste, partit pour Saint-Pétersbourg, et, une fois arrivé dans la capitale de la Russie, adressa à l'empereur un billet conçu en ces termes :

« M. de Balzac l'écrivain et M. de Balzac le gentil-
« homme sollicitent de Sa Majesté la faveur d'une
« audience particulière. »

« Le lendemain, à ce que prétend la même *Gazette*, un écuyer de l'empereur aurait apporté à de Balzac un billet ainsi conçu, et tracé de la main de l'autocrate lui-même :

« M. de Balzac le gentilhomme et M. de Balzac
« l'écrivain peuvent prendre la poste quand il leur
« plaira. »

« Sur quoi de Balzac repartit. »

XII

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. — Prodigalités. — Les tapis. — L'aiguière et le plateau en argent. — Faste, grandeur et opulence. — Besoin de faire des dettes. — Nécessaire, superflu, luxe et fantaisie. — Singulières intentions qu'il se persuadait avoir réalisées. — Plaisantes histoires. — Le fantastique cheval blanc de Jules Sandeau. — De Balzac veut passer pour gagner beaucoup d'argent. — Un mobilier renouvelé de fond en comble, à l'insu des locataires. — Quart-d'heure involontaire de Rabelais. — Projet de roman de Henri de Latouche. — De Balzac se l'approprie étourdiment dans une réunion nombreuse. — Lettre sévère du véritable auteur. Esprit expansif d'Honoré. — Comme il se poussait. — Comme il riait de ses hâbleries. — Bon enfant, écolier, badaud, naïf, jouant aux petits jeux.

Du 1er mars à la fin de mai 1833, je publiai de M. de Balzac :

Deux éditions du *Médecin de campagne*, 2 vol. in-8° ;

Deux éditions du *Père Goriot*, 2 vol. in-8° ;

La seconde édition des *Chouans*, 2 vol. in-8° ;

De l'israélite Henri-Samuel Berthoud, un roman biblo-mystique, filandreux, prétentieux, soporifique à l'infini, *Azraël et Nephta;* ainsi que les *Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre,* 3 vol. in-8 , du même auteur ;

La Maison de l'Ange, 2 vol. in-8°, de Félix Davin, compatriote et ami intime de Samuel Berthoud, enlevé trop jeune aux lettres, dans lesquelles il commençait à se distinguer, età sa jeune et modeste femme, ainsi qu'à ses nombreux amis : et plusieurs autres ouvrages d'auteurs en grande réputation.

Quelques mois m'avaient suffi pour me *poser* en éditeur.

J'allais fréquemment, rue Cassini, voir de Balzac.

Je lui portais moi-même les épreuves de ses livres, où je ne lui portais rien du tout, mais j'y allais quand même.

On a toujours quelque chose à dire à l'auteur dont on imprime un livre, et cet auteur ne manque jamais, à son tour, d'avoir mille recommandations à vous faire, ne serait-ce que de ne pas négliger les annonces, les réclames, les articles bienveillants, à obtenir de messieurs tels ou tels.

Cette continuité de relations, pour peu que quelque sympathie s'y mêle, amène nécessairement un peu d'intimité. Or, j'ai dit, non pas ma sympathie, mais mon admiration pour de Balzac, bien qu'avec lui je fusse sobre de compliments, faute sans doute de savoir les faire d'un style digne de son mérite, il n'avait pas tardé à s'apercevoir, avec sa finesse pénétrante, de l'enthousiasme dont j'étais possédé à son endroit, et il n'en était nullement embarrassé,

ni étonné. Il considérait le sentiment que j'éprouvais pour lui comme un tribut auquel j'étais nécessairement tenu ; il avait raison.

Un jour que j'étais allé le voir, selon mon habitude, c'était vers la mi-novembre 1833, — je le trouvai occupé à faire poser dans son appartement de riches tapis, que je jugeai à leur beauté avoir dû lui coûter bien cher.

C'était, en effet, des tapis d'Aubusson.

« — Je vous fais mon compliment, lui dis-je, de votre goût; ces tapis sont charmants, splendides, moelleux, dignes d'un roi, dignes de vous.

« — Werdet, mon ami, me répondit de Balzac d'un air de contentement extrême, vous êtes un flatteur ; je ne vous dissimule pas que c'est ce que j'ai trouvé de mieux chez Salandrouze...

« — Eh ! cela ne m'étonne pas ; il serait difficile, à moins qu'on n'eût mêlé de l'or au tissu, d'imaginer rien de plus somptueux et de plus élégant.

« — Est-ce que vous n'avez pas de tapis, mon brave Werdet? me demanda de Balzac de l'air d'un homme qui s'imagine qu'on ne peut se passer de tapis.

« — Ma foi non ! je n'en ai pas et je m'en passe très-bien, lui répliquai-je, feignant de répondre à l'étonnement qu'il venait de me manifester.

« — Ah ! vous n'en avez pas, continua de Balzac d'un air distrait par la surveillance qu'il exerçait sur les ouvriers ; vous n'avez pas de tapis ! et pourquoi cela ?

« — Parce que dans le commerce, et surtout dans un commerce qui commence, il faut avant de penser à ce luxe commode, songer à l'honneur de sa signature.

« — Mais c'est agir très-sagement, mon brave Werdet, c'est agir avec prudence... »

Et il se fit un instant de silence ; puis de Balzac reprit avec un ton de fatuité qu'il savait prendre à ravir :

« — Vous avez pourtant un salon, un appartement ?

« — Sans doute.

« — Est-il grand votre salon ? et votre appartement, comment est-il ?

« — Le salon est à peu près comme la pièce où nous nous trouvons ; le reste est distribué de telle et telle manière.

« — Ah ! dit Balzac... »

Et cet entretien en resta là. Nous nous mîmes alors à causer des épreuves, et de ce qui intéressait la publication des journaux, des revues, des livres récemment édités, de ce que l'on disait dans la presse, enfin, de nos propres intérêts.

En quittant Balzac, j'allai voir quelques amis dans le but d'entretenir le feu sacré de leur bienveillance littéraire. Vers les six heures, je rentrai chez moi, rue des Quatre-Vents.

Au moment où je vais me mettre à table pour dîner, on sonne ; ma domestique va ouvrir, et j'entends de la salle à manger où je me trouve un dialogue au-

quel je ne comprends rien. Je demande ce que c'est.

« — Monsieur, ce sont des ouvriers qui viennent poser vos tapis.

« — Mes tapis? m'écriai-je en me levant vivement; mais je n'ai point commandé de tapis.

« — Nous le savons bien, Monsieur, me dit le principal ouvrier, mais nous avons ordre de M. Salandrouze, notre patron, de les poser chez vous; et comme il nous a également enjoint de ne vous rien demander, pas même un pourboire, vous nous laisserez faire, sans doute; — tout est payé !...

« — Tout est payé ! mais c'est donc comme dans un conte de fée. Enfin, allez, mes amis, je vous abandonne mon appartement. »

J'avais quelque raison de croire que c'était de Balzac qui me faisait cette galanterie; ce dont j'étais flatté, parce qu'il y avait là, à mes yeux, de sa part un désir de me lier à lui par des rapports plus intimes. Ce magnifique cadeau m'arrivait pendant l'impression des *Études philosophiques;* je n'avais, selon moi, rien fait encore pour mériter une pareille munificence; — car je comptais pour rien plus de quatre mille francs espèces, avancés à mon auteur favori, en dehors de mes traités : je lui confiais ma fortune, comme je le lui disais alors.

J'avais néanmoins quelques soucis, — parce que j'entrevoyais la contre-partie de cette délicate attention.

Ces dépenses de luxe n'étaient pas en rapport avec ma position.

Je m'étourdis cependant sur ce qu'il en devait résulter de coûteux pour moi, en savourant le plaisir que me faisait éprouver cette surprise par elle-même, et celui que je me promettais en offrant à M. de Balzac quelque chose qui fût digne de lui et de son goût.

Mais quoi lui offrir?

Ma perplexité à cet égard était grande.

Ces magnifiques tapis, donnés avec tant de délicatesse, trottaient sans cesse dans ma tête; et je rêvais continuellement au moyen de répondre à cette politesse par une surprise non moins agréable, en rapport avec les goûts artistiques que je savais si développés chez l'illustre écrivain.

« Les petits cadeaux entretiennent l'amitié, » dit le plus ancien des proverbes; j'avais à cœur de me concilier à tous prix l'amitié de mon idole.

Un cadeau, de quelque part qu'il vienne, impose toujours une charge.

La mienne ici était fort douce; car j'avoue que j'avais été excessivement touché de la gracieuseté de M. de Balzac, et c'était un plaisir pour moi de penser qu'un jour ou l'autre je m'acquitterais dignement envers lui.

Mais enfin cela demandait à être bien fait; et, en vérité, quand je songeais aux moyens à employer, j'étais sur les épines; tous ceux qui se présentaient à

ma pensée avaient un côté qui ne me plaisait pas : ils me paraissaient tous gauches ; et aussitôt conçus, je les rejetais. Je cherchais toujours et ne trouvais pas.

Le hasard vint à mon secours et me servit à souhait.

Un jour, j'arrive chez de Balzac, que je croyais en train de faire de cette prose que j'aimais tant.

Hélas ! ce jour-là, de prose, point !

Je le trouvai dans son cabinet, entouré de dessins ronds et ovales ; — il était gravement occupé à agencer, à contourner des guirlandes de feuilles d'acanthe, de vignes et de fleurs pour en faire une élégante ornementation d'un objet que je ne pouvais deviner ; mais le crayon de l'artiste me parut très-inexpérimenté, car il n'était pas plus fort sur le dessin que Gustave Planche, cet effroi des peintres, des statuaires ; — je dirai même, à la honte de l'un et de l'autre de ces deux artistes, que, le crayon à la main, ils étaient plus que médiocres.

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait faire, et quel intérêt si grand ce genre de dessin pouvait avoir pour lui.

Il me tira lui-même d'embarras en me disant, avant que je l'interrogeasse, qu'il cherchait à se faire une idée d'une aiguière, — qu'il avait le projet de commander au bijoutier Gosselin, de la rue Castiglione, et un plateau, le tout en argent, pour sa toilette.

« — Eh ! mais, vous avez là une excellente idée, m'écriai-je ; seulement, si vous me permettiez de risquer une légère critique et de vous dire mon opinion...

« — Dites, dites, maître Werdet, dites votre opinion ; faites vos critiques, les opinions sont libres. » Et il me répondait cela d'un ton à me faire comprendre qu'il avait son plan arrêté, et que, quoi que je lui disse, il n'en agirait pas moins à son gré.

« —Eh bien ! repris-je, je vous dirai que ce dessin est charmant, mais...

« —Oui, mais vous voilà arrivé à la critique par le plus court chemin, dit de Balzac, et je vous suis reconnaissant.

« — Votre idée est heureuse, j'en conviens, votre dessin pourtant s'écarte des règles qu'on suit d'habitude dans l'ornementation. » — Ici, vous avez laissé un trop grand espace vide ; là, les feuilles d'acanthe sont trop pressées. »

J'exerçai cette critique sur celui des dessins qui me paraissait le mieux réussi et le plus caressé : c'étaient deux ceps de vigne avec fruits, qui, courant sur les bords de l'aiguière et du plateau, se réunissaient dans le centre, au tour du chiffre H. B., surmontés de la couronne des d'Entragues.

« — Eh ! eh ! — mon maître, vous avez, parbleu raison ! reprit-il. Je suis complétement de votre avis, l'harmonie manque, n'est-ce pas ?

» — Oui, la grâce y est, mais l'harmonie manque.

» — Vous parlez fort bien, mon brave ami, en me regardant d'un air étonné; vous connaissez donc le dessin?

» — Un peu, fort peu même, comme le commun des martyrs; nous sommes tous à peu près artistes, dans la famille.

A propos, voulez-vous me confier ce dessin?

J'ai saisi votre pensée, je l'harmoniserai, ce n'est qu'une affaire de régularité, et vous le rapporterai sans y avoir rien changé.

« — Soit! me répondit-il, — mais hâtez-vous! je suis pressé...

« — Ah !permettez, — je dessine très-lentement, et il est nécessaire qu'on ne me harcèle pas : je ferai ce que vous désirez, soyez tranquille! mais il faut que vous consentiez à m'en laisser le loisir. »

Ce fut dit : j'emportai le dessin. — Une heure après, je le confiais au dessinateur le plus en renom et le plus capable.

Le dessin achevé, ce fut M. Gosselin, l'habile artiste orfèvre, que je chargeai de l'exécuter en argent, en lui commandant de faire graver, sur chacune des feuilles de vigne et d'acanthe, les noms des principaux personnages de l'illustre écrivain.

Quinze jours après la conversation que je viens de rapporter, M. Gosselin jouait à M. de Balzac émer-

veillé le même tour que m'avait joué M. Salandrouze.

Tout était payé, — même le pour boire!

Je dois dire, à la louange de M. Gosselin, qu'il fit les plus heureuses rectifications, non-seulement dans la forme de l'aiguière, mais dans le dessin lui-même; — et que de son travail sortit une œuvre d'art d'une élégance et d'un style ravissants!

Dans la suite, nous échangeâmes encore, M. de Balzac et moi, quelques gracieusetés du même genre.

C'était lui qui me prévenait toujours, mais je cherchais toujours aussi à ne pas me laisser vaincre par lui en magnificence.

Besogne, je l'avouerai, qui me sembla quelquefois rude et dispendieuse!

Les derniers cadeaux que je reçus de lui furent divers objets d'étagères, qu'il me rapporta d'Allemagne, lors de son premier voyage à Vienne. J'y répondis par le don d'un exemplaire de *Voltaire et de Rousseau*, formant en tout cent vingt-deux volumes in-8°, papier cavalier, admirablement reliés en maroquin rouge; chaque volume portant sur le plat et le dos l'écusson des d'Entragues.

Lors de la mort de ce grand écrivain, ses héritiers ont dû retrouver ces riches cadeaux, *l'aiguière* et le *plateau* en argent, le *Voltaire et le Rousseau* reliés, à moins qu'il ne soit advenu de ces objets ce qui est advenu de cette *Introduction historique au Lys dans*

la vallée, — qui, d'après la déclaration formelle de l'auteur, devait accompagner à jamais ses œuvres, et qui, néanmoins, a disparu...

La suppression de cette introduction historique est une véritable perte pour l'histoire littéraire contemporaine.

De Balzac aimait avec passion le faste, la grandeur, l'opulence et la prodigalité.

Quelque riche qu'il eût été, il aurait certainement toujours fait des dettes, parce qu'alors il eût trouvé à donner un immense cours à son goût pour le faste, ce qui lui aurait ouvert un grand crédit.

Il ne pouvait en être ainsi, maintenant qu'il était obligé de payer ses anciennes et ses nouvelles dettes avec le seul produit de sa plume !

Nécessaire, superflu, luxe, fantaisie !

Ces deux derniers chapitres figuraient en tête de son budget.

Cependant ce faste le jetait souvent dans des générosités inconsidérées, et plus souvent peut-être encore dans d'étroites et mesquines parcimonies. — Il a eu bien souvent à souffrir de cette passion, j'allais dire de cette position pauvre.

De là bien des criailleries qui lui ont échappé, bien des actions qu'il a commises, contraires à la générosité, à la grandeur de son caractère.

Son imagination, qui le servait si admirablement, lorsqu'il lui demandait d'enfanter des fabulations dra-

matiques, ou de saisissants portraits, cette puissante imagination à laquelle nous devons tant de créations ravissantes, le conseillait souvent mal; mais, sous la pression de la gêne, elle le rendait parfois injuste envers des hommes de lettres animés pour lui de sympathie et d'admiration véritables; fréquemment encore, elle lui inspirait de singulières idées, et lui soufflait des *intentions très-étranges*.

Il se persuadait alors, sans doute, qu'il les réalisait, puis, qu'il les avait réalisées; et il en résultait les plus plaisantes histoires.

Dans le salon de M^me^ Sophie Gay, qui a vu passer tant d'hommes de talent et de génie, tant de poëtes, d'artistes et d'hommes du monde, — j'ai entendu dire et j'ai lu ensuite dans un livre intitulé : *Lettres sur les écrivains français*, publiées en 1837, à Bruxelles, par M. Van Engeldom, pseudonyme, dit-on, de M. J. L***, que de Balzac avait donné un magnifique cheval blanc à Jules Sandeau.

Il n'en était, malheureusement, rien.

Mais de Balzac n'en a pas moins décrit, à ses auditeurs attentifs, la forme, la couleur, l'allure, les qualités; et je dois dire que ce coursier fantastique était de tout point irréprochable. C'était le beau idéal du cheval : il l'avait acheté chez tel marchand alors en vogue, connu pour ne posséder que des bêtes de race. Le narrateur l'avait fait essayer par le célèbre

écuyer Baucher, qui l'avait déclaré le plus parfait qu'il eût jamais monté.

Cette description dura bien une demi-heure, et elle était si vive, si saisissante, que pendant tout ce temps la société eut sous les yeux le superbe animal : chacun admirait sa noble encolure, chacun caressait sa crinière ondoyante, longue et touffue, chacun entendait ses hennissements et le bruit sec et sonore de son sabot.

Rien n'était plus vrai, à l'en croire.

Était-ce une simple hâblerie de Balzac? Pas le moins du monde.

Le secret de ce galop à travers l'idéal, fut que de Balzac avait réellement *l'intention* de donner ce cheval à son jeune ami Jules, et il se l'était représenté l'enfourchant déjà.

Cette image avait plu à son imagination, et il avait fait don de ce quadrupède fantastique au futur académicien.

Peu de jours après, dans le même salon, on parla du cheval blanc à Jules Sandeau, qui ne sut ce qu'on voulait lui dire.

Mais de Balzac, qui assistait à la soirée, continua à parler de la création, et un peu plus tard, se trouvant en face de M. Jules Sandeau, il aborda audacieusement le jeune écrivain en lui demandant s'il était content du cheval blanc qu'il lui avait envoyé...

Celui-ci accueillit en homme d'esprit cette plai-

santerie, et se loua fort de ce magnifique coursier.

De Balzac se retira, plus que jamais convaincu qu'il avait effectivement donné un cheval blanc à Jules Sandeau.

Une autre fois, dans le même salon, il dit : « J'ai passé huit jours dans mon cabinet, et j'ai gagné trente-six mille francs. » — Il venait de me vendre pour ce prix les *Études de mœurs*.

Ce bruit au fond duquel l'on n'apercevait, au premier aspect, qu'une folle vanterie, était une des faiblesses de cet homme excentrique qui voulait faire croire qu'il gagnait énormément d'argent.

J'ai raconté une histoire de tapis et qui m'est toute personnelle, en voici une autre qui est arrivée à deux jeunes amis de Balzac.

Ces jeunes gens, compatriotes et anciens condisciples, devenus, depuis lors, des hommes importants, l'un comme médecin, l'autre dans les lettres, habitaient ensemble, par économie, un petit appartement.

Pauvres l'un et l'autre pour le moment, n'ayant que de modestes pensions que leur faisaient leurs familles, spirituels, aimables, insoucieux comme est la jeunesse, ils ne pouvaient manquer, voisins qu'ils étaient, d'aller rendre visite à l'homme déjà illustre, dont ils admiraient le talent.

La visite fut faite et elle fut rendue.

Bientôt l'intimité la plus cordiale, la plus franche,

et la mieux partagée, unit les trois nouveaux amis.

Les deux jeunes gens étaient mal logés, ou plutôt mal meublés, tandis que le célèbre écrivain avait des tapis riches et moelleux, des meubles somptueux; mais, au rebours de leur voisin, ils ne s'offusquaient pas de ce luxe; lui, au contraire, était fort chiffonné de la misère de leur ameublement.

Il résolut d'y mettre un terme.

Un jour que ces deux amis étaient allé passer deux ou trois jours à Montmorency, l'un pour se livrer, sous les frais ombrages de ces pittoresques solitudes, à de douces flâneries de poëte, l'autre, pour s'abandonner dans ces vertes et fertiles campagnes, à sa passion favorite, l'étude attrayante de la botanique, de Balzac profita de leur absence pour exécuter son projet.

Il mande le tapissier qui a le privilége de fournir et de renouveler, sans cesse, ses meubles; celui-ci à son tour, mande les ouvriers les plus intelligents et les plus actifs, lesquels, en l'absence des deux amis, démeublent, remeublent et retapissent leur logement de la façon la plus élégante et la plus confortable.

De Balzac préside à tout, encourage tout du geste, de la voix et de l'action.

Le soir même tout est terminé!

Qu'on juge de l'ébahissement d'Oreste et de Pylade à leur retour.

Quelque poëtes qu'ils fussent, il ne leur fut pas

possible de supposer qu'une fée fût venue les enrichir de la sorte, tandis qu'ils étaient hors de chez eux.

Ils pensèrent que leur propriétaire, avec qui ils étaient en retard de leur terme, mécontent de leur manque d'exactitude, les avait sans plus de façon mis à la porte, afin de louer leur logement, à qui le payerait mieux, avec des embellissements frais et nouveaux.

Ils en étaient là de leurs conjectures et de leurs suppositions, lorsqu'un énorme éclat de rire leur annonça qu'ils n'étaient pas seuls.

De Balzac blotti dans un cabinet noir, avait tout entendu.

Il sortit alors de sa cachette, rayonnant de joie, et il leur dit joyeusement :

« — Mes amis, c'est moi qui suis votre fée ! »

Il leur exposa alors une théorie transcendante du luxe et du confortable, qu'il déclara être indispensables de nos jours.

« — Consciencieusement, ajouta-t-il, vous ne pouviez pas rester meublés de la sorte, et moi, votre ami, il m'était impossible de vous laisser dans cette position, ce n'était pas convenable.

« — Pour qui vous eût-on pris? Il n'y avait pas à reculer, de part ni d'autre, pour la bonne renommée de votre maison; je devais vous faire cette surprise, et je vous l'ai faite.

« Oh ! rassurez vous, c'est moi seul que cela re-

garde; point de *mais !*... point de remercîments, entre nous c'est chose toute naturelle ; ne vous occupez que de jouir de votre nouvelle habitation. »

Quelque intimité qui régnât, entre de Balzac et les deux jeunes gens, il n'en devait pas moins résulter un étonnement profond, et jusqu'à un certain point, un malaise que dissimulaient mal les politesses affectueuses qui s'échangeaient ; — de telle sorte que de Balzac fut obligé de leur assurer à plusieurs reprises que c'était une affaire réglée entre son tapissier et lui, et qu'ils n'avaient pas à s'occuper des détails de l'opération.

De Balzac avait une grâce et une vivacité d'élocution qui laissaient difficilement place à la réplique, et nos deux amis eurent à *subir*, bon gré malgré, cette métamorphose de leur domicile, cette transformation en palais de leur mansarde, quelle que fût d'ailleurs l'étrange position que ce coup d'État leur créât vis-à-vis de Balzac.

Quelques mois s'étaient écoulés.

Un jour le tapissier se présente chez nos hôtes, venant tout bonnement leur présenter les factures des meubles et tentures qu'il leur avait fournis.

La grosse fée avait *oublié* sa promesse.

De Balzac pourtant avait eu l'*intention* de payer.

Il fallut qu'ils s'occupassent, toute affaire cessante, d'acquitter le prix des meubles dus à la glorieuse munificence de l'écrivain excentrique.

Le tapissier fut payé.

En gens d'esprit, en homme délicats, jamais ils ne soufflèrent le mot du dénoûment de cette singulière aventure.

Quant à l'illustre romancier, il resta pleinement convaincu, comme pour le fameux cheval blanc, qu'il avait, dans sa générosité, fait cadeau de meubles somptueux aux deux jeunes gens, qui continuèrent à rester ses amis.

Veut-on connaître encore un autre trait, qui peint la facilité avec laquelle l'imagination mobile de notre écrivain concevait l'empreinte de certains récits, et s'assimilait ce qu'il avait entendu dire?

Un jour de Balzac dîne chez Henri de Latouche, qui était alors de ses amis; celui-ci lui déroule, entre la poire et le fromage, le plan d'un roman, qu'il veut, dit-il, mettre sur le métier.

De Balzac applaudit, comme il savait applaudir à l'œuvre nouvelle: son enthousiasme, trempé de champagne, ne connaît plus de bornes.

« Rien, dit-il, n'est mieux trouvé; c'est charmant ainsi raconté, que sera-ce donc quand le talent, l'art, le style, le meilleur esprit de l'auteur auront donné à toutes ces pensées un charme de plus?

Là-dessus, l'on se quitte.

Et le lendemain, dans le même salon de Mme Sophie Gay, où nous avons vu de Balzac faire cadeau d'un si beau cheval blanc à un jeune homme, — nous retrouvons ce même homme à l'imagination si ardente,

reproduire avec l'animation et la fougue qui lui étaient propres, le récit qu'il avait entendu la veille chez H. de Latouche...

Je me souviens encore, et je me rappellerai toujours, l'impression qu'il produisit.

Un enthousiasme général accueillit les dernières péripéties de l'œuvre, des applaudissements unanimes couvrirent le dénoûment.

De Balzac fut fêté, complimenté et reçut avec le peu de modestie qu'on lui connaissait les éloges qui lui furent prodigués, les compliments ingénieux, charmants, pleins de grâce, dont il fut l'objet. On l'engagea fortement à se mettre à l'œuvre sans désemparer ; il le promit... et ne s'y mit pas... on le pense bien.

Cependant cette soirée littéraire avait fait du bruit.

De Latouche entendit parler de cette ovation. Il n'eut pas de peine à reconnaître le plan de sa nouvelle, il revendiqua, dans une lettre sévère, sa propriété ; il rappela à de Balzac *l'origine de cette nouvelle, livrée sous le sceau du secret.*

Celui-ci se le tint pour dit, et n'utilisa jamais le cadre qui lui avait servi à un si merveilleux succès.

L'œuvre ne fut jamais écrite.

De Balzac racontait volontiers au premier venu ses projets de romans, ses plans, dans les moindres détails, et, ce qui est bien pis encore, ses merveilleux projets de fortune.

C'était un homme gros et fort qui se poussait bruyamment, au risque de marcher sur les pieds des gens et de bousculer les groupes.

Il riait lui-même et de grand cœur de ses hâbleries; — il était bon enfant, dans toute l'acception du mot : écolier dans ses délassements, très-badaud à l'occasion, naïf à l'extrême, capable enfin de jouer aux petits jeux et de s'y amuser beaucoup.

XIII

Séraphita. — Succès d'étonnement plutôt que d'enthousiasme. — Style à part. — Sujet étrange. — Mes petits dîners. — Désespoir de Balzac. — M. Buloz ne comprend rien au roman qu'il édite, ni le public, ni moi. — Les grades en amitié. — *Séraphita* rachetée à M. Buloz. — Cerveau fatigué. — A Vienne! — La *Carissima*. — De Balzac courant après son imagination. — Un appel de fonds de deux mille francs à ma caisse. — Mes réflexions sinistres quand il est parti. — Affreux avenir. — Ma ruine en perspective. — M. Buloz a raison. — Une lettre de Vienne. — Flatteries. — Epouvantable *post-scriptum*. — Lettre de change de quinze cents francs. — Erreur d'échéance. — Complaisance de M. de Rothschild. — Retour de l'auteur les mains vides de manuscrits. — En moins d'un mois, trois mille cinq cents francs enlevés à ma caisse. — L'aristocratie autrichienne. — Les femmes de trente ans. — MM. de Latouche et de Sainte-Beuve.

Vers la fin de 1834, de Balzac publiait dans la *Revue de Paris*, les premiers chapitres de SERAPHITA, qui eut alors plutôt un succès d'étonnement qu'un véritable succès d'enthousiasme, et qui coûta beaucoup de peine à l'auteur.

Les détails de ce livre étrange, dans lequel, on le sait, le style est tout, demandaient à être minutieusement étudiés; les idées que l'auteur mettait en œuvre, encore inconnues chez nous, étaient pour les lecteurs comme

une révélation, exigeant un idiome à part, une langue particulière ; pour se faire comprendre, il était obligé, chose singulière ! d'amonceler pour ainsi dire des nuées autour de son sujet, de l'environner de vapeurs étranges, de lui ouvrir des horizons lointains. Aussi en plaçait-il la scène dans des contrées hyperboréennes, inhabitées, que ne visitent qu'obliquement les rayons d'un pâle soleil.

Il y avait un morceau difficile à écrire, c'était comme une gageure que l'auteur avait faite avec lui-même, et il ne pouvait venir à bout d'expliquer, de traduire en paroles humaines ce rêve d'un esprit égaré.

De Balzac souffrait beaucoup de cette impression, je l'ai souvent trouvé en proie au découragement le plus profond.

Je ne savais que lui dire, car je ne connaissais qu'imparfaitement le genre de difficultés contre lequel il luttait.

Cependant je parvenais à découvrir, de temps à autre, quelques bonnes exhortations qui ne l'aidaient pas toujours, mais qui le consolaient parfois.

Il dînait fréquemment chez moi, acceptant sans façon cette vulgaire fortune du pot-au-feu, qu'on aime tant à rencontrer chez l'homme qui sympathise avec vos souffrances ; puis il y trouvait des amis dévoués, sincères, Jules Sandeau, Emile Regnault, qui lui prodiguaient de tendres et affectueux encouragements.

Cet état de choses durait déjà depuis quelques temps, lorsqu'un jour il entra dans mon salon plus découragé que jamais.

« —Oh ! mon cher Werdet (j'avais cessé d'être mon *brave*, j'étais passé au grade de *cher*, grade plus élevé dans son affection) , — vous ne vous faites pas l'idée de la stupidité de Buloz.

« Je le fais attendre, c'est vrai, pour la copie de *Seraphita,* mais enfin, c'est que je ne puis mieux faire , il le sait bien ; il sait aussi que j'ai tout intérêt à terminer mon livre qui, fini, me rapportera son argent.

« Eh bien ! Buloz ne vient-il pas de me déclarer insolemment que ce n'était pas la peine d'être si longtemps à l'œuvre et de faire tant de façons, pour un livre auquel le public ne *comprend rien, ni lui non plus?*

« C'est bête, c'est impertinent de tenir un pareil langage à un homme de lettres, quand on dirige une Revue, deux Revues même.

« O mon Dieu ! être obligé d'avoir affaire à une pareille brute ! (1) Passer par de telles mains ! Je suis furieux !

« Je lui ai offert de lui donner trois cents francs pour

(1) Je regrette que l'exactitude de mon récit m'oblige à rapporter ces expressions; mais je dois ajouter que je les ai toujours regardées comme l'expression d'une colère, excusable sans doute, mais pleine d'exagération et d'injustice.

M. Buloz ne fut pas le seul qui ne comprît pas *Séraphita,* et j'avoue que moi-même je fis comme lui.

les frais d'impression que je lui ai coûtés depuis neuf mois, il ne veut rien entendre, il préfère m'insulter.

« C'est incroyable ! »

Il épancha ainsi dans mon cœur, pendant plus de deux heures, une colère, une rage que rien ne pouvait maîtriser ; et le lendemain, quand j'allai le voir, je le trouvai malade.

Cependant cette affaire s'arrangea.

Je repris *Séraphita.*

Je payai à M. Buloz, pour la cession de cette œuvre, trois cents francs qui lui étaient dus par de Balzac, et à celui-ci, ses droits d'auteur, dont il avait, comme à son habitude, un pressant besoin : il s'engagea à me livrer la fin du manuscrit dans un mois; c'était, disait-il, une *question d'honneur* ; il ne voulait pas donner gain de cause à M. Buloz, qui prétendait qu'il me ruinerait.

Ce fut le 21 novembre 1834 que je payai entre les mains de M. Rollet, caissier de la *Revue de Paris,* la somme de trois cents francs, affectée par de Balzac pour la composition, et les autres frais faits pour *Séraphita.*

Les dates ont aussi leur éloquence, et c'est pour cette raison que je cite volontiers celle du 21 novembre 1834 ; ainsi, par mon traité avec de Balzac, c'était vers la fin de décembre 1834, au plus tard, qu'il devait me livrer la fin du manuscrit de *Séraphita*; c'était, selon ses propres expressions, une question d'honneur.

Voici ce que dit de Balzac, à ce sujet, dans son *Introduction historique au Lys dans la vallée :*

« Que fait alors un artiste ? Il a bien le droit de se retirer.. — Je ne le pouvais pas, je devais. — Mais un artiste de cœur dit : Je reprends mon œuvre. Que devais-je à M. Buloz ? Une indemnité. — Savez-vous ce que je fis ? Je lui dis : Je paye les trois cents francs de frais faits depuis *neuf mois*, sur la composition, et je reprends mon œuvre ; si vous n'en voulez pas, M. Werdet, homme ignare, le ramassera.

« M. Werdet paye et publie le *Livre mystique*, dans la HUITAINE qui suit *la date de la quittance*, donnée par la *Revue de Paris*, des trois cents francs de frais faits sur la composition de *Séraphita*.

« La date de cette facture est du 21 novembre, et la publication du *Livre mystique* est du 2 décembre (il se garde bien de dire *suivant*), onze jours après la livraison des bons à tirer de *Séraphita*, ce qui suppose que j'ai mis peu d'obstacles à l'impression, et qu'alors la fin de *Séraphita* était donc prête pour la *Revue de Paris*. »

Je n'ai à faire qu'une seule et très-légère observation sur les passages de cette introduction historique, que je viens de citer.

Il est très-vrai que ce fut le 21 NOVEMBRE 1834 que je rachetai de M. Buloz, moyennant la somme de 200 francs, le droit de publier en volume *Séraphita*, dont, depuis neuf mois, il attendait, mais vainement,

la fin de cet ouvrage; mais ce ne fut pas le 2 décembre 1834, huit jours après l'acquisition de *Séraphita*, comme le dit l'auteur, que je publiai le *Livre mystique*, mais ce fut le 2 DÉCEMBRE 1835, c'est-à-dire plus d'un an après la signature du traité, par lequel l'auteur s'était obligé, comme une question d'honneur, à me livrer la fin du manuscrit de *Séraphita*, le 26 novembre 1834.

Et nunc intelligite!

Je reprends mon histoire de *Séraphita*, car c'est une histoire très-curieuse à raconter.

Je dois à la vérité de déclarer que l'auteur se mit aussitôt intrépidement à la besogne; mais, je l'ai dit, il se heurtait sans cesse dans ce travail contre des obstacles presque insurmontables.

Était-ce lassitude d'un cerveau fatigué, ou impuissance d'une imagination aux abois? Je ne le pense pas.

Mais le sujet avait un caractère de difficulté capable de décourager tout autre homme que lui.

Néanmoins, neuf mois après la conclusion de notre traité, je le vis venir chez moi les mains vides de manuscrit : il accourait haletant, la figure bouleversée, accusant de nombreuses veilles et une lutte opiniâtre contre lui-même.

Abordant brusquement, selon son habitude, le sujet de sa visite matinale (il était à peine huit heures) :

« — Mon ami, me dit-il, j'avais été jusqu'alors *cher*, je venais de passer d'un seul coup *ami* tout

court ; car de Balzac, qui usa constamment sans pitié de ma bourse, de mon crédit, de mon *honneur* même, conserva sans cesse avec moi quelques airs d'aristocratie, non pas de cette *aristocratie de gentilhomme dans l'acception historique du mot*, mais de *gentillâtre*, peut-être, dans son acceptation comique, innocemment enfantine.

«—Mon ami, je n'en puis plus, s'écria-t-il avec l'accent d'un découragement profond ! je suis aux abois ! mon cerveau est vide, mon imagination tarie !... J'ai beau prendre des centaines de tasses de café, j'ai beau me baigner deux fois par jour, rien n'y fait....

« Je suis un homme perdu !... »

J'étais stupéfait d'un tel désespoir, et je ne répondais rien : le silence régnait entre nous.

Il reprit ensuite :

« Il faut absolument que je voyage ! En route, on éprouve, on a des distractions quand on brûle le pavé.... Je poursuivrai ainsi, par monts et par vaux, l'imagination qui me fuit... et peut-être aurai-je quelque chance de la rattraper. »

Je partageais sa peine, et, bien que le retard qu'il mettait à la publication de l'ouvrage que j'attendais avec impatience, me contrariât infiniment, j'abondais dans son sens ; je lui dis :

« — Allez à Azay-le-Rideau ou à Clochegourde ; l'air de ces belles campagnes vous a toujours été favorable.

« — Non ! non ! s'écria-t-il comme un enfant mutin et capricieux que l'on contrarie, je ne veux pas aller dans ces contrées ; je veux aller plus loin, beaucoup plus loin même....

« — Mais enfin, où voulez-vous donc aller?

« — A Vienne, s'écria-t-il de sa grosse voix.

« — A Vienne! mais y pensez-vous? Vous ne savez donc pas qu'il y a cent vingt lieues? Et qu'irez-vous faire dans cette ville, si ce n'est admirer les antiquités romaines?

« — Il est un autre Vienne, me répondit-il avec son fin et gracieux sourire....

« — Je le sais, la capitale de l'Autriche.

« — Précisément, et c'est là où je veux aller, entendez-vous, cher?

« — J'entends parfaitement, repris-je avec un calme qui était bien loin de moi ; mais dans quel but entreprenez-vous ce voyage à l'étranger? Je m'y oppose, ajoutai-je en plaisantant, je me cramponne aux pans de votre habit, vous n'irez pas à Vienne. Eh ! que deviendrai-je, bon Dieu! quand je ne vous aurai plus là sous la main pour vous tourmenter? Qui terminera, pendant votre absence, *Séraphita?* Sera-ce le facteur de la poste? Ah ! je ne le vois que trop, Buloz a bien raison de dire partout que vous me ruinerez, que vous me perdrez...

« — Au contraire, je vous sauve, cher ami, malgré Buloz et ses sottes prédictions, s'écria de Balzac

avec véhémence, et je vous rapporterai non-seulement la fin de *Séraphita*, mais encore tout le manuscrit des *Mémoires de deux jeunes mariées.* »

« Puis, avec ce fin sourire qui lui séyait si bien :

— Oui, cher, je vous apporterai tout cela ! mon imagination se réouvrira, elle s'épanouira au grand air, elle reviendra plus riche, plus féconde que jamais ; je la retrouverai auprès de cet ange, de cette *carissima* dont je vous ai si souvent parlé, et qui m'attend ! J'ai reçu une lettre d'elle, qui me donne rendez-vous à Vienne ; je veux, je dois y aller !

« — Mais comment faire ? Vous n'avez ni passe-port pour l'étranger, ni d'argent, que je sache...

« — C'est vrai ! je n'ai rien de tout cela ; mais vous, mon ami, si vous n'avez pas d'argent, vous en trouverez ; vous n'aurez pour cela qu'à fouiller dans votre portefeuille, prendre des valeurs que vous irez négocier sur-le-champ ; — vous me donnerez alors deux mille francs... Quant au passe-port, c'est mon affaire avec Langlès ;—avant deux heures je l'aurai : — Je vais faire louer une bonne chaise de poste ; je partirai de chez ma sœur Laure, chez laquelle je dînerai, — et à huit heures, clic, clac ! » fit-il, comme un enfant qui imite le bruit du fouet...

En septembre 1835, je lui remis donc cette somme de deux mille francs ; et, le soir même à huit heures, il quittait en chaise de poste avec Auguste, son valet de chambre, la maison de la rue Neuve-Coquenard,

aujourd'hui rue Lamartine, où demeurait Mme Surville.

Il brûlait le pavé sur la route d'Allemagne, pour voler au rendez-vous de son ange tutélaire... qui devint plus tard... Mme de Balzac.

. . . . . .

. . . . . .

De Balzac parti, les réflexions me vinrent.

Je commençai à trouver mon auteur favori un peu trop exigeant, un tant soit peu fantasque et tyrannique.

Me promenant à grands pas dans mon cabinet, ou dans mon salon, le menton dans la main, comme un homme profondément absorbé, — je supputais sérieusement ce que le grand homme me coûtait et ce qu'il me rapportait.

Dans ce premier moment de solitude et de tête-à-tête avec moi-même, je repassai dans mon esprit les événements qui, depuis huit ans, s'étaient accomplis dans ma vie.

En faisant tout ce que de Balzac me demandait, que dis-je? en faisant tout ce qu'il exigeait impérieusement de moi, je venais de me sacrifier à l'homme qui, suivant l'expression de M. Buloz, devait infailliblement me ruiner; mon instinct commercial commençait à faire entendre sa voix.

Cette nécessité de fer, qui veut que tout homme qui est dans les affaires soit exact dans ses engage-

ments, me parlait alors un langage plein de pressentiments sinistres.

Pour quelques gens de lettres, le marchand, le négociant, est une brute qui n'a d'autre raisonnement que le bruit de ses écus, d'autre cœur que sa caisse.

Mais si par malheur cet ilote a mal calculé ses chances, s'il écoute trop la voix de ces sirènes amoureuses d'art, de poésie, de beau style, ces imaginations qui enfantent des chefs-d'œuvre; s'il s'abandonne témérairement à ces voluptés que fait naître le commerce des hommes de talent; s'il oublie enfin le devoir qui lui incombe de tout prévoir pour balancer exactement la sortie de ses fonds avec leur rentrée; —et si, par aventure, il succombe ensuite sous le poids d'une échéance mal calculée, — oh! alors, ce n'est plus une vache à lait, une providence, un ami; c'est un misérable drôle, sans honneur, sans foi, sans esprit, sans valeur. — Engagements pris, amitié contractée sous l'influence des services rendus, — tout s'évapore, tout lui échappe à la fois!...

C'est une bête immonde, dont on détourne la vue et dont le nom ne se présente plus sous la plume de ces écrivains, que pour être accolé à quelque épithète offensante!... *væ victis!*

Dans ce premier moment qui suivit le départ si brusque, si fantastique de Balzac, je roulai dans mon esprit tout un monde de tristes réflexions.

Jusqu'alors, j'avais beaucoup sacrifié à la *gloire* d'éditer de Balzac.

Tous ces traités que j'avais rachetés, toutes ces éditions invendues dont je m'étais chargé, pesaient sur moi sous forme d'argent mal employé, d'engagements imprudemment pris.

Qu'avais-je reçu?

Le *Médecin de campagne,* les *Chouans.*

Le *Lys dans la vallée,* le *Père Goriot,* succès considérables, il est vrai, mais trop largement payés!

La *Peau de chagrin,* les *Contes philosophiques,* réimpressions, réimpressions!

Les *Contes drôlatiques,* succès négatif!

Enfin *Séraphita,* qui pouvait être mal accueilli à cause de l'étrangeté du sujet.

Toutes ces publications faites, tous ces traités à exécuter, étaient non-seulement payés à l'auteur, mais enfin je me trouvais en avance avec lui d'une somme considérable.

Tout cela était-il bien calculé? Était-ce bien le fait d'un sage commerçant?

Evidemment non. J'étais forcé de répondre énergiquement de la sorte à toutes ces questions; et je l'avoue, au bout de ces raisonnements, les prédictions de M. Buloz me revenaient à l'esprit et produisaient sur moi une impression si vive que je crus en ce moment que quelqu'un me saisissait à la gorge pour me demander compte de ce que je venais de faire.

De Balzac était parti sans trop se soucier de ce que je pensais, ayant reçu avec une indifférence calculée l'argent que je lui avais remis, le service très-amical et très-cordial que je lui avais rendu.

Sa tenue envers moi, dans cette circonstance, pouvait signifier : « Vous n'avez fait que votre devoir. »

Ses adieux furent d'une grâce parfaite, d'une franchise équivoque, que dans ma bonhomie j'attribuai à la préoccupation de son bon ange qui dominait ce jouvenceau de trente-huit ans.

De Vienne, de Balzac m'écrivit une lettre que je suis heureux de posséder : Je ne la transcris pas ici, mais je puis en analyser quelques passages. Cette lettre me parvint le dix-huitième jour après son départ ; elle était toute parfumée ; elle portait le timbre de la poste impériale de l'Autriche et le cachet aux armes des d'Entragues, malgré les plaisanteries des petits journaux.

Il ne me restait donc aucun doute sur de Balzac : il était bien réellement à Vienne en Autriche !

... « Dans mes entretiens, qui roulent particulièrement sur mes travaux, votre nom, mon ami, a été bien des fois prononcé, et bien des questions m'ont été faites à votre sujet.

« J'y ai répondu par l'énonciation de votre dévouement, de vos bons offices, et mon ange partage toutes mes sympathies pour vous. Elle vous aime,

nous sommes par conséquent deux à vous aimer. Près de cet être chéri, j'ai retrouvé toute mon imagination et toute ma verve.

« J'ai déjà achevé *Séraphita,* et j'ai à peu près terminé les *Mémoires de deux jeunes mariées;* — je compte pouvoir vous rapporter la totalité de ce dernier manuscrit. Dans une quinzaine de jours je serai à Paris, et je vous remettrai tout cela.

« Croyez-le bien, mon ami, nous sommes maintenant, vous et moi, l'un à l'autre, *à la vie, à la mort,* car vous êtes pour moi mon Archibald Constable. — vous avez toute sa probité et tout son dévouement.

« Un jour, et ce jour approche, vous aurez comme moi fait votre fortune, et nos calèches se rencontreront au bois de Boulogne, pour faire crever de dépit vos envieux et les miens.

« Votre ami,

« H. DE BALZAC. »

Et, charmé de ce que je venais de lire, je posai sur mon bureau cette lettre qui me réjouissait le cœur.

Après quelques moments de cette béatitude involontaire qu'on éprouve quand quelqu'un vous flatte, je pris de nouveau cette lettre pour la relire avec plus de calme...

J'avais cru tout lire la première fois... j'étais dans l'erreur!

En relisant cette excellentissime et précieuse missive, j'aperçus, se dissimulant de son mieux dans un coin, en caractères microscopiques, un petit *post-scriptum* ainsi conçu :

« A propos !

On va voir comme cet à-propos était bien tourné !

« A propos ! — mon cher ami, je n'ai plus d'argent. J'ai pris chez Rothschild *quinze cents francs,* et je lui ai remis sur vous, à *dix jours de vue*, ma traite de pareille somme. »

Delenda est Carthago, disait sans cesse Caton au sénat romain.

« Vous ruinerez Werdet, » disait toujours prophétiquement M. Buloz.

Bien que je n'eusse jamais pris M. Buloz pour un prophète ou un sorcier, je commençais à craindre qu'il ne finît par avoir raison !

Il est très-certain que ces demandes fréquentes d'argent me gênaient d'abord et m'inquiétaient ensuite.

Mais que faire ?

Evidemment il était trop tard pour reculer.

J'étais sur une pente fatale que je devais descendre jusqu'au bout.

En ce moment de mes relations avec de Balzac, je ne pouvais rompre. La sagesse voulait que je continuasse ; ma fortune était liée à la sienne, ou plutôt dépendait de sa loyauté.

Si c'est un honnête homme, me disais-je, — et je ne saurais, sans lui faire injure, avoir à ce sujet le moindre doute, — je ne dois pas m'effrayer ;

Si, au contraire, il ne l'est pas,— quoi que je fasse dans la situation où il m'a mis, il me perdra s'il le veut, car je n'ai aucune garantie contre lui ; je suis chargé, trop chargé même de ses livres, mais nul n'est plus en état que moi d'en tirer parti.

J'ai eu tort, j'ai été imprudent, — c'est incontestable ; mais aujourd'hui un excès de sagesse ne serait qu'un nouveau motif d'imprudence, cela viendrait trop tard... Je payerai encore ces quinze cents francs !

J'en étais là de ces réflexions lorsqu'un garçon de recette se présente : il met sous mes yeux cette fameuse traite de quinze cents francs, sur laquelle, à ma très-grande stupéfaction, je lis ces mots : A VUE.

Et de Balzac m'écrivait, lui, A DIX JOURS DE VUE !

Je n'avais pas ce jour-là d'échéances pour moi ; et quand bien même j'en aurais eu je me serais privé, je l'avoue, du bonheur onéreux de faire honneur à la signature de M. de Balzac.

Je ne négociais mes valeurs de portefeuille, chez mes escompteurs, que la veille de mes échéances, car l'escompte me coûtait de neuf à dix pour cent.

Je n'attendais cette traite que pour l'acceptation à dix jours de vue : j'étais donc vivement contrarié...

« — C'est bien, dis-je au garçon de recette, je

vais aller voir M. J. de Rothschild, car il y a erreur de date ; voici la lettre d'avis que je reçois à l'instant, qui m'avise à dix jours, tandis que la traite porte à vue, ce qui est tout différent... Voyez vous-même.

« — C'est juste, il y a une erreur, me répondit le brave homme, à une heure, Monsieur pourra voir M. de Rothschild.

A une heure, j'étais en présence de l'illustre financier auquel j'exposai l'objet de ma visite : Je lui mis sous les yeux la lettre de mon extravagant écrivain ; je lui demandai à accepter à dix jours de vue la traite qui venait de m'être présentée. Ma demande me fut accordée avec beaucoup de grâce, seulement, M. de Rothschild me dit : Faites bien attention à M. de Balzac, c'est *un homme bien léger !*

Dix jours après je payai les quinze cents francs. Deux jours ensuite, mon écrivain, arrivant de Vienne, tombait chez moi comme une bombe les *mains complétement vides de manuscrits !*

En revanche, il m'apportait quelques curiosités viennoises.

J'avais cependant pour l'obliger tiré de ma caisse, en moins d'un mois, TROIS MILLE CINQ CENTS FRANCS !

Et, comme je me désolais et que je lui reprochais de compromettre mes intérêts, moi qui lui sacrifiais tout, même mon repos, mon avenir...

« — C'est vrai, me répondit-il, je n'ai rien fait ; mais que voulez-vous, ajouta-t-il avec cette bonhomie

de fatuité qui lui allait si bien, j'ai été l'idole de la société aristocratique de Vienne! — Et quelle aristocratie? C'est bien autre chose, mon ami, que la nôtre, vraiment! C'est un autre monde. Là, la noblesse est véritablement la noblesse; ce sont tous des gens de vieilles souches, ce n'est pas une noblesse frelatée comme en France...

« — Ils font bien, lui répondis-je, car chez nous...

De Balzac m'interrompit pour me dire :

« — Soyez tranquille, je réparerai le temps perdu.

Je lis dans les *Critiques et Portraits*, par M. de Sainte-Beuve :

« Un ami de Balzac qui lui servit par fois de conseil, M. Henri de Latouche, lui dit un jour, à propos de l'enthousiasme qu'il excitait parmi les beautés de trente ans :

« Ne vous enorgueillissez pas trop, mon cher, de vos succès auprès de la plus belle moitié de l'espèce humaine.

« Crébillon fils eut en son temps une telle influence sur l'imagination des femmes, qu'une jeune dame anglaise, dit-on, s'affolant de lui par la lecture de je ne sais quel roman, accourut tout exprès pour l'épouser. »

« — En vérité! s'écria de Balzac avec son gros rire de chanoine.

« — Je ne serais pas étonné d'apprendre que trente dames de Paris et de la province ont demandé votre main.

« — Il y a pour moi sécurité complète, répondit le célèbre romancier, les femmes que j'aimerais sont déjà mariées, malheureuses et désabusées sur le chapitre des félicités conjugales.»

Voici un des plus curieux incidents qu'offrit à de Balzac ce premier voyage à Vienne. C'est Auguste, son valet de chambre, qui avait accompagné à Vienne son maître, qui me l'a raconté à son retour.

« J'étais, me dit-il, très-embarrassé à chaque relais de poste, lorsque nous fûmes hors de la France, pour payer les postillons allemands. Je ne savais pas un seul mot de cette langue, pas plus que M. de Balzac, qui cependant, excitait les postillons en leur criant de sa plus grosse voix : Forth ! forth ! — j'ai appris par la suite que cela voulait dire, en avant ! en avant ! Voilà ce qu'imagine alors mon maître :

Il me remit un sac rempli de petites pièces d'argent, des kreutzers, je crois.

Arrivé au relais, je prenais mon sac, le postillon venait à la portière de la voiture : je le regardais attentivement entre les deux yeux, et je lui mettais dans la main un kreutzer, — deux kreutzers.... puis trois, —puis quatre, etc., jusqu'à ce que je le visse sourire... Dès qu'il souriait, je comprenais que je lui donnais un kreutzer de trop... — Vite je reprenais ma pièce, et mon homme était payé.»

XIV

Bruit, éclat et faste. — Génie encyclopédique supérieur à celui de Napoléon. — Coup de théâtre. — Le bivac et le lit de camp. — Les compositeurs ébahis. — *L'Ascension de Séraphita au ciel.* — Dédicace à la *Carissima.* — Succès éclatant. — Deux éditions en vingt jours. — La claustration monacale. — Le manteau doublé de rouge. — Nouvel emprunt. — A Nemours! — Il me promet *Sœur Marie des Anges.* — Une lettre quinze jours après. — Une robe de dominicain. — Absence complète de manuscrit. — La *Carissima.* — Une délicieuse soirée. — Gracieuse mystification. — Le manuscrit, payé d'avance depuis longtemps, ne m'arrivera jamais.

Si le faste, le bruit et l'éclat n'avaient pas existé, de Balzac, plus d'une fois, les eût inventés; que dis-je, plus d'une fois ! c'est toujours ! que je devrais dire.

Il s'est toujours cru, parce qu'il avait une mémoire prodigieuse, un génie encyclopédique égal à celui de Napoléon; je paraîtrai exagéré en ajoutant qu'il se crut même, parfois, plus grand que Napoléon lui-même; cependant je n'exagère rien.

Oui, — il se crut plus de génie qu'il n'en accordait à l'auteur du Code Napoléon et de tant d'autres merveilles! C'était un autre genre, mais c'était davantage.

Je le prouverai en temps utile.

« —Cher, me dit-il, vers la fin de novembre 1835, un mois après son retour de Vienne, un an et plus après que j'eusse acquis *Séraphita* de la *Revue de Paris*, courez vite, toute affaire cessante, chez Baudoin (l'imprimeur du *Livre mystique*, qui était sous presse depuis un an), — dites-lui de ma part qu'il faut que tous ses compositeurs soient ce soir, à onze heures, à leurs casses. — Ordonnez qu'on me dresse un lit de sangle dans l'atelier. Je vous donne ma parole d'honneur que demain matin *Séraphita* sera entièrement terminé, manuscrit, composition, corrections, *bon à tirer*...

A coup sûr, cet auteur aurait pu très-bien écrire chez moi, rue de Seine, l'imprimerie était à deux pas, rue Mignon.

Il y eût trouvé tout ce qu'il me demandait et, de plus le confortable nécessaire pour travailler à son aise. D'ailleurs il ne s'agissait que de trente-deux pages pour achever l'œuvre.

Tel était pourtant le Rubicon devant lequel ce César du roman me tenait en haleine, depuis plus d'un an.

Mais en agissant ainsi cela n'aurait pas produit autant d'effet que ce qu'il me demandait.

Or, avant tout, il voulait produire de l'effet, beaucoup d'effet, frapper même l'imagination de cette masse de typographes. Songez donc, devant vingt-cinq ouvriers assemblés, la nuit, écrire au courant de la plume, deux feuilles intermédiaires de *Séraphita!*

Quel triomphe!

Il lui fallait de plus, en cette circonstance, pour annoncer son retour de Vienne, mille bruits des trompes, le simulacre d'une armée de compositeurs à ses ordres, un lit de camp dont il ne se servit pas, un bivac inutile. Et pour ce spectacle, il avait donné rendez-vous, la nuit, à tous ces compositeurs; le jour n'était pas assez solennel!

Il se contenta d'écrire sur une table à part ces 32 pages, qui depuis longtemps vivaient dans sa tête. Il les livra feuillet par feuillet aux typographes ébahis de voir sa plume courrir, rapide comme la pensée, sur le papier...

Ce que venait d'écrire de Balzac au courant de la plume, c'était le chapitre intitulé : *l'Ascension de Séraphita au ciel.*

Pages admirables, empreintes d'une poésie féerique, où le style se tient constamment à la hauteur mystique de la pensée.

Cette description où l'auteur est obligé d'abandonner, pour ainsi dire, le domaine du réel pour s'élever à de vaporeuses idéalités, est peut-être ce qu'il a écrit de plus étonnant comme effet, comme réussite de sa pensée; mais, je le répète, qu'on ne perde pas de vue ceci : il les avait *couvées* dans son cerveau, depuis près de deux ans!...

Le livre parut trois jours après, c'est-à-dire le 2 décembre 1835.

La bataille livrée et gagnée, il fallut encore faire une préface, une dédicace à la *Carissima*.

J'avais, de mon côté, fait beaucoup d'annonces et des frais de réclames considérables, avant même la mise en vente du *Livre mystique*, car tel était le titre définitif sous lequel apparaissait enfin *Séraphita*, accompagnée de l'*Histoire intellectuelle de Louis Lambert*, revue et corrigée avec le soin scrupuleux qu'apportait l'auteur à toutes ses réimpressions.

Il m'arriva, à cette occasion, un fait extraordinaire, qui se présente bien rarement en librairie.

En huit jours, j'avais vendu la seconde édition du *Médecin de campagne*.

En moins de six jours, j'avais vendu la totalité de la première édition du *Père Goriot*.

Eh bien ! le jour où je livrai le *Livre mystique*, non pas au public, mais à mes approvisionneurs des cabinets de lecture, non-seulement je vendis la totalité des exemplaires tirés, mais encore 250 en plus, que j'étais tenu à livrer dans vingt jours.

Le 28 décembre 1835, vingt jours après, je publiai la deuxième édition de cet ouvrage, imprimée cette fois chez Bourgogne et Martinet.

Telle est l'histoire de l'apparition de *Séraphita*, condamnée comme incompréhensible par M. Buloz, et qui peut l'être, en effet, pour certains esprits trop adonnés au culte du réel, mais qui devient un chef-d'œuvre dès qu'on se place au point de vue de l'au-

teur, en admettant comme possible, par un travail continuel d'esprit, l'existence de certains phénomènes.

Si, pour écrire, de Balzac avait besoin d'un isolement absolu comme celui de la tombe, en revanche, quand il avait cessé de travailler, il se dédommageait de cette claustration, comme les écoliers, par le mouvement et le bruit.

En octobre 1836, il s'était enfermé, suivant son habitude, pendant un temps assez long.

Las enfin de cette reclusion volontaire, notre cénobite vient se mettre à courir le monde, et pour commencer, il vient me demander à dîner.

Quoique la température fût très-douce, il portait sous le bras un formidable manteau, doublé en rouge.

«—Eh, bon Dieu! lui dis-je, vous voilà vêtu comme un homme qui flaire les aventures. Vous avez, je gage, emprunté ce manteau à quelque diable qui se sera fait ermite?

« — Cher ! vous me donnez à dîner aujourd'hui » fut toute sa réponse, à laquelle je répliquai le plus gracieusement qu'il me fut possible.

«—Cher! me dit Balzac, après le repas, il faut que vous me donniez 500 francs. Je veux ce soir, à huit heures, prendre la diligence de Nemours. Je m'arrêterai à la Boulonnière chez M^me^ ***.

« Dans cette sauvage solitude, cachée au fond

d'épais taillis, je vous écrirai *Sœur Marie des Anges*, roman qui sera délicieux, et que je vous promets depuis longtemps...

« — C'est vrai, répondis-je, il y a trois ans !...

« — Eh bien ! dans quinze jours vous aurez le manuscrit, écrit depuis le titre jusqu'à la fin. »

Je donnai les 500 francs et j'accompagnai de Balzac rue Dauphine.

A huit heures la diligence partit.

Quinze jours après, je reçus le billet suivant :

« Maître Werdet, — j'ai terminé le manuscrit de *Sœur Marie des Anges*. Je ne veux pas le confier à la diligence.

« Venez donc tout de suite me rejoindre, je vous le remettrai.

Vous arriverez à Nemours vers les deux heures. A quatre heures de l'après midi, vous prendrez la route de Paris, puis après trois quarts d'heure de marche, sur votre droite, vous apercevrez un élégant pavillon de chasse, caché, presque en entier, dans des massifs d'arbres ; c'est là, que je vous attendrai.

« Mille amitiés, etc.

« DE BALZAC. »

C'était une promenade de vingt-quatre heures au bout de laquelle il y avait un manuscrit à recevoir, et mon auteur ne les prodiguait pas ; je n'en pouvais

faire de plus aimable ni de plus fructueuse ; je partis.

J'arrivai à l'heure indiquée, ou plutôt *préfixée*, comme disait Balzac ;

Je suivais tout joyeux le chemin qui conduisait au pavillon désiré, lorsque j'entendis tout à coup nne voix à moi bien connue me crier :

« — Par ici ! par ici ! franchissez le fossé ! »

Je lève les yeux, et j'aperçois une robe blanche, semblable à celle d'un dominicain et qui est fort de ma connaissance.

J'approche, je saute le fossé, et je serre cordialement la main de de Balzac.

« — O que vous êtes aimable, lui dis-je en l'abordant, d'avoir si bien travaillé ! et mon manuscrit? »

De Balzac partit d'un immense éclat de rire.

« — Votre manuscrit? Il n'y a pas de manuscrit ici ; depuis que je suis à la Boulonnière, j'émonde des arbres..... Ah ! bon homme ! vous croyiez palper quelques bonnes petites feuilles de copie ! — Quelle erreur est la vôtre ! Allons, venez, ne faites pas ainsi votre vilaine mine, je vous pardonne d'avoir pensé que je vous aurais mandé ici pour autre chose que pour vous faire passer une bonne soirée, et pour vous faire prendre l'air.....

« La fée de ce lieu, la *Carissima,* nous attend ; le dîner doit être prêt..... il n'est pas convenable de faire attendre une dame...

Et je suivis de Balzac vers le pavillon...

Je passai une délicieuse soirée ; — la fée du pavillon fut charmante et pleine de grâce ; de Balzac, lui, heureux de m'avoir mystifié, riait à faire danser les glaces dans leurs châssis...

A deux heures après minuit, la diligence, dans laquelle ma place était retenue, me prit au passage...

Jamais je n'ai pu obtenir le manuscrit, depuis si longtemps payé d'avance, de *Sœur Marie des Anges !*

XV

Les deux appartements. — Vie fastueuse. — Redoublement de morgue aristocratique et d'orgueil littéraire. — Il rêve une magnifique *villa*, un mandat de député, un portefeuille de ministre, un fauteuil à la chambre des pairs. — Métamorphose. — Accès subit de paresse. — Le lion de la fashion et la fleur des pois. — Courses inutiles chez lui. — Douloureuses réflexions. — Arrêté de compte. — 58,000 francs paralysés dans mes mains par sa vie de grand seigneur. — Comme il faisait sa cuisine. — Observation sage. — Réponse inconvenante. — Nouvelle demande d'une avance de 500 fr. — Refus net. — Eclipse totale du grand homme pendant quatre mois.

Lorsque vers la fin de décembre 1835, je publiais le *Livre mystisque* — (*Séraphita* et *Louis Lambert*), — de Balzac avait deux appartements : l'ancien, dans lequel il a écrit ses meilleurs ouvrages, rue de Cassini ; le nouveau, à Chaillot, rue des Batailles ; — celui-ci était d'une splendeur digne d'un prince de la pensée.

Depuis son retour de Vienne, il avait augmenté sa morgue aristocratique, son orgueil littéraire, plus que jamais ; il était infatué de l'antiquité de sa race plus que jamais aussi : les armes, les écussons des d'Entragues brillaient sur la livrée très-élégante de

ses gens (car il avait des gens alors !), sur les panneaux du riche coupé de louage, qui avait remplacé son modeste tilbury, que W. Duckett avait fait vendre.

Son rêve était de devenir riche, puissant; son ambition ne connaissait plus de bornes; déjà, il se voyait propriétaire d'une magnifique *villa,* construite sur ses plans, à Saint-Cloud ou à Ville-d'Avray; il rêvait encore, à quoi dans son immense orgueil ne rêvait-il donc pas? Il rêvait à devenir prochainement député; il avait la certitude de se faire nommer à Angoulême, où il comptait de nombreux amis, des admirateurs et des partisans. Or, de député à ministre, il n'y avait que la main. — De ministre à pair de France il y avait encore moins : ministre, c'était sur le portefeuille des affaires étrangères qu'il jetait son dévolu. — « C'est le seul ministère qui me convienne, disait-il; j'ai maintenant mes entrées libres chez M. le comte d'Appony, embassadeur d'Autriche, — chez M. le baron de Rothschild, consul de la même puissanee. — Quelle gloire pour vous, mon maître, d'avoir été mon éditeur! Alors oui, alors je ferai votre fortune ! »

J'écoutais tous ces contes orientaux, enfantés par une imagination en délire, et je me disais à part moi, comme le coq de la fable :

> Mais le moindre grain de mil
> Ferait bien mieux mon affaire.

A son retour de Vienne, le laborieux et patient écrivain avait fait place à l'homme fastueux.

Riche et somptueux appartement, coupé splendide, gens vêtu en riche livrée, loge à l'Opéra et aux Italiens, — de Balzac avait tout : il s'était métamorphosé en lion du jour,— en *fleur des pois!*

Livré tout entier, livré aux pompes et aux vanités du grand monde qu'il hantait, il travaillait fort peu ou pas du tout, au milieu de cette vie de dissipation et de prodigalités... A peine si, de temps à autre, il donnait quelques articles sur la *politique étrangère,* dans sa chère *Chronique de Paris,* qui, deux fois par semaine, ne cessait de thuriférer le grand homme! l'auteur de tant de chefs-d'œuvre !...

Cette existence vaporeuse de de Balzac ne faisait aucunement mon affaire ; elle jetait, il est vrai, de la poudre aux yeux, mais voilà tout; ce n'était pas mon compte.

Que m'importait à moi le nouveau lion de la fashion parisienne, si Honoré n'exécutait plus envers moi les conditions que lui imposaient nos traités?

J'avais beau chaque matin courir à Chaillot, gratter à sa porte, le suppliant de me donner soit quelques feuillets de son précieux manuscrit, soit quelques épreuves corrigées de ses anciens ouvrages, — je revenais constamment chez moi le cœur triste et les mains vides.

Et chaque mois cependant j'étais forcé de payer

mes billets à l'ordre de M. de Balzac, valeur *reçue en manuscrits.*

En avril 1837, effrayé de cette façon d'agir de mon illustre écrivain, façon d'agir qui chaque jour devenait de plus en plus intolérable, je résolus d'y mettre un terme.

En conséquence, je fis les comptes suivants sur ma véritable position avec de Balzac;

1° *Comme auteur,* lié par des traités qu'il n'exécutait pas, tandis que moi, j'étais obligé de lui payer mes billets;

2° *Comme ami,* à qui j'avais obligeamment prêté de l'argent, en dehors de mes obligations;

3° J'établis, en outre, l'état de fabrication de ses ouvrages en cours de publication ou d'impression, terminés ou non.

Ces comptes faits, je me proposais de les soumettre à de Balzac à la première occasion favorable, et de les lui faire vérifier et arrêter.

Voici quel était alors l'état des ouvrages en cours d'impression :

J'avais quinze volumes sur le chantier.

Sur ce nombre, six entièrement terminés; mais, comme ils faisaient partie d'un ouvrage, je ne pouvais les mettre en vente; à quatre autres, qui n'étaient cependant que des réimpressions, il ne manquait pour les terminer que quelques feuilles, dont les épreuves, déposées depuis longtemps chez l'auteur, n'attendaient

que son bon plaisir pour être corrigées; A cinq autres volumes, ouvrages nouveaux, il ne manquait qu'une dizaine de feuilles de manuscrit à faire pour être terminés; de telle sorte que pour achever ces quinze volumes, il ne fallait à de Balzac que tout au plus un mois de travail, et cependant ces ouvrages auraient pu, par leur mise en vente, me donner une rentrée de plus de 30,000 fr. !

Un homme grave et positif me dira certainement :

« Vous étiez donc fou, pour avoir fait des avances aussi considérables à un auteur d'un grand mérite, il est vrai, mais au fond très-dissipateur et très-fastueux?... Vous vous laissiez donc exploiter à plaisir ? »

Non ! certes, je n'étais pas fou !

Mais, je me voyais au bord d'un précipice où m'avaient placé, dès le principe, les exubérantes exigences de mon auteur favori et le fanatisme d'enthousiasme que je professais pour lui !

Il m'était impossible de résister à ses câlineries...

Il m'aurait enlevé jusqu'à mon dernier écu, lorsque son œil noir, brûlant, fascinateur, plein de fluide magnétique, se fixait sur moi !

Deux hommes ont pu seuls résister à ses obsessions pécuniaires ; aussi les détestait-il très-cordialement ; c'étaient deux libraires d'une grande valeur, MM. Alphonse Levavasseur et Charles Gosselin !

« Mais encore, va me dire l'homme grave et

positif, pourquoi quinze volumes à la fois sur le chantier? »

Parce que, lui répondrai-je, c'était l'habitude de travailler de cet auteur, qui se délassait ainsi le cerveau, en passant de la correction de ses anciens ouvrages, dont il s'acquittait avec un soin extrême, avec une rare persévérance, à la composition de nouveaux manuscrits.

C'est ce qu'il appelait faire sa cuisine.

« — *Je vais faire ma cuisine,* me disait-il chaque fois qu'il me quittait pour rentrer chez lui.

Epouvanté de cette situation, qui devenait d'autant plus critique qu'elle entamait mon crédit, je résolus donc d'en exposer les périls à celui-là même qui l'avait créée, et un jour que l'illustre écrivain dînait chez moi, entre la poire et le fromage, dans un langage plein d'affection et de dévouement, je lui exposai toutes mes inquiétudes, et le suppliai avec des instances dignes d'un meilleur sort que celui que j'obtins, de faire tous ses efforts pour terminer au moins les livres commencés...

« — A la fois! » me demanda-t-il brusquement?

« — Non! lui répondis-je avec calme, pas à la fois, mais successivement. En embrassant moins, vous étreindrez mieux, et chacun de ces ouvrages dont nous avons commencé l'impression étant terminé, non-seulement vous me délivrerez de tout péril, mais encore vous me mettrez, par leur succès infaillible, en

position de ne vous rien refuser ; puis d'autre part, vous vous acquitteriez envers moi.

« — Vous parlez admirablement, en vérité, mon maître ! mais vous imaginez-vous donc qu'un auteur fasse des livres comme un cordonnier fait des bottes ? qu'on n'ait besoin, ni d'inspiration ni de loisir, et qu'on soit à toute heure, en toute saison, quelque temps qu'il fasse, constamment prêt à écrire ! En vérité vous êtes adorable, mon cher, et je vous admire !

« — Vous vous trompez, Monsieur, répliquai-je, blessé au vif par cette sotte repartie, — je ne crois pas qu'on fasse des livres comme on fait des *bottes*, — le génie a ses heures ; mais il m'est bien permis de vous dire que le vôtre, distrait par trop de travaux entrepris à la fois, s'éparpille, s'égare peut-être, et qu'il accomplirait plus en embrassant moins.

— Songez donc à ce que j'ai d'engagé dans les diverses publications que vous m'avez fait entreprendre, tant en manuscrits qu'en avances, en frais de papier et d'impression, 58,000 francs !... En voici les comptes ; (et je lui remis mes états de situation). « Vous le voyez, Monsieur, cela fait une somme énorme.

« — Je ne dis pas non ; mais savez-vous ce que cela prouve ? qu'il faut posséder de grands capitaux pour être mon éditeur. Archibald Constable a fait des avances bien autrement considérables à Walter Scott.

« — D'accord, mais cela le gênait moins, sans doute, que les avances que je vous ai faites. Les miennes, énormes pour moi, n'eussent pas probablement compromis son existence commerciale...

« — Mon Dieu! cher maître, cette conversation arrive on ne peut plus mal à propos, car j'ai absolument besoin d'argent. J'ai de petites dettes à solder et je vous demande cinq cents francs.

« — Cinq cents francs! Monsieur, m'écriai-je? mais, à mon tour, je vous demanderai à quoi vous pensez? Cinq cents francs! Où voulez-vous que je les prenne? C'est impossible, Monsieur, et j'éprouve infiniment de regret à vous le dire, — mais je refuse positivement de vous les avancer, quelques conséquences fâcheuses qu'il doive en résulter pour moi... »

De Balzac, qui ne s'attendait pas à ce premier acte de fermeté de ma part, devint pourpre... Il prit son chapeau et sortit brusquement sans me saluer, sans même dire, cette fois, où il allait.

Pendant quatre mois, je n'entendis plus parler de lui.

Pendant cette longue absence, tous les journaux de Paris, grands et petits, s'égayèrent fort — de l'éclipse totale du grand homme... Il n'était pas aimé de la presse... et nul écrivain n'avait de sympathie pour lui...

XV

Inefficacité des promesses.—Les illusions perdues.—Sinistre pronostic. — Troisième réimpression du *Médecin de campagne*. — Projet d'une statue de marbre à Rabelais. — Le philologue Charles Lemesle. — Projets de traités. — Papiers timbrés. — Danger de s'aventurer trop loin. — L'éditeur blessé. — Récriminations. — — Loyauté réciproque. — Les traités sont signés. — Joie d'enfant. — Un dîner chez Véfour. — L'écrivain introuvable. — Il ne remplit pas ses engagements. — Préludes de la crise. — Menace d'un Waterloo. — Comptes transcrits sur papier timbré. — Recours à l'Agréé. — TRAITÉS ROMPUS DE FAIT ET DE DROIT. — Où conduit un dévouement aveugle. — Un nouvel éditeur. — M. Béthune. — L'esprit tranquille. — LETTRES SUR LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS. — Soixante mille francs comptant et quinze mille francs de rente.— Association.—Achat de deux volumes fabriqués. — Dettes énormes de Balzac. — Courage, persévérance, travail opiniâtre. — Les usuriers. — Justification de notre rupture. — Le fort et le faible. — Un honnête homme.

Malgré les promesses solennellement faites, de ne plus travailler que pour moi seul, le jour où je rendis à cet auteur un très-important service, auquel il fait allusion dans l'*Introduction* au *Lys dans la vallée*, page VIII, au sujet d'une émeute de ses

créanciers, les livres réimprimés, qui étaient sur le chantier, ne se terminèrent pas plus que ceux qui étaient tout entiers là, et qui n'attendaient que le mot FIN, — pas davantage que ceux aussi en cours d'impression ou à demi imprimés.

Je fus près d'une année encore sans rien publier de lui.

Enfin, je parvins à mettre en vente la dernière livraison des *Études de mœurs*, 2 vol. in-8°.

L'un de ces volumes contenait un roman inédit, dont le titre était : LES ILLUSIONS PERDUES !

Hélas ! en publiant les *Illusions perdues*, j'étais bien loin de penser au triste rapprochement que ce titre réveille encore aujourd'hui dans mon esprit, après vingt-deux ans de douloureux souvenirs !...

J'étais loin de m'attendre que, par ce titre, l'illustre écrivain qui m'avait souvent écrit : *Je suis à vous, à la vie, à la mort,* semblât narguer l'impuissance où il me mettait, et me jeter à la face cet anathème : *Tu n'iras pas plus loin.....*

Vers le mois de mai 1837, je réimprimai pour la troisième fois le *Médecin de campagne*, que l'auteur destinait au concours du prix Montyon.

En vue de cette rémunération, bien due à son talent, et qu'il voulait, disait-il, consacrer à faire élever sur la grande place de Chinon une statue

de marbre au père de *Gargantua*, avec cette inscription :

A

RABELAIS

SON MAÎTRE,

HONORÉ DE BALZAC.

—

1840

il avait désiré qu'un de mes amis, dont il estimait le savoir profond de philologue, revît l'ouvrage et en fît disparaître tout ce qu'il lui semblerait de nature à choquer le goût littéraire des académiciens.

Charles Lemesle (c'était le nom de cet ami) n'était pas un homme d'imagination, c'était un linguiste impitoyable sur les licences de style.

Il s'occupait de cette révision avec une conscience de bénédictin. Comme nous étions de vieux amis intimes, ayant de très-fréquentes observations à faire à de Balzac, — il venait, afin de le rencontrer plus sûrement, presque tous les jours chez moi, de midi à deux heures, époque de la journée où l'auteur s'y trouvait lui-même.

Un jour, c'était un dimanche (je m'en souviendrai toute la vie!), Charles Lemesle s'étant présenté pour remplir sa mission, qui était toute gratuite, de

Balzac, y arrivant de son côté, entra inopinément sans que nous eussions eu le temps de savoir qui arrivait.

Il était fort essoufflé comme un homme qui a marché très-rapidement sous l'agitation de quelque pensée ardente.

J'allais l'interroger sur son air effaré, lorsque, sans m'en donner le temps, il me dit :

« — Ah çà ! mon maître ! vous savez que rarement nous avons fait des traités, que, constamment, nous nous sommes loyalement fiés à la probité l'un de l'autre. — Vous savez aussi qu'en ce monde, nul ne peut prévoir qui vivra ou mourra le dernier ; — j'ai donc pensé, cher, qu'il était convenable de ne pas nous *aventurer* plus loin, et de régulariser nos positions respectives ; — j'ai sur moi du papier timbré. — A l'œuvre donc ! que chacun de nous deux instrumente de son côté dans l'intérêt commun. »

Tout cela avait été débité tout d'une haleine, comme une leçon apprise ; bien que je fusse familiarisé avec la volubilité de mon homme, je ne pus m'empêcher d'observer qu'en ce moment, et pour le sujet qu'il venait de traiter, il y avait chez lui un progrès vraiment extraordinaire.

J'avais aussi remarqué les termes de sa demande, je m'en trouvais blessé.

« — Il est impossible, cher Monsieur, lui répondis-je en lui prenant ses mains dans les miennes, de

parler avec plus de sagesse. On ne sait effectivement qui vivra ou mourra demain, et j'aurais dû m'en souvenir lorsqu'il y a huit mois à peine, je vous fis une avance considérable afin de vous retirer d'une très-fâcheuse position ; j'aurais dû alors ne point *m'aventurer*, comme je le fis, et comme vous venez de me le rappeler avec tant de justesse. De votre côté, vous n'auriez pas dû, vous, peut-être, vous aventurer si loin; vous auriez dû confier vos œuvres à quelqu'un dont la santé vous inspirerait moins d'inquiétude que la mienne. Si pour moi j'en eusse été chagrin, pour vous, pour vos intérêts, j'en eusse été ravi. »

De Balzac me comprit : il balbutia quelques excuses sur ce que son langage pouvait avoir de blessant pour moi ; cherchant à justifier sa démarche et à me persuader qu'elle n'avait au fond rien qui dût m'alarmer, il employa enfin au service de cette cause ingrate mille arguments qui brillaient plus par l'embarras qu'ils accusaient, que par leur véritable valeur.

A ces paroles, mon ami Lemesle jugea convenable de se retirer; je l'accompagnai jusqu'à mon escalier, puis je revins au salon, où cette scène avait eu lieu, et je trouvai de Balzac installé près d'un guéridon couvert de feuilles de papier timbré, dont il avait fait deux parts : il m'attendait pour commencer.

« — Mais, Monsieur, lui dis-je avec fermeté, puisque vous deviez vous mettre en règle avec moi relati-

vement à des traités, qui ne reposent que sur des paroles ; — puisque vous tenez à ce que nos positions respectives soient bien dessinées ; puisque vous êtes bien décidé enfin à ne plus vous *aventurer* avec moi, — il est juste, il est convenable, — que je vous demande, que j'exige même de vous, à mon tour, — que les deux comptes que je vous ai remis l'an passé, au mois d'octobre, soient *arrêtés définitivement*. — Sans aucun doute, vous les apportez et vous allez incontinent les approuver en les revêtant de votre signature. »

Il resta interdit à cette proposition si juste ; il me répondit cependant que j'avais raison, — qu'il n'y avait pas songé, — qu'il allait examiner ces comptes, et qu'il les arrêterait avec moi dans le courant de la semaine.

Si je n'avais été plein de droiture et de loyauté, — si je n'avais pas connu non plus, les intentions honnêtes de M. de Balzac, — j'aurais pu lui répondre : « — Nous rédigerons nos traités le jour même où nous aurons arrêté nos comptes. »

Je ne le fis pas, par un sentiment de délicatesse que tout le monde appréciera.

Tous les traités pour les ouvrages publiés, pour ceux qui étaient en voie d'impression, pour ceux qui étaient encore inédits et que l'auteur devait me livrer, furent faits et refaits : ils ne différaient guère dans la forme, et de Balzac en avait d'avance rédigé les *brouillons*.

Deux heures de travail nous suffirent, car il écrivait lui-même une copie, tandis que j'écrivais l'autre ; tout fut donc promptement terminé.

Nous étions désormais, suivant son expression, à *l'abri* l'un de l'autre, de tout fâcheux événement.

Jamais l'illustre écrivain ne vendait de manuscrit ni de réimpressions que pour un nombre fixe d'exemplaires, et pour un certain laps de temps (un an d'ordinaire), à l'expiration duquel, il rentrait dans sa propriété littéraire et dans le droit de publier de nouveau, que le nombre d'exemplaires tirés eût été ou non vendu.

On voit que, de la sorte, il ne risquait jamais beaucoup, et qu'il ne s'*aventurait* jamais bien loin...

Ce sont de ces traités, fixant le nombre convenu et déterminant le temps d'exploitation, qu'il me fit signer sans désemparer, ce beau dimanche dont il a été question ! ! !

Cette affreuse besogne achevée, il recouvra toute son amabilité : il redevint avec moi le bon, l'aimable et le gai de Balzac de ses beaux jours.

Il était réellement plus joyeux que bon. Dans ses accès de gaieté, c'était en vérité un grand enfant, qui riait et s'amusait d'un rien.

« — Cher ! me dit-il alors d'un air câlin, je vous l'ai déjà dit, nul ne sait s'il vivra ou mourra demain. Aujourd'hui donc, si faire se peut, il faut que je vous grise... Ce sera difficile : vous ne buvez pas, vous ! »

J'avoue, sans détour, que bien qu'en ce moment je n'eusse aucune envie de me griser, je n'avais pas davantage la moindre envie d'aller faire une partie de plaisir. J'avais plutôt besoin d'aller courir la campagne, de respirer le grand air, afin de me plonger en silence dans les amères réflexions qui m'obsédaient.

« — Non ! mille remercîments, Monsieur, lui répondis-je; je ne puis accepter votre gracieuse proposition; je sens que j'ai besoin, au contraire, d'un peu de repos... Merci donc !

« — Non vraiment, je n'accepte pas votre refus. Je suis heureux ! Je veux que vous partagiez mon bonheur.

Prenez votre chapeau,—allons dîner chez Véfour!»

Et machinalement, je me laissai entraîner...

Après la petite débauche de chez Véfour, nous nous séparâmes, et de Balzac ne revint plus qu'UNE SEULE FOIS chez moi....

Je continuai cependant, presque tous les matins, à aller frapper à sa porte, à Chaillot, pour lui demander des épreuves ou de la copie...

Mais, hélas ! je ne pouvais plus pénétrer jusqu'à lui... je me décidai alors à lui écrire pour lui dire que, ne publiant plus d'ouvrages de lui, et cela par sa seule faute, je me trouvais très-gêné pour mon échéance de fin de mai : je le priais de me donner pour cette époque mille francs, sur la somme énorme

qu'il me devait, comme argent prêté, ce qui me mettrait à même de payer mille francs à son ordre.

Il me répondit de suite, me disant de payer toujours son billet, dont il me remettrait les fonds deux ou trois jours après.

Je payai donc cet effet ; je ne vis pas venir de Balzac s'acquitter de sa promesse...

La fin de juin arriva. J'avais un dernier effet de mille francs à payer à l'ordre de Balzac.

Je lui écrivis de nouveau, puisqu'il était introuvable pour moi, de me donner mille francs pour la fin du mois.

Cette fois, il ne me répondit pas...

Je jugeai alors que puisqu'il ne venait pas à moi, je devais aller à lui.

Je me rendis donc à Chaillot.

A ma grande joie, cette fois, de Balzac était chez lui.

« — Eh bien ! Monsieur, lui dis-je, avez-vous oublié que vous avez à me remettre mille francs, pour que je puisse acquitter votre billet? Je dois le considérer comme une dette d'honneur pour vous.

« — Non, certainement non, me répondit-il, mais je n'ai pu encore me procurer de l'argent.

« — C'est dans les choses possibles, Monsieur ; il faut cependant que vous me donniez mille francs.

« — Vous donner mille francs, bon Dieu ! et où

voulez-vous que je les prenne? Je ne possède pas un écu de cinq francs!

« — *Ça ne me paraît pas très-clair, Monsieur,* lui dis-je avec un rire amer.

« — Mais oui, — mais oui, — et si vous ne me croyez pas, revenez ici demain matin à sept heures; il est plus que probable que, grâce aux efforts que je vais faire moi-même, car je vais sortir tout exprès pour cela, je vous remettrai vos mille francs.»

Le lendemain trente juin à sept heures du matin, j'étais chez lui, je le trouvai couché sur son divan.

« — Eh bien, Monsieur, lui dis-je de nouveau en entrant, où en êtes-vous?

« — Armez-vous de courage, mon maître, — je n'ai point d'argent à vous donner, — mais payez toujours, — ou Waterloo va sonner pour vous.

« — Je n'accepte pas, Monsieur, lui répondis-je, votre orgueilleuse comparaison; je comprends néanmoins où vous voulez en venir... Ne parlez pas des efforts que vous avez faits et de ceux que vous allez faire !... Vous voulez, de parti pris et de votre propre volonté, briser ma barque... Mais vous aurez éternellement à vous reprocher mon désastre, qui aura pour cause une dette d'honneur, que vous avez contractée envers moi : elle a pour origine mon propre dévouement à votre personne. — Rappelez-vous donc que j'ai voulu sauver votre nom...

« Voilà comme vous m'en récompensez! Je crois inutile de revenir chez vous; j'attendrai chez moi demain jusqu'à midi vos mille francs; alors nous verrons, Monsieur. — Je saurai bien vous contraindre à vous faire me rembourser les vingt et un mille francs, en écus, que vous me devez pour prêts que je vous ai faits, comme un ami dévoué, — et quant à vos traités avec moi, il faudra bien que vous les exécutiez...»

Je lui fis alors de sanglants reproches....

La colère m'emporta... je m'oubliai...

Je me retirai la menace à la bouche; et, furieux, désespéré, — je me retirai chez moi.

Durant cette violente sortie, de Balzac m'avait constamment regardé d'un air narquois.

Tout fut ainsi terminé entre nous...

Rentré chez moi, je copiai mes comptes sur papier timbré, et je me disposais à les remettre à mon Agréé, mais mon auteur ne m'en laissa pas le temps, car le même soir à onze heures, appuyé sur le dossier du pied de mon lit, de sa voix la plus douce, la plus caressante, il me tenait ce langage :

« — Je me suis occupé de vous, mon cher Werdet, toute la journée. Vous avez été bien vif ce matin, mais je n'y pense plus; je sais ce qu'il faut pardonner à la colère. Vous savez que tous nos traités sont rompus de *fait et de droit !*...

« — C'est ce que nous verrons, Monsieur, re-

pris-je avec feu ; voici mes comptes dressés, ils sont sur papier timbré ; mon agréé, Me Durmont, les aura dès demain matin, et les poursuites commenceront immédiatement.

« — Ce sera inutile, me répondit-il en souriant, car je vous apporte une excellente nouvelle ! — Consentiriez-vous à vendre à un éditeur, très-solvable, tous mes ouvrages en cours d'impression, avec les traités à l'appui, ainsi que tous les autres?

« — De très-grand cœur, Monsieur, m'écriai-je avec vivacité ! Dites-moi le nom de cet éditeur !

« — Monsieur Béthune.

« — J'accepte, car M. Béthune, est non-seulement très-solvable, mais je le tiens encore pour un très-galant homme.

« — En ce cas, reprit-il, c'est une affaire entendue ; M. Béthune vous attendra demain à dix heures.

« — A merveille, j'irai ; mais je mets pour condition expresse que M. Bétune payera pour vous votre compte particulier et même les intérêts de ces sommes que je vous ai prêtées.

« — Soit, c'est convenu ; bonsoir ! »

Et il se retira.

Le lendemain à dix heures, j'étais chez M. Béthune qui m'attendait.

A midi je sortais de son cabinet. — J'emportais pour dix mille francs de ses billets, à compte sur la

somme de 63,300 francs des livres, et traités de Balzac que je lui avais vendus.

Deux jours après je lui remettais les ouvrages avec tous les traités à l'appui, il me remit pour solde 53,300 francs en ses billets.

J'avais, il est vrai, livré à M. Béthune, avec leurs traités à l'appui, tous les ouvrages en cours d'impression, mais je gardais les autres, dont il me restait des nombres considérables.

Voici l'état des traités que je remis à M. Béthune :

1. *Le Médecin de campagne,* 2 vol. in-8°.
2. *Les Chouans,* 2 vol. in-8°.
3. *Le Père Goriot,* 2 vol. in-8°.
4. *Le Lys dans la vallée,* 2 vol. in-8°.
5. *Séraphita,* 1 vol. in-8°.
6. *Louis Lambert,* 1 vol. in-8°.
7. *Les Cent contes drôlatiques*, 3 vol. in-8°.
8. *Les Études philosophiques,* 30 volumes comprenant :

La Peau de chagrin. — Adieu. — L'Élixir de longue vie.— El Verdugo. — Un Drame au bord de la mer. — L'Enfant maudit. — Jésus-Christ en Flandre. — Melmoth réconcilié. — Fascino Cane. — Maître Cornélius. — Les Proscrits. — Le Livre des douleurs. — Sœur Marie des Anges. — Histoire de César Birotteaux. — Le Réquisitionnaire. — Le Président Fritot. — Le Chef-d'Œuvre inconnu. — Les Souffrances de l'inventeur.—Le Philanthrope.—Les Deux Amours. — Aventures administratives. — La Comédie du diable.

9. *Les études de mœurs,* 12 vol. in-8° divisés en trois séries :

Scènes de la vie privée, 4 vol.
Scènes de la vie parisienne, 4 vol.
Scènes de la vie de province, 4 vol.

Ces douze volumes contenaient les ouvrages suivants :

I. Scènes de la vie privée :

Introduction par Félix Davin. — Le Bal de Sceaux. — Gloire et Malheur. — La Vendetta. — La Fleur des pois. — La Paix du ménage. — Balthazar Claës. — Même Histoire.

II. Scènes de la vie de province ;

Eugénie Grandet. — Le Ménage. — Les Célibataires. — La Femme abandonnée. — La Grenadière. — L'Illustre Gaudissart. — La Grande Bretèche, — Le Cabinet des antiques. — Fragments d'histoire générale. — Illusions perdues.

III. Scènes de la vie parisienne :

La Femme vertueuse. — La Bourse. — Un Grand Homme de province à Paris. — Le Papa Gobseck, — Histoire des Treize. — Ferragus. — Ne touchez pas à la hache. — La Fille aux yeux d'or. — Profil de marquise. — Sarrazine. — Le Colonel Chabert. — Madame Firmiani. — La Comtesse à deux maris. — La Maison Nucingen.

Ainsi, je cédais à M. Béthune *neuf traités*, formant 54 *volumes des Œuvres de Balzac*, ses meilleurs ouvrages; ceux qui, selon l'expression d'un ancien, *sentaient l'huile.*

En moins de deux heures, j'avais vendu pour la somme énorme de 63,300 fr.

Au mois d'octobre 1837, parut un petit livre fort piquant, très-curieux, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. L'auteur, homme spirituel s'il en fût, cachait son nom, J. L...., sous le pseudonyme de Van-Engeldom. L'ouvrage avait pour titre : *Lettres sur les écrivains français ;* on y trouve le fait suivant :

« Un ami d'un acte de vaudeville, qui nous accosta, nous parla d'un marché que venait de conclure M. de Balzac avec un éditeur nommé Delloye. »

L'exploitation des ouvrages *déjà publiés* par l'auteur (54 volumes) a été accordée à l'industriel pour quinze ans, à raison d'une rente annuelle de *quinze mille francs*, et de SOIXANTE MILLE FRANCS COMPTANT.

*

M. Béthune, qui avait cédé son brevet d'imprimeur, en 1836, à son ancien prote, M. H. Plon, pour l'exploitation des œuvres de Balzac, déjà publiées ou à publier comme *inédites*, avait à cet effet formé une société commerciale pour cette spéculation avec MM. Henry Delloye, Victor Lecou et Victor Bohain.

En 1838, j'achetai, tout fabriqué, à cette société dont M. Delloye était le directeur, deux volumes in-8° de Balzac, qui contenaient : *la Femme supérieure*

ou les Employés; une Fille d'Ève; la Maison de Nucingen.

En terminant cette première partie de ma monographie sur le plus illustre romancier de notre époque, je crois devoir rappeler, pour la gloire de ce travailleur infatigable, que, lorsqu'après une année tout au plus, de la gérance de son établissement d'imprimeur typographe, il se retira avec des dettes considérables, fruit de cette malheureuse tentative de fortune; il n'avait pour les payer que sa plume, son énergie, son courage à toute épreuve et son opiniâtre volonté. Il a été le plus *rude piocheur* des temps modernes, — l'on doit forcément remonter jusqu'aux moines du moyen-âge pour trouver des exemples du même zèle, de la même patience et de la même persévérance à polir constamment son style.

Les années qui s'écoulèrent de 1827 à 1838 furent donc pour ce courageux athlète l'époque la plus dure et la plus pénible de sa vie; il ne put se soutenir qu'en faisant des billets : chaque fin de mois amenait pour lui son quart-d'heure plein d'angoisses, car les rentrées sur lesquelles il comptait pour acquitter ses billets étaient toujours bien problématiques.

Force lui était donc d'être constamment en rapport, non pas avec des banquiers proprement dits, mais avec des usuriers...

Que d'habileté, que d'intelligence n'eut-il pas à

déployer pour faire accepter sans cesse de tous ces *Gigonnet*, de tous ces *pères Gobseck*, des renouvellements continuels de ses effets!

C'est ainsi que sa dette primitive s'augmentait, presque sans interruption, des intérêts capitalisés par ces honnêtes escompteurs!

Si, à côté de cette position anormale, vous faites entrer en ligne de compte les dépenses personnelles du grand écrivain, son luxe, ses prodigalités, il vous sera facile de comprendre que'en 1838, il devait gémir sous le poids d'une dette énorme ; et que, afin de pouvoir se retirer avec honneur de cette fâcheuse position, il dut nécessairement chercher un autre point d'appui que le mien, qui lui manquait tout à coup.

Près de succomber, il rencontra un homme d'affaires, industriel très-hardi, très-habile, très-entreprenant; il s'accrocha à lui comme à une planche de salut ; cet audacieux spéculateur se nommait Victor Bohain!

Le lien qui nous unissait, M. de Balzac et moi, était si tendu, que nous devions en continuant ainsi, lui, en ne travaillant plus pour moi et dépensant beaucoup dans sa vie luxeuse ; moi, en ne publiant plus de nouveaux ouvrages de lui, — nous devions infailliblement nous perdre l'un et l'autre.

Comme le plus fort et le plus habile, il fut sauvé!

Comme le plus faible, je fus brisé!...

Je devais nécessairement subir l'éternelle conséquence de la liaison passagère du faible et du fort.

A cette époque, il est vrai, de Balzac avait des dettes considérables! Et qui donc n'en a pas dans notre société moderne, telle que nous l'ont faite nos mœurs?

Mais c'était un honnête homme, — un honnête homme endetté, voilà tout, et non un homme d'affaire endetté, comme le prétend M. H. Taine.

Malgré les succès de ses livres, de Balzac ne pouvait alors s'enrichir; il travaillait pour cela avec trop de conscience, avec trop d'amour de la perfection.

On conçoit maintenant que de Balzac dût me sacrifier à ses intérêts, moi, faible et chétif commerçant, à une société riche, puissante, qui devait lui payer en espèces, une somme de *soixante mille francs* et une rente annuellede *quinze mille francs!*

Tout ce que je vais raconter maintenant dans la deuxième partie, INTIMITÉ, achèvera de peindre la vie et le caractère de H. de Balzac, de trente à trente-huit ans.

J'esquisserai ensuite, à grands traits, l'histoire de ce célèbre romancier jusqu'à l'époque de sa mort; car je puis dire de lui : *Quòd vidi, audivi, et scripsi.*

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

INTIMITÉ

« Les belles âmes arrivent difficilement à croire aux mauvais sentiments, à la *trahison*, à l'*ingratitude*, quand leur éducation est faite en ce genre; elles s'élèvent alors à une indulgence qui est peut-être le dernier degré de mépris pour l'humanité. »

HONORÉ DE BALZAC.

I

Nécessité pour de Balzac d'avoir une Revue qui lui appartînt. — La Chronique de Paris et William Duckett. — La bête noire. — Ote-toi de là que je m'y mette. — Rêves d'ambition. — Achat du recueil sans un sou vaillant. — Société en commandite au capital de cent mille francs. — Magnifique livre de souche. — Duckett désintéressé au prix de quinze mille francs à longues échéances. — Négociation avec l'éditeur fasciné, pour se procurer cette somme. — Câlineries. — Je cède. — Effets impayés. — Duckett poursuit Balzac. — Jugement du tribunal de commerce. — Condamnation par corps. — Un garde du commerce. — Le prétendu facteur des diligences Laffitte et Gaillard. — Anecdote curieuse. — Treize cent quatre-vingts francs ou Clichy. — Le juge de paix en fiacre. — La maison cernée. — Imprécations de l'auteur de la Comédie humaine. — Duckett livré à l'exécration de la postérité. — Dévouement d'une femme. — Fin d'un horrible cauchemar.

En 1835, au milieu des rêves de gloire, de fortune et d'ambition qu'enfantait chaque jour la puissante imagination de Balzac, celle de devenir rédacteur en chef d'une grande revue critique et littéraire absorbait toutes les autres ; cette pensée incessante était la moins traitable de toutes ; elle ne lui laissait ni repos ni trêve, jour et nuit elle le pressait de son aiguillon.

Il brûlait de pouvoir répondre enfin aux hostilités

renouvelées sans cesse contre lui dans les petits et les grands journaux ; il était en effet devenu le point de mire des attaques les plus sottes, les plus inconvenantes, les plus calomnieuses, dirigées autant contre sa personne que contre ses ouvrages. On eût dit que par ce concert d'outrages sans fin, les auteurs de tous ces articles voulussent chasser du temple de la littérature le grand homme, qui à leurs yeux prévenus, n'était qu'un *cynique* et *immoral* écrivain. Les insensés !

Il brûlait donc du désir de se venger ; ce puissant génie n'avait pas, je dois le dire, un seul travers qu'il ne prît au sérieux ; sa vanité était excessive, et il la regardait comme inviolable et sacrée ; de sorte que quiconque riait un peu de lui, non-seulement l'offensait cruellement, mais commettait encore à ses yeux un crime de lèse-noblesse, de lèse-supériorité intellectuelle.

Pour riposter à toutes ces honteuses manœuvres, et il y était fort maladroit, il faut l'avouer, il lui fallait un journal ou une revue ; puis il y avait aussi par le monde quelques talents qu'il n'aurait pas été fâché d'*éreinter*, de *démolir* : tels que Sainte-Beuve, Léon Gozlan, Eugène Sue, Paul Lacroix (bibliophile Jacob) et d'autres écrivains nouveaux dont les succès l'offusquaient. Il lui tardait beaucoup de pouvoir jeter enfin quelques drogues bien amères dans le lait des éloges dont on les abreuvait.

Pour y parvenir, il était urgent, à son avis, qu'il eût

la haute main dans une revue littéraire quelconque, une position de rédacteur en chef par exemple.

Un jour il crut avoir trouvé cette pierre philosophale de tous ses rêves d'omnipotence littéraire, et qu'il cherchait en vain depuis si longtemps!

A cette époque végétait à l'écart, ou plutôt se mourait de cette affreuse phthisie qui s'empare des journaux sans abonnés, un recueil littéraire appartenant à M. Béthune, et que dirigeait, cependant, comme rédacteur en chef, avec une rare intelligence et beaucoup de talent, mon ami William Duckett.

Or, cet excellent William Ducket était la bête noire de Balzac.

C'était probablement parce que, comme rédacteur en chef de la première édition du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, dont il était également le propriétaire, il avait laissé passer dans ce grand ouvrage, sous le voile d'un pseudonyme, V. Caralp, le malveillant article de P*** C***, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler.

Je n'en sais rien au juste; mais le fait est qu'il détestait cordialement Duckett.

Un jour il nous disait : « Si j'achète la *Chronique de Paris*, le premier acte de mon pouvoir sera d'en expulser ce grand W. Duckett, qui me déplaît tant... Mais comment faire?

« Si je parviens à acheter la *Chronique de Paris*,

je ferai deux bonnes affaires; — que dis-je? j'en ferai trois:

« 1° Je renverrai Duckett, qui *m'embête;*

« 2° Je me nommerai rédacteur en chef à sa place;

« 3° Enfin, je ferai insérer dans ce recueil tout ce qui me plaira, j'en évincerai sans pitié tout ce qui n'aura pas le talent de me plaire. Ma Chronique enfoncera les deux Revues de Buloz; je proclamerai souverainement stupide et bourgeoise toute idée sur l'art ou la littérature qui ne me conviendra pas; je déclarerai merveilleuses toutes celles qui m'iront; je porterai aux nues telle ou telle médiocrité qui ne peut me faire ombrage; j'éreinterai surtout, oui j'éreinterai sans trêve ni merci tous les écrivains dont je suis jaloux ou qui m'offusquent; j'EMBÊTERAI, enfin, les ministres qui ne me décorent pas, quand ils en décorent tant d'autres qui ne me vont pas à la cheville; je leur prouverai qu'on s'entend aussi bien qu'eux en politique, et qu'à leur place on ne ferait pas plus mal.

« Par Dieu! qu'a donc fait celui-ci, et celui-là, et cet autre, pour être ministre?... Rien! — Moi, au contraire, j'ai fait mes preuves! Je sais mon Code civil sur le bout du doigt: ils n'en savent pas, eux, le premier article »

Telles sont, en raccourci, les réflexions intimes auxquelles se livrait notre grand écrivain, un soir, dans un de nos comités secrets avec quelques amis.

Telle était la perspective qui miroitait sans cesse à ses yeux charmés, lorsqu'il songeait à la position de rédacteur en chef d'une revue : il y pensait souvent!

Quand il désirait n'importe quoi, c'était avec la vivacité, l'ardeur fébrile d'un enfant; et ce fut avec cette vivacité, avec cette ardeur fébrile qu'il décida qu'il achèterait définitivement la *Chronique de Paris*.

Il n'avait pas d'argent, il est vrai... mais qu'était-ce qu'un obstacle de ce genre pour un homme qui avait pour devise : *Je suis briseur d'obstacles!*

Il acheta donc à M. Béthune sa *Chronique de Paris*, sans posséder un sou vaillant, sans savoir s'il pourrait réunir *trente-cinq centimes* pour payer le papier timbré sur lequel on écrirait le marché! Cet acte dressé, l'auteur de l'illustre *Gaudissart* se mit en devoir de battre monnaie, et de lancer, lui aussi, sa *commandite*.

Une société, dont le gérant-imprimeur était M. Béthune, et le rédacteur en chef propriétaire M. de Balzac, fut fondée au capital de CENT MILLE FRANCS! représenté par cent actions de mille francs chacune.

Le second fait imprimer, avec un très-grand luxe, par le premier, le livre de souche des cent actions, et, dès qu'il le possède, il se croit possesseur du capital lui-même; il enrôle des rédacteurs, il fait des annonces, il décide, finalement, qu'il n'émettra provisoirement que cinquante de ces actions, somme qui lui paraît plus que suffisante pour marcher quelque temps : si c'est

nécessaire, il émettra plus tard les cinquante autres.

Il s'inscrit lui-même pour trente. . .	30,000 fr.
C'est bien le moins qu'il se donnât à lui-même ce témoignage de sa propre confiance.	
M. Béthune, imprimeur de la *Chronique*, pour dix.	10,000
Un bon et digne jeune homme, M. E*** R***, dévoué corps et âme à l'illustre écrivain, pour un pareil nombre.	10,000
Total.	50,000 fr.

La commandite de la *Chronique* fut ainsi complétement faite, et son ancien rédacteur en chef, M. W. Duckett, désintéressé moyennant une somme de quinze mille francs que Balzac lui remit en effets, à longues échéances.

Il était au comble de ses vœux!

Le vieux duc d'Orléans n'éprouva pas une plus grande joie quand il vit triompher de la garde royale la révolution de Juillet, qu'il savait devoir lui donner la couronne.

Pour être entièrement vrai, je dois dire que, dans le principe, le nom de Balzac attira un assez grand nombre d'abonnés au recueil transfiguré. Mais, soit que la *Chronique de Paris* ne réalisât pas toute leur attente, soit que le rédacteur en chef se relâchât peu à peu du

soin que, dans l'enthousiasme de son entrée en possession, il avait apporté à la confection du recueil, ce qu'il y a de certain, c'est que, insensiblement, les abonnés se dispersèrent, et que l'auteur de la *Peau de chagrin* se trouva trop tôt, juste comme il avait trouvé le pauvre W. Duckett, dans la plus affreuse solitude.

Mais revenons à mon ami W. Duckett qui, comme je l'ai dit, avait reçu quinze mille francs pour évacuer la *Chronique*.

Ces quinze mille francs sont toute une histoire.

D'abord notre illustre écrivain devait les payer comptant, mais ce n'était pas facile. Notre grand *briseur d'obstacles* ne s'épouvanta pas pour si peu ; il vint me trouver et me tint à peu près ce langage :

« — Mon cher ami (le pas était difficile et délicat, il n'y avait rien de trop à lâcher le *cher ami*), vous m'avez repris dix de mes actions à notre *Chronique* ?

« — Oui, monsieur, et je m'en repens.

« — Ne m'interrompez pas... Vous savez que c'est une affaire magnifique...

Je fis de la tête un mouvement de dénégation.

« — Dans six mois, vos dix actions auront quintuplé : elles vaudront cinquante mille francs !...

— Mais le moindre grain de mil
Ferait bien mieux mon affaire...

lui dis-je en riant.

« —Encore!... Ecoutez-moi donc, que diable! Pour en arriver là, il faut que je puisse donner quinze mille francs à Duckett, en vos valeurs, s'entend, pour lesquelles je vous donnerai un privilége sur la *Chronique,* en sorte que vous serez parfaitement garanti. C'est une affaire d'or que je vous propose, car vous aurez inévitablement cinq capitaux pour un dans l'affaire de vos dix actions ; je vous les reprendrai pour cinquante mille francs avant six mois. »

J'avais encore, à cette époque, une confiance aveugle en de Balzac ; mais ma confiance dans sa spéculation était, je l'avouerai, beaucoup moins grande, en sorte que je ne me décidais pas.

« — Vous hésitez, me dit-il tout à coup en prenant ses grands airs ; vous n'avez donc confiance ni en mon talent, ni en ma probité? Vous me regardez comme un cerveau fêlé... N'en parlons plus! Mais rappelez-vous bien ceci, maître Werdet, c'est que du même coup vous me faites manquer ma fortune et que vous manquez la vôtre!

« —Oui, j'hésite, en effet, lui répondis-je, et voulez-vous que je vous en dise la cause?... C'est que j'ai peur que vous n'ayez trop de talent pour diriger un journal...

« — Tout ceci est fort aimable, mon cher, mais ne lève pas l'obstacle qui nous arrête tous... — Voyez, je vous prie, quel air j'aurai si je ne paye pas ces quinze mille francs. »

Ces derniers mots, je l'avoue, me touchèrent le cœur. Je me représentai mon auteur favori dans un inextricable embarras : son traité était signé, il devait forcément payer cette somme, sous peine de dommages et intérêts et de désagréments cent fois plus pénibles encore. Je pris donc héroïquement mon parti...

« — Afin de vous prouver, lui dis-je, combien j'ai confiance en votre probité, en votre loyauté, je n'accepte point le privilége que vous m'offrez sur la *Chronique ;* — je ne veux, de votre main, qu'un *aval de garantie.* Y consentez-vous ?...

« — Je suis prêt à vous donner toute satisfaction... C'est convenu !... »

Et le lendemain je lui remettais quinze mille francs de ma signature à l'ordre de M. W. Duckett, — valeur en acquisition de la *Chronique de Paris ;* — et lui me donnait un *aval de garantie* de ces quinze mille francs, parfaitement en règle. Mes intérêts furent ainsi sauvegardés, car, de mon côté, je transmis à Duckett l'aval de garantie de Balzac, dont il me délivra une décharge en bonne et due forme.

Tout fut terminé de la sorte, à l'entière satisfaction de Balzac.

Ceci se passait au commencement de 1836.

Je l'ai dit, la *Chronique,* dirigée par de Balzac, reprit d'abord un peu de vie ; — les abonnés lui revinrent, et le nouveau rédacteur en chef fut, dans le

principe, exact a remplir les engagements qu'il avait contractés envers l'ancien. Mais, entre les mains du célèbre romancier, l'argent coulait vite, et les derniers billets, échus en mai et en juin 1837, ne furent pas acquittés.

A cette époque, mes rapports avec mon écrivain favori étaient rompus.

M. W. Duckett, qui, comme je l'ai dit, avait à se plaindre de lui, exigea le payement de ces deux effets, et traduisit le futur auteur de *César Birotteau* devant le tribunal de commerce.

Lui, à qui, on l'a vu, aucune des ressources des procédures civiles et commerciales n'était inconnue, tenta de se retrancher, par l'organe de son agréé, Me Durmont, derrière son inviolabilité d'homme de lettres, et de décliner la compétence de la justice consulaire, qui lui répondit très-judicieusement :

« — Vous êtes homme de lettres, c'est incontestable, mais vous êtes, par-dessus le marché, *commerçant* en vertu de votre caractère de gérant d'une commandite, — donc je vous condamne, et *par corps, à payer...* »

Cette manière de se défendre avait exaspéré W. Duckett, qui prenait sa revanche des paroles offensantes que l'auteur de la *Comédie humaine* ne lui avait pas épargnées en diverses circonstances : « Il ne veut pas me payer, disait-il, patience! je saurai bien l'y contraindre... »

Et, en effet, il en vint à bout après bien des tentatives infructueuses.

De Balzac, au moment où il cherchait à se soustraire à sa condamnation par corps, ne demeurait plus rue Cassini ; poursuivi, traqué en tous lieux par les gardes du commerce, il était devenu invisible : il avait trouvé enfin un refuge chez un de ses meilleurs amis.

Tous les journaux de l'époque publièrent à l'envi le fait suivant, avec très-peu de variantes.

« Un garde du commerce, plus intelligent et plus habile que ses pareils, revêt l'uniforme des employés de l'administration des diligences Lafitte et Caillard ; il porte sous le bras un livre de recettes, sur l'épaule une grosse sacoche pleine de pièces d'argent, et va sonner à la porte d'un splendide hôtel des Champs-Elysées.

Le concierge ouvre :

« — Est-ce ici, demande le prétendu facteur, que demeure M. *** ?

« — Oui.

« — A quel étage ?

« — Au fond de la cour, au rez-de-chaussée, la porte à gauche du perron.

« — C'est bien. »

Et l'homme à la sacoche se dirige vers le lieu indiqué : il tire encore là le cordon d'une sonnette.

Une jeune camériste se présente et demande de quoi il s'agit.

Le rusé compère change alors de ton :

« — J'apporte, dit-il, six mille francs à M. de Balzac, priez-le de venir. »

Et il laisse tomber lourdement sur le parquet sa sacoche, qui fait entendre un son métallique de très-bon aloi.

« — M. de Balzac ne demeure pas ici, répond la soubrette.

« — M. *** est-il alors chez lui? reprend le facteur.

« — Non, mais Madame y est.

« — Veuillez avoir la bonté de la prévenir que j'ai six mille francs là-dedans (et il donne un coup de pied à son gros sac d'argent) destinés à M. de Balzac.

« — Attendez! je vais prévenir ma maîtresse... Asseyez-vous !... »

Quelques minutes après, le prétendu facteur était en présence de Mme ***.

« — Madame, lui dit-il, veuillez faire venir M. de Balzac, j'ai six mille francs à lui remettre. »

Mme ***, peu habituée à une défiance telle que le commandait la circonstance, resta stupéfaite...

« — D'où peut donc lui venir cet argent?

« — Je l'ignore, Madame ; tout ce que je sais, c'est que la somme est belle à recevoir, et que je voudrais bien être à la place de M. de Balzac.

« — Ne pouvez-vous me la confier?

« — Impossible, Madame, car, avec tout le res-

pect que je vous dois, il faut absolument, pour ma garantie, que ce soit M. de Balzac lui-même qui signe, en ma présence, sa décharge sur ce livre que voilà...

« — C'est fâcheux... Nous connaissons bien M. de Balzac, mais il n'est pas ici en ce moment... il pourra peut-être venir aujourd'hui... Asseyez-vous, je vais revenir. »

Peu longue fut, à ce qu'il paraît, la recherche !

Alléché par cette bonne fortune des six mille francs qui lui tombait si inopinément du ciel, malgré toute sa finesse, malgré toute la perspicacité d'un homme rompu de longue main aux ruses des gens d'affaires, de Balzac tomba dans le piége !

Il accourut très — empressé sur les pas de Mme *** !

A la vue de Balzac, le prétendu facteur se démasque et lui dit :

« — Au nom de la loi, je vous arrête, M. de Balzac ! dit-il en lui mettant la main sur le capuce de son froc de dominicain, à moins que vous ne me payiez à l'instant même mille treize cent quatre-vingts francs, plus les nouveaux frais, sinon je vous conduis à Clichy ; — il est inutile de chercher à fuir : la maison est cernée, et dans un fiacre, à votre porte, stationne M. le juge de paix... Tout a été prévu.

A ces mots de : mille treize cent quatre-vingts francs ou Clichy ! de Balzac était resté stupéfait et

anéanti. C'était le *Mane, Thecel, Phares* du festin de Balthazar.

« — *Je suis pincé!* s'écria-t-il. Mais Duckett ne le portera pas en paradis ou en enfer ; je le clouerai au poteau de l'infamie et je vouerai son nom à l'exécration de la postérité. » (*Historique.*)

De Balzac ne possédait pas à cette heure un centime.

L'instant était on ne peut plus mal choisi : il fallait qu'il allât à Clichy ou qu'il payât... *Hic et nunc.*

L'hospitalité qu'il recevait dans cet hôtel, chez un ami, était une hospitalité de courtoisie et de générosité ; dans une situation pareille, il était impossible qu'on le laissât emmener comme un malfaiteur.

S'il méritait peut-être, à certains égards, le traitement que lui faisait subir un créancier de mauvaise humeur, il n'en doit pas moins demeurer certain, pour quiconque sent battre dans sa poitrine un cœur honnête et droit, que la contrainte par corps est douloureuse et inique : c'est un outrage à la morale et à l'humanité, quand elle s'exerce sur des hommes ordinaires ; c'est une insulte publique et presque un crime, lorsqu'elle frappe un talent, un génie comme de Balzac.

William Duckett usait, en cette circonstance, de son droit légal : il cédait à un mouvement bien naturel de vengeance, et cette dernière considération l'absout peut-être jusqu'à un certain point. De Balzac,

en plusieurs occasions, avait été sans pitié pour lui; il l'avait blessé dans son orgueil d'écrivain et dans la loyauté de sa conscience : ce sont de ces offenses qu'on oublie difficilement.

J'ajouterai encore à la décharge de Williams Duckett, que de Balzac, qui n'épargnait pas les sarcasmes à ceux à qui il en voulait, se regardait comme inviolable sous sa cuirasse de gentilhomme et de grand maréchal de la littérature. Quoiqu'il ne manquât pas certes de cœur, il eût regardé comme au-dessous de lui de donner satisfaction à un auteur moins connu, pas plus que les d'Entragues n'en eussent donné jadis à un vilain pour quelque cause que ce fût; mais il usait de tous ses droits les plus rigides envers quiconque lésait, si légèrement que ce fût, ses intérêts.

A cet égard il se montrait impitoyable, comme il le prouva avec ses deux premiers éditeurs, Louis Mame et Alphonse Levavasseur.

Il faut bien le dire, de Balzac était au suprême degré un homme de chicane et de procédure...

En l'absence de son mari, M^me^ *** paya le garde du commerce, capital, intérêts et frais, et de Balzac se trouva ainsi débarrassé d'un horrible cauchemar!

II

La rédaction de la *Chronique de Paris*. — De Balzac, Jules Sandeau, Gustave Planche, Chaudes-Aigues, Brucker, Alphonse Karr, Théophile Gautier, Charles de Bernard. — Le dîner du samedi. — Collaborateurs et convives. — L'inspiration et l'appétit. — Impôt de capitation difficile à prélever. — Absence absolue de copie. — Brillantes divagations à ce sujet. — Politique étrangère ou étrange. — Le café, l'alcool et les cigares. — Éreintement des amis intimes. — De Balzac supérieur à Bonaparte premier consul. — Alphonse Karr le couronne de fleurs. — Royauté improvisée. — Comme il prend son rôle au sérieux. — Face de Silène. — Le bon temps.

Avant de dire comment se faisait le travail de rédaction de la *Chronique de Paris*, il est de mon devoir de proclamer ici, à la face du monde littéraire, les noms des illustres collaborateurs qui eurent l'honneur d'y *tartiner*.

Voici ces noms, que je veux faire passer à la postérité :

De Balzac, rédacteur en chef, chargé spécialement de *la politique étrangère*.

Jules Sandeau. — *Théâtres*.

*Emile R***.* — *Littérature légère.*

Gustave Planche, que je conquis à la *Chronique* tout en le mettant à même de payer ses dettes (1) et de se présenter dans le monde en habits propres et convenables. — *Critique sérieuse des salons.*

Jacques de Chaudes-Aigues. — *Critique légère,* sous les ordres de son maître, Gustave Planche.

Raymond Brucker. — *Nouvelles et romans.*

Alphonse Karr. — *Piqûres* et *Coups de griffe.*

Théophile Gautier, — qui donna successivement : un *Tour en Belgique,* la *Morte amoureuse,* la *Chaîne d'or.*

Et enfin *Charles de Bernard,* qui publia dans ce recueil : la *Femme de quarante ans,* la *Rose jaune.*

Tel était le personnel de la rédaction de la *Chronique de Paris.*

Disons maintenant comment se faisait la copie de cette *Chronique,* qui devait, disait-on, *enfoncer* à la fois M. Buloz et ses deux *Revues : de Paris* et *des Deux-Mondes!*

Elle paraissait deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi.

Tous les samedis, les rédacteurs se réunissaient chez moi... pour dîner d'abord, puis pour remettre au rédacteur en chef les articles composés.

Je dois rendre hommage à la ponctualité de ces Messieurs.

(1) Voir mon article sur Gustave Planche.

Il semblait qu'à l'exception d'Alphonse Karr, de Chaudes-Aigues, de Brucker et de Théophile Gautier, ils fussent tous solidaires les uns des autres, en appétit surtout, qui ne leur faisait jamais défaut.

La rédaction, avouons-le, se montrait moins zélée, peut-être même était-elle un peu indifférente, un peu paresseuse; mais enfin, si l'inspiration sommeillait quelquefois, il est juste de dire que l'appétit stimulait régulièrement les collaborateurs ou plutôt les convives. Ils accouraient, avec une exactitude des plus louables, demander à ma table cette force réparatrice dont l'esprit a tant besoin, mais rarement ils apportaient au bureau le tribut intellectuel que leur souverain maître, de Balzac, eût tant aimé à prélever sur ses sujets insoumis pour faire vivre sa *Chronique*.

Ils auraient pu invoquer, il est vrai, cette circonstance atténuante que c'était un impôt de capitation, forme d'impôt qui a considérablement vieilli; mais, je dois le déclarer la main sur la conscience, il ne vint jamais, que je sache, à l'esprit d'aucun de ces rédacteurs contribuables, de se retrancher derrière cette excuse, ce qui prouve évidemment en leur faveur.

Mais que de faux-fuyants spirituels et caustiques! Que d'histoires bizarres, plaisamment racontées, dans le but d'expliquer au *chef* suprême l'absence absolue de copie!

« — Voyons! vous, Jules Sandeau, disait le grand pontife, vous m'avez promis pour aujourd'hui un ar-

ticle qui devait éreinter Th. M. — Me l'apportez-vous ?

« — Non, ma foi !

« — Et pourquoi ?

« Il *m'embête*, ce Monsieur ; vous le savez bien. J'ai pris un de ses derniers volumes, et n'ai pu aller jusqu'au bout du premier chapitre : c'est plat, c'est prétentieux, c'est assommant.

« Est-ce que le plat, le prétentieux, l'assommant Th. M. aurait obtenu par hasard le privilége d'assourdir impunément le public, en forçant la critique à le laisser tranquille ? Il y a trois ou quatre journaux remplis, tous les quinze jours, de ses propres éloges, sur ses propres livres ; c'est un scandale, une insulte à la littérature. Il faut démolir et éreinter ce *blanc*.

« — Ce n'est pas une raison ça, répondait Jules. Laissons vivre ça : que voulez-vous que devienne le public ? Vous savez bien que ces sortes d'écrivains sont la perte de la littérature.

« — Et vous, Gustave Planche, avez-vous démoli B. ?

« — Moi ? je n'ai rien fait du tout.

« — Comment, rien ?

« — Il ment ! interrompait Chaudes-Aigues ; il a supputé consciencieusement, dans sa tête, combien un homme pouvait avoir de poils dans sa barbe, un seul de ces poils étant connu.

« — C'est vrai, répondait Gustave Planche, depuis quelque temps je me livre à des calculs de tête, — je vais me faire recevoir membre de la Société de statistique.

« — Ce n'est pas tout encore, reprenait Alphonse Karr, notre grand calculateur est absorbé aussi par de singulières observations. — Figurez-vous qu'aujourd'hui, lui et moi, nous fumions d'excellents cigares, ma foi! dans le jardin du Palais-Royal, lorsqu'une jeune et jolie petite femme nous dépasse; — sa robe retroussée laissait apercevoir un mollet admirable... qui faisait venir l'eau à la bouche.

« — Tu vois bien ce mollet, — qui te séduit, qui te fascine? me dit Gustave. — Eh bien, oui! je le vois! Où veux-tu en venir? — A te démontrer que ce mollet annonce que la jeune femme a *telle* imperfection sur *telle* partie du corps. — Eh! qui te le prouve? — Le mollet trop rapproché de la cheville gauche. — Comme le moyen de vérifier le fait nous manquait; comme d'ailleurs la malléole externe nous apparaissait en outre trop renflée de ce côté, après mûre délibération avec moi-même, j'en ai conclu que notre ami pourrait bien avoir raison.

« — Assez, Messieurs, assez de bavardages! interrompait le chef.

« — Quand vous serez de la Société de statistique, mon cher Gustave Planche, vous me ferez le plaisir de supputer combien une paresse comme la vôtre

étant donnée, il pourra en résulter de paresseux à la première génération.

« — Aucun ! dit de sa voix d'embouchure de clarinette fêlée Gustave, il n'en résultera rien.

« — Notre ami Gustave a puissamment raison, répond Chaudes-Aigues.

« — Mais enfin, Messieurs, s'écrie de Balzac, trêve à ces plaisanteries, qui se renouvellent sans cesse chaque fois que nous nous réunissons pour rédiger notre *Chronique !* Finissons-en une bonne fois pour toutes ! Parlons sérieusement ! N'apportez-vous rien ?

« — Si ! si ! vraiment, répond Jules Sandeau, j'apporte, moi, l'appétit le plus vorace que vous puissiez imaginer, vous qui imaginez tant de belles choses, ô de Balzac ! »

Et de Balzac de faire un geste très-prononcé d'impatience !

« — Vous, Alphonse Karr, vous m'aviez promis de nous donner aujourd'hui quelques sourires et coups de griffe; les avez-vous ?

« — Vraiment non ! J'ai, depuis quinze jours, fait un voyage de circumnavigation d'Asnières au Pecq, — et du Pecq à Asnières; c'est un pays très-peu connu, qui offre beaucoup à observer ; vous devriez venir avec nous, de Balzac, nous ne sommes que trois, Freyschütz, Léon Gatayes et moi, — vous ferez le quatrième, un canotier des plus sveltes, agiles

et agréables; — dans ce voyage vous trouveriez la matière de deux volumes très-maritimes; cela en vaut la peine. Je n'ai donc pu écrire une seule ligne ! Voyez mes mains, elles sont pleines de callosités et d'ampoules, — j'ai trop ramé, voilà !...

« — Avec quoi voulez-vous donc que je fasse le numéro de demain, si chacun de vous n'apporte rien? répliquait de Balzac, que rien ne distrayait de son affaire.

« — Mais vous êtes là, maître, lui répondait-on; vous êtes un grand homme, un puissant génie; vous êtes fécond comme la nature elle-même; maître vénéré, vous direz : Que la *Chronique* se fasse! Et la *Chronique* se fera...

« — Vous savez bien tous que je ne me suis réservé que l'article sur la politique étrangère et que...

« — Oui! oui! nous le savons tous, reprend Alphonse Karr en rallumant son cigare qui n'était pas éteint, je sais que vous faites de la politique *étrange*...

« — *Ère*, s'écriait en hurlant de Balzac, en terminant le mot que méchamment Karr avait laissé inachevé.

« — *Ère*, — hurlait à son tour Alphonse... Vous vous êtes réservé, nous le savons tous, la politique étrange—ère, comme vous le dites, étrangère à tous les gouvernements présents, passés et futurs. — Mais encore, est-il fait votre article? dites, maître! vous qui nous grondez...

« — Non ! mais je l'ai là, disait-il en se frappant le front, — je n'ai plus qu'à l'écrire ; en moins d'une heure il sera fait, complétement fait.

« — Avec les corrections? dit l'implacable Alphonse Karr, faisant allusion aux corrections nombreuses dont de Balzac émaillait ses épreuves.

« — Oui ! avec les corrections !...

« — Ah ! par exemple ! criait Alphonse, voilà qui est fort ! Prouvez-nous, de Balzac, que votre article ne demandera pas plus d'une double composition et d'une douzaine de remaniements en troisième épreuve, et nous nous condamnons tous au pain sec, jusqu'à ce qu'on vous ait élevé une statue n'importe où ; mais si vous ne nous prouvez pas cela, si, comme vous le dites, votre article n'est pas fait, et il ne l'est pas, nous sommes au pair. Je n'ai rien fait, tu n'as rien fait, il n'a rien fait, nous n'avons rien fait, — vous n'avez rien fait, ils n'ont rien fait ! Donc, vous n'avez rien à nous reprocher, vous êtes aussi paresseux que nous, — ce qui n'est pas peu dire ; sur ce, il faut songer au dîner ! J'ai des inspirations gastronomiques furibondes... »

Et tout le monde se mettait à table.

Et chaque samedi ramenait à peu près les mêmes scènes !

Le dîner était toujours fort gai, la verve éclatait de toutes parts.

Le repas terminé, on prenait le café, l'alcool ;

puis une heure ou deux étaient consacrées à la *fumerie*, au grand désespoir de Balzac, qui, détestant le *tabac* et les *fumeurs*, prétendait que rien de bon ne pouvait sortir du cerveau d'un homme adonné à cette funeste habitude ; il disait cela au milieu d'un nuage de fumée provenant de six à huit cigares, entremêlé de bons ou de mauvais mots, après quoi on se mettait enfin résolûment à la besogne.

A minuit, on avait éreinté un camarade auquel on devait donner une poignée de main le jour suivant, deux ou trois peintres, un ou deux statuaires, sans compter les ministres que de Balzac s'était spécialement chargé d'*étriller*. Tout était alors pour le mieux; on envoyait les articles à l'imprimerie, et la *Chronique* paraissait de plus belle, comme si l'on eût médité pendant un mois tout ce qu'elle contenait de sublime sur les principes du beau dans les arts et les lettres, comme si l'auteur de l'article sur la politique étrangère n'avait pas été la veille en proie aux angoisses les plus vives et les plus poignantes sur l'existence de sa chère *Chronique !*

Dans toutes ces scènes de rédaction, de Balzac était magnifique. Il ressemblait à un capitaine à la tête de sa compagnie : — que dis-je? à un général à la tête de son armée ! à un grand général même, bien autrement grand que le premier consul Bonaparte au passage des Alpes, qu'il ne franchit qu'une fois, tandis que lui, de Balzac, les franchissait deux

fois par semaine, et avec quelques hommes *seulement!*

Parmi tous ces jeunes écrivains qui s'assemblaient ainsi chez moi chaque samedi, il n'y en avait pas un qui ne rendît hommage au talent hors ligne de Balzac, et qui ne le vénérât comme son maître; mais il n'en était pas un seul non plus qui fût assez révérencieux pour ne pas s'apercevoir de la vanité excessivement ridicule de l'illustre écrivain.

On l'en plaisantait sans cesse, sans qu'il se doutât le moins du monde, lui qui avait l'esprit si délicat et si fin, qu'il était l'objet de ces continuelles plaisanteries.

Un soir Alphonse Karr le couronna de fleurs.

Voici ce qui lui en avait donné l'idée.

De Balzac était venu tard, ce samedi.

Nous étions déjà à table. Aussitôt qu'on l'aperçut, on ouvrit les rangs, et la place d'honneur lui fut offerte.

On manquait de siéges, de couverts et même de verres!

Je lui fis donner un vaste fauteuil, dans lequel il se plongea avec délices.

Je lui fis donner un couvert en vermeil, et un immense verre découpé et taillé à facettes, objets dont on ne se sert pas habituellement, qu'on a par fantaisie; en sorte que notre rédacteur en chef fut bientôt en possession d'une foule de *distinctions* impro-

visées; il était roi, disions-nous, et mille plaisanteries fêtaient sa royauté de hasard : il lui manquait la couronne, on lui en vota une de fleurs.

Il était au comble de la joie; il se laissa couronner par Alphonse Karr, avec une bonne foi, exempte de toute modestie; il fut roi véritablement : il trôna avec une complaisance dont il ne m'a donné que cette fois le spectacle. Il ne se prodiguait pas, tandis que les rires les plus bruyants éclataient autour de lui. Il finit par comprendre cependant qu'il pouvait rire aussi, qu'il devait même rire beaucoup, et l'hilarité fut à son comble quand on le vit ouvrir pour rire une bouche immense. Sa figure, sous ces fleurs, était radieuse; c'était la face de Silène qu'épanouissait une joie jusque-là sans exemple, et qu'enluminait le vermillon le plus intempérant qu'on pût imaginer. Ses éclats de rire furent tels, — que toute la salle du festin en trembla.

De ma vie, je n'ai ri d'aussi bon cœur!

C'était le bonheur pour moi!

Je vivais alors de la vie intellectuelle!

Tandis qu'aujourd'hui!...

Ce que c'est que de nous!...

Cet Alphonse Karr, — dans ses *Guêpes*, s'est égayé avec l'esprit que tout le monde lui connaît de cette royauté improvisée de Balzac.

III

De Balzac en butte à de cruelles plaisanteries en expiation de sa vanité. — Un mot encore sur son mépris pour les autres écrivains. — Les punaises de la littérature. — George Sand, écrivain du genre neutre. — Plus de culotte et moins de style. — De Balzac ne saluait personne. — A l'occasion, pourtant, il savait être insinuant, flatteur, obséquieux, bonhomme. — Ses antipathies. — Sa rage de ne pouvoir réussir à me les faire partager. — Une scène du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. — Duckett est-il là? — Une impolitesse envers Raymond Brucker. — Une nouvelle impolitesse envers Jules Bergounioux. — Les contrefacteurs belges. — Explosion de colère. — Nous tous gens de lettres. — Grossière indignation de Balzac. — Une leçon que lui donne Jules Sandeau. — On le renie. — On entoure d'égards la victime de sa brutalité. — Les deux Jules.

Bien que de Balzac fût, à plus d'un égard, je dois le dire, le chef de cette pléiade de jeunes écrivains distingués qui rédigeaient la *Chronique*, il n'en était pas moins en butte à de nombreuses et cruelles plaisanteries, plaisanteries que ne cessaient de lui attirer sa vanité et la façon blessante dont il en faisait montre à tout bout de champ.

Homme de lettres, il méprisait tout ce qui écrivait,

comme bien inférieur à lui : il méprisait principalement cette tourbe d'écrivassiers faméliques qui pullule dans les petits journaux. « Ce sont, disait-il, les punaises de la littérature ; on les écrase quelquefois, parce qu'elles mordent, mais on ne se met point en colère contre elles. »

Il exemptait à peine de ses anathèmes quelques célébrités, dont le talent et le génie ne sont pas plus contestables que la lumière du jour. Toutefois, quoiqu'il admirât George Sand, il ne l'aimait pas ; c'était une de ses antipathies :

« — Ne me parlez pas, répétait-il souvent, de cet écrivain du genre neutre. La nature a eu des distractions à son égard ; elle aurait dû lui donner plus de *culotte* et moins de style. »

La masse des gens de lettres, je ne saurais trop le dire, était très-peu considérée par lui ; il en parlait souvent avec des expressions d'un orgueil incroyable. Du reste, en sa qualité de gentilhomme, prise dans l'acception *non* historique du mot, il dédaignait souverainement tout le monde ; en sorte que ses confrères en talent étaient méprisés à deux titres divers, mais à deux titres à la fois ; c'était de ces mépris que ses jeunes confrères se vengeaient lorsqu'ils se mettaient en verve de railleries.

Je veux citer quelques exemples de l'inconcevable fatuité de Balzac. Jamais il ne saluait ses jeunes amis. Ceux-ci avaient beaucoup trop d'esprit pour se cho-

quer de cette impolitesse, et beaucoup trop de gaieté pour n'en pas rire ; mais le fait est que jamais, en entrant ou en sortant, il ne saluait personne. Cela se passait, non-seulement chez moi, mais chez *nous*, si je puis m'exprimer ainsi, pour mieux faire comprendre que tout ce monde de talent réuni chez moi, dans ces circonstances, y était comme chez lui, tant je tenais à ce que mon hospitalité fût pleine de cordialité et d'entrain.

J'ai dit ailleurs que j'étais tour à tour, pour lui, ou MAITRE Werdet, ou CHER, ou MON CHER, ou MON BON AMI, suivant qu'il s'agissait de simples rapports d'affaires, ou de ces petits services intimes, assez fréquents, dans lesquels ma bourse jouait un rôle qui m'était parfois onéreux. Or, chacune de ces appellations avait un ton et un sens distincts dans sa bouche, et je dois dire que, comme ces grands chanteurs qui sont sûrs d'eux-mêmes, il ne se trompait jamais sur l'intonation qu'il voulait donner à chacune de ces épithètes.

Dieu me préserve de jouer le rôle de méchant et de m'abandonner au plaisir, indigne de moi, de barbouiller d'épigrammes et de scènes comiques un tombeau sur lequel tous les amis des lettres pleurent encore ! mais je suis forcé de le dire pour être vrai, j'ai vu jouer à de Balzac des scènes de la plus haute comédie, non-seulement vis-à-vis de moi, il n'en avait pas besoin, mais envers tel ou tel que je pourrais citer.

Avec les écrivains qui commencaient à *percer*, avec ses *pairs*, avec ses amis, il était habituellement raide et orgueilleux ; mais dès qu'il avait besoin de capter la bienveillance des uns ou des autres, il devenait d'une amabilité charmante. S'agissait-il, par exemple, d'obtenir de l'argent ? il était d'une souplesse et d'une élasticité prodigieuses.

Insinuant, flatteur, obséquieux, rempli de grâces félines, d'une facilité d'élocution étonnante et d'une audace de hâbleries que rien n'intimidait, il savait fort bien qu'il était difficile qu'on pût lui refuser quelque chose.

Je l'ai souvent observé chez Mme Béchet, dans des circonstances que j'étais condamné à voir, hélas ! se renouveler chez moi, et je dois dire que sa physionomie se revêtait alors d'un caractère particulier de bonhomie et d'affection impossible à décrire. Son œil, qui brillait d'ordinaire d'un éclat étrange, devenait aussitôt doux et caressant : sa parole était onctueuse, pénétrante, et on lui accordait en ce moment sans marchander tout ce qu'il demandait.

Mais je reviens à l'habitude dont je parlais tout à l'heure, et qui forme un des traits caractéristiques de notre écrivain.

Il entrait habituellement chez moi sans sonner, il arrivait au salon comme une flèche qu'on lance ; il se présentait enfin partout le feutre cloué sur son chef.

Quelque société que j'eusse, en quel tête-à-tête que

je me trouvasse, quelque solitude que j'eusse voulu garder, et quelle qu'eût été l'heure, l'entrée de Balzac était infailliblement la même.

C'était oubli, préoccupation de penseur, diront quelques personnes indulgentes ; elles se tromperont.

C'était calcul, parti pris, spéculation d'orgueil qui veut produire de l'effet ; explosion de moyens aristocratiques, haute opinion de soi-même, dédain des autres, que sais-je, moi ?

C'était surtout enfantillage, puérilité, car je suis forcé de convenir que de tous les gens de lettres distingués de notre époque, il fut le plus puéril et le plus vain.

Combien de fois cette ridicule et offensive manie de garder le chapeau sur la tête n'a-t-elle pas été de la part de ses spirituels camarades l'objet de railleries un peu vives, de discussions parfois très-amusantes.

Je dois résister à la velléité qui me pousse à en raconter quelques-unes, parce que j'ai à peu près la certitude de gâter tout ce que cet esprit fin recélait de méchancetés charmantes, de mots pleins de finesse, se croisant, se heurtant dans l'air, comme des feux de Bengale, dont l'éclat est éblouissant, mais qui, le moment passé, ne laissent pas même de traces.

Dans ces jeux de l'esprit, dans ce tohu-bohu de mots, pleins de sel et de gaieté, il n'était plus le maître, il faut en convenir ; et souvent il se retirait de la

mêlée, de ces luttes courtoises, quoique railleuses, avec de larges blessures faites à son amour-propre.

Ce fut à ce point qu'à propos de deux ou trois de ses propres confrères qui l'avaient ainsi houspillé, il me dit orgueilleusement, après avoir essuyé leur feu à bout portant :

« — Comment recevez-vous *cela* ? Ce Brucker, ce Luchet, ce Gozlan, me déplaisent au dernier point. »

Je le crois bien, c'étaient ceux dont les railleries le chatouillaient le plus désagréablement.

Depuis, il revint encore sur le même chapitre. A l'entendre, j'aurais du fermer la porte aux gens qui lui déplaisaient.

Je ne finirais pas, si j'entreprenais de raconter les petites impertinences, les manques de procédés dont de Balzac m'a rendu témoin. En voici une autre qui n'est pas moins caractéristique que celles que je viens de raconter.

J'étais allé un jour, rue de Vaugirard, 36, à la rédaction du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Je voulais voir le directeur, l'excellent et l'obligeant William Duckett, homme, je ne saurais trop le répéter, du meilleur esprit et du meilleur cœur que l'on connût alors dans la république des lettres. Ne l'ayant pas rencontré, je l'attendais dans son cabinet de travail, qui n'était séparé de la salle de rédaction que par une porte vitrée, en sorte que du divan où j'étais commodément assis et où je lisais

une épreuve, ou un journal que j'avais trouvé là par hasard, je pouvais voir tout ce qui se passait dans la pièce voisine.

Là se tenaient le rédacteur en chef du *Dictionnaire*, *Eugène de Monglave*, son collaborateur, *Charles Dupouy*, et plus loin son garçon de bureau, l'ex-instituteur primaire *François Darras*, aujourd'hui inspecteur du balayage de Paris, qui pourrait, s'il le voulait, publier, lui aussi, de curieux et spirituels détails biographiques sur tous les hommes célèbres qui ont pris part à la rédaction de cet ouvrage important.

La scène qui va suivre se passait en 1834.

Tout à coup la porte extérieure s'ouvre avec fracas : sur le seuil apparaît de Balzac qui, le chapeau cloué sur la tête, selon son habitude, de sa voix la plus éclatante en modulant grotesquement ses paroles :

« — *Duckett est-il là?* »

Personne ne répond.

Notre grand homme, sans s'apercevoir le moins du monde de la froideur de l'accueil qu'on fait à son impolitesse, réitère imperturbablement sa question :

« — *Duckett est-il là?* »

Et elle reste comme la première fois sans réponse.

Il se détermine alors à faire majestueusement trois pas en avant, et debout, le chapeau constamment sur la tête, il va se placer derrière le fauteuil de

Monglave, et s'adressant personnellement à lui pour la troisième fois, il entonne son immuable :

« — *Duckett est-il là ?* »

Monglave, homme doux, poli, bienveillant, bon enfant même, mais par sa nature méridionale très-peu endurant, ne se retourne pas vers notre homme et se borne à lui montrer du doigt Charles Dupouy, en répondant sèchement à son interlocuteur :

« — Adressez-vous à Monsieur. »

De Balzac ne s'émeut pas; il se dirige tout d'une pièce vers le fauteuil de Dupouy et un peu obliquement derrière lui, il recommence pour la quatrième fois son antienne :

« — *Duckett est-il là ?* »

Sans lever les yeux de sa besogne, mais avec une intonation plus énergique que celle de Monglave, Dupouy, ancien artilleur, très-peu patient, lui répond brusquement à son tour :

« — Adressez-vous au garçon des bureaux. »

Ainsi renvoyé de Caïphe à Pilate, et tombant de Charybde en Scylla, de Balzac commence enfin à s'émouvoir : il franchit la distance qui le sépare de l'ex-instituteur primaire; cette fois, avec une explosion de colère mal dissimulée, il lui crie d'une voix formidable :

« — *Duckett est-il là ?* »

La conduite de ses patrons prescrivant au garçon de bureau celle qu'il devait tenir:

« — Monsieur de Balzac, dit-il sèchement, ces messieurs m'ont défendu de vous répondre. »

Il dut se retirer de là fort mécontent, on le pense bien; sa colère avait monté par degré à chacune de ces questions infructueuses; il menaça de se plaindre à Duckett...; François l'y engagea fort. Un quadruple éclat de rire salua sa retraite.

Les choses pourtant en restèrent là.

Je ne cite ce trait que pour montrer combien les cavalières façons de Balzac lui attiraient de petites scènes désagréables.

Mais revenons à mon chez moi, dont je me suis taop éloigné !

Jamais, on se le figure sans peine, je ne voulus me soumettre à fermer ma porte aux *gens qui déplaisaient si fort à M. de Balzac*, et qui étaient des hommes de lettres de mérite, me faisant l'honneur de me confier la publication de leurs ouvrages; seulement j'évitais de les recevoir en même temps que lui.

J'étais un jour dans mon cabinet; — je causais manuscrit et épreuves avec un écrivain dont j'avais un ouvrage *sous presse*, et dont j'ai déjà cité le nom : c'était Raymond Brucker (1), à qui nous devons les *Intimes*, les *Sept péchés capitaux*, le *Maçon*, productions très-remarquables publiées sous le pseudonyme de *Michel Raymond*.

(1) Voyez mon article sur Raymond Brucker.

Nous étions très-affairés, car Brucker, quand il s'y met, est des plus loquaces; — tout à coup la porte s'ouvre, et de Balzac paraît.

A sa vue, Raymond Brucker, la *bête noire* de Balzac, se lève avec empressement, il court à sa rencontre, il lui tend une cordiale poignée de main, et d'une voix émue, dans les accents de laquelle éclatait la joie :

« — Que je suis donc heureux, de Balzac, s'écrie-t-il, de vous rencontrer ici ! »

Notre grand maréchal littéraire, sans serrer cette main qui lui était si amicalement offerte, sans saluer son interlocuteur, sans le regarder même, passe outre fièrement, et se dirige vers le salon, où il va m'attendre...

Brucker, à cette grossière impertinence, devient pourpre de colère : il veut, à son tour, prendre la route de mon salon pour aller *laver* la tête, me dit-il, à ce faquin..... il se calme enfin à ma prière et se retire.

Quant à de Balzac, dès qu'il m'aperçoit, il ne me dit que ces paroles dédaigneuses :

« — Vous recevrez donc toujours *cet homme* ?... »

« — Oui, Monsieur, » lui répondis-je avec fermeté.

J'ai dit ailleurs que la nature avait fait don à mon auteur bien-aimé d'un cœur d'or, et c'était vrai, — mais j'ai ajouté que le contact de la société l'avait

rendu égoïste, fier, orgueilleux, — et c'est plus vrai peut-être encore.

Peu de temps après, ce fut ce même de Balzac si impoli, si grossier, si impertinent envers ce pauvre Brucker qu'il exécrait, qui vint un soir à onze heures m'annoncer que j'étais cause du suicide de cet écrivain.....

Heureusement que c'était un faux bruit, comme je l'ai raconté ailleurs, mais cette démarche du grand homme n'en était pas moins inspirée par le cœur.

De Balzac, homme de lettres, méprisait souverainement, je l'ai dit, tous les écrivains qu'il jugeait lui être inférieurs.

En voici un nouvel exemple :

Un jenne Breton, de très-bonne et très-honorable famille, était venu faire son droit à Paris ; mais au lieu de se livrer exclusivement à l'étude aride du Code, comme il aurait dû le faire, il s'adonna avec passion au culte des lettres.

Il paya d'abord, comme de raison, son tribut de poëte à sa chère Bretagne, à l'exemple de plusieurs de ses compatriotes, jeunes écrivains de mérite, les Émile Souvestre, les Chateaubriand, les Boulay-Paty, les Pitre-Chevalier, les Hippolyte Lucas, etc.

Indépendant par la fortune, il polissait et repolissait sans cesse ses phrases, de telle sorte, qu'à force de travail et d'études sérieuses sur nos grands écrivains du dix-huitièm siècle, il était parvenu à écrire,

sinon avec une grande pureté de styte, du moins avec une élégance digne des plus grands éloges.

Ce jeune écrivain avait déjà fait paraître chez Eugène Renduel, *Charette*, qui obtint un légitime et brillant succès; moi-même, j'avais publié de lui, avec non moins de chance, *Un conseil de guerre*, roman historique, dont le sujet était emprunté aux guerres de la chouannerie et de la Vendée. Dans ses récits émouvants, l'auteur s'était élevé à la hauteur de Balzac, dans les *Chouans, ou la Bretagne en* 1793.

Enfin mon enfant de l'Armorique venait de lancer dans le monde littéraire, sous le titre de *Jules*, un délicieux roman plein de gracieuse simplicité, et écrit avec un rare talent.

Au sujet de ce charmant ouvrage, M. de Salvandy lui avait adressé une de ces lettres charmantes dont il avait le secret, et qu'on était fier de recevoir d'un littérateur aussi haut placé, et aussi dévoué à ses confrères.

Jules Bergounioux vint, dans sa joie, me lire cette flatteuse missive, et j'en fus si enchanté moi-même, que tout rondement j'invitai mon jeune ami à dîner ce jour-là avec moi; or, c'était un samedi, et mes illustres intimes de la *Chronique* devaient, comme d'habitude, venir tous partager mon pot-au-feu si cordial et si hospitalier.

La réunion fut complète. Je m'en réjouis pour Jules Bergounioux, qui, comme de raison, fut fêté par

tous mes convives, à l'exception d'un seul cependant.

Ce jour-là, comme d'usage, de Balzac s'était volontairement emparé à table de la place d'honneur.

Je dis *volontairement*, car il n'entrait pas dans mon esprit de la lui offrir, bien qu'à tous égards, cette distinction lui appartînt de droit; mais il ne pouvait me convenir de fixer à chacun sa place, les mettant tous, par urbanité, sur la même ligne, et chacun s'installant à sa guise où bon lui semblait.

De Balzac, était en verve ce jour-là; il débita, avec de grands éclats de voix à faire danser des chèvres, force joviales bêtises, de ces bonnes grosses bêtises à couper avec un couteau.

Du reste, il ne brillait jamais par son esprit que dans une conversation intime avec peu de personnes, ou la plume à la main.

Tous les convives étaient très-gais; tous faisaient assaut de mots heureux, pleins de sel et d'entrain; il n'y avait pas jusqu'à Gustave Planche (ce jour-là, je l'avais contraint à se laver les mains avant de se mettre à table) qui ne payât son tribut d'hilarité en mêlant sa voix de castrat enrhumée à celles de ses joyeux amis.

Avec le gros appétit, s'apaisa cette grande gaieté.

La conversation finit, petit à petit, par prendre l'allure d'une conversation littéraire, et tomba sur les

contrefaçons belges, qui, non-seulement frustraient mes écrivains de leurs droits d'auteur, mais qui se permettaient encore, les Welches! de faire subir aux chefs-d'œuvre qu'ils réimprimaient de *stupides mutilations*, afin de pouvoir obtenir ainsi des volumes qui leur reviennent à meilleur marché.

Quelles affreuses malédictions furent prononcées contre ces Belges contrefacteurs et mutilateurs, point n'est besoin de le dire...

«—Nous voler nos droits d'auteur, s'écria un des convives, c'est un crime de lèse-littérature, c'est une monstruosité... »

Un autre reprit :

«— Il y a une chose plus monstrueuse encore que cette spoliation de nos droits d'auteur, que cette ruine de nos libraires, c'est cet horrible parti pris de *défigurer*, de *dénaturer* le sens de nos ouvrages.

« — Je dis, moi, que c'est infâme ! »

Et Jules Bergounioux de s'écrier à son tour :

«—Oui, *nous tons gens de lettres*, Messieurs, nous devrions nous liguer pour aller porter au roi nos doléances sur de telles infamies, et le supplier d'aviser à faire cesser un tel scandale ! Mutiler les productions de l'esprit, c'est une profanation, c'est un sacrilége.»

A ces mots : *nous tous gens de lettres*, de Balzac bondit sur son siége, comme s'il eût été piqué par un aspic.

Lorsque Jules Bergounioux eut terminé son *speech*,

l'auteur de la *Comédie humaine* poussa un formidable éclat de rire, accompagné de ces méprisantes et écrasantes paroles :

« — *Vous*, Monsieur, vous homme de lettres! quelle prétention, quelle folle outrecuidance? *Vous*, *vous* comparer à nous! Allons donc, oubliez-vous, Monsieur, avec qui vous avez l'honneur de siéger ici? avec les *maréchaux de la littérature moderne!* »

A cette insultante et fort inconvenante apostrophe de l'illustre, mais trop orgueilleux écrivain, Jules Bergounioux, pourpre de colère et d'indignation, comme l'avait été Brucker, se préparait à *laver* la tête d'importance à de Balzac, mais il en fut empêché par Jules Sandeau, qui eut le courage (honneur à lui!) de dire tout haut à l'orgueilleux maréchal de la pensée :

« — De Balzac, vous dépassez toutes les bornes des bienséances... Vous êtes sans doute un peu lancé. Eh bien! mettez de l'eau dans votre vin! retenez votre langue ; n'oubliez pas que vous parlez devant des hommes qui vous valent, entendez-vous? Vous avez tort... »

Ainsi Jules Sandeau vengea Jules Bergounioux.

Bien que de Balzac demeurât rue de Cassini, dans la même maison que Jules Sandeau et Emile R..., et qu'ils eussent l'habitude de se retirer tous les trois ensemble, ce soir-là il rentra seul.

Jules Sandeau et tous les autres convives accom-

pagnèrent Jules Bergounioux chez lui, rue Cassette, lui prouvant ainsi combien ils étaient peinés de l'inconcevable arrogance de Balzac.

Depuis lors, les deux Jules furent amis intimes.

IV

La canne de M. de Balzac. — Le *Freyschuts* et le *Cuir d'ébène* d'Alphonse Karr. — Le chien, à la queue coupée, d'Alcibiade. — Les onze mille lettres de femmes plus ou moins mûres adressées à notre héros. — Les bijoux et les *tokeis* d'amitié. — Évaluation exagérée d'un million attribuée à la pomme seule de la canne. — Berceau de la canne. — Les inconvénients de la garde nationale. — Combien les artistes et les littérateurs sympathisent généralement peu avec elle. — Efforts surhumains de l'illustre romancier pour s'y soustraire. — Il est pincé. — *L'hôtel des Haricots.* — Trois écrous successifs accumulés. — Soixante-douze heures de captivité. — Eugène Sue et le comte de Lostange. — Contraste. — Avalanche de comestibles, vins, liqueurs, fleurs et poulets épistolaires parfumés. — Émeute des femmes de trente ans. — Un festin de Lucullus. — Spirituels convives. — Assaut de bêtises. — La toison d'or et la belle inconnue. — Sacrifice offert à l'amour. — *Eurêka !* — Origine de la célèbre canne. — Un éditeur assez riche pour payer la gloire de son auteur. — Encore un quart-d'heure de Rabelais.

Il y a dans la vie somptueuse de de Balzac une chose qui a eu dans le monde un immense retentissement.

Je veux parler de cette célèbre canne, futile objet de fantaisie, qui a fait à lui seul autant de bruit que

tous ses meubles ensemble, et qui a inspiré à Mme de Girardin un de ses plus ravissants ouvrages !

La monstrueuse canne de M. de Balzac a été, pour cet illustre écrivain, ce qu'ont été pour Alphonse Karr le Terre-Neuvien *Freyschutz* et l'Ethiopien *Cuir-d'Ébène;* ce qu'avait été dans l'antiquité pour Alcibiade la queue coupée de son chien, qui força les Athéniens, peuple volage et frivole qui commençait à *oublier* ses spirituelles folies (le mot *excentricité* n'était pas encore inventé), à s'occuper davantage de lui !...

Mon auteur de prédilection a bien reçu dans sa vie onze mille lettres de femmes plus ou moins jolies, plus ou moins au-dessous ou au-dessus de trente ans ; mais qui pourra jamais énumérer tous les bijoux, tous les *tockeis* d'amitié qui lui ont été adressés en hommage pour le récompenser d'avoir entrepris si éloquemment et si heureusement la réhabilitation de la plus belle moitié de l'espèce humaine parvenue à cette limite critique de l'âge.

Les dames, qui ont fait si grand bruit de cette immortelle canne, font monter à plus d'un million le prix de tous les bijoux, diamants, saphirs, émeraudes, etc., qui auraient contribué à la fabrication, par le célèbre Gosselin, de la pomme seule, qui était un véritable chef-d'œuvre d'art et de goût.

Mais dans ce chiffre d'un million, prix de cet amoncèlement fabuleux de joyaux, de *friendship*

tockeis, je dois déclarer, en conscience, que l'imagination des dames est entrée pour beaucoup.

Ainsi qu'il arrive toujours des choses dont elles s'occupent, cette fabuleuse canne a pris des proportions singulièrement exagérées et tout à fait contre nature.

Mais au moment qu'elles cessent de songer à l'objet de leur admiration, il rentre naturellement dans les simples limites de la vérité, et voit diminuer subitement son volume, son importance, — j'allais dire ses dangers.

Toute chose a un commencement.

Où est née cette fameuse canne? De qui est-elle née? Comment est-elle née?

L'enfantement a-t-il été long et laborieux?

Y a-t-il eu des fêtes, des réjouissances à son entrée dans le monde?

A-t-elle été baptisée?

Qui a été son parrain? Qui a été sa marraine?

Les dragées ont-elles été superfines et abondantes?

Telles sont les questions graves que les âges futurs adresseront immanquablement aux chroniqueurs de cette époque.

Je suis en mesure de répondre aux âges futurs!

Mais pour l'exactitude complète du récit de ce merveilleux événement, je suis obligé de me permettre un préambule, car lorsqu'on parle aux âges futurs, on ne saurait prendre trop de précautions,

afin d'arriver à ce que la vérité la plus rigoureuse éclate dans tout son jour à tous les yeux.

La garde nationale (on ne s'attendait guère à voir cette honnête milice citoyenne *parader* ici), la garde nationale, en tant qu'institution, plaçant tous les citoyens dans l'obligation de s'habiller en soldat et de faire des factions jour et nuit et des patrouilles toutes les nuits, quelque temps qu'il fasse, était pour de Balzac, comme pour la plupart des artistes et des littérateurs, ce qu'il y avait de pire et de plus cruel au monde.

Être *citoyen* à ce prix, de Balzac eût préféré être *sujet* de n'importe quel pacha!

Il faut dire que sous Louis-Philippe, le gouvernement, soit qu'il ne fût pas fâché de dégoûter les citoyens de cette institution surannée, soit qu'il s'en exagérât outre mesure l'importance et voulût rendre de plus en plus pesantes les chaînes qu'elle imposait à la liberté, apportait une telle rage de légalité à l'exécution de la loi qui la réglemente, que les plus pacifiques soldats de cette pacifique milice se seraient volontiers, s'ils l'eussent osé, révoltés contre leurs chefs.

La garde nationale, en effet, dans l'état de nos mœurs, me semble, je l'avouerai franchement, une anomalie choquante.

Il faut être fou, en effet, pour croire qu'en pleine paix, il puisse être utile à quelqu'un ou à quelque

chose, — que d'honnêtes citoyens soient forcés d'abandonner leurs affaires pour aller patauger tous les mois une nuit ou deux dans la boue, le sac sur le dos, la giberne plus bas, le sabre-poignard au côté, le fusil de munition sur l'épaule, n'ayant pour délassement à cette corvée insipide qu'une corvée plus insipide encore, l'agrément de faire pendant deux heures le pied de grue dans une guérite ou aux environs.

Rien n'est plus respectable que l'état militaire quand il a pour but de garder ou de défendre quelque chose; mais rien de plus stupide aussi que de contraindre de pacifiques bourgeois à jouer maladroitement au soldat pour favoriser la montée des grotesques épaulettes de leurs chefs de passage, hier et demain leurs égaux dans la cité.

L'illustre maréchal comte de Lobau était, d'ailleurs, l'homme le plus propre à faire détester cette belle institution à tout ce qu'il y avait d'intelligence dans Paris; ses *saillies*, qu'il se plaisait à renouveler chaque jour à la parade, dans la cour des Tuileries, étaient généralement assez mal accueillies; on les trouvait d'un goût fort douteux, et les soldats-citoyens les plus bêtes se demandaient naïvement ce qu'elles pouvaient avoir de spirituel.

En revanche, d'honnêtes gens d'une susceptibilité frt raisonnable et fort raisonnée, en étaient profondément blessés et les prenaient non, sans motif, pour

les GROSSIÈRETÉS intempestives d'un chef sans éducation.

Que ce fût tout cela, ou une partie de tout cela qui éloignât de Balzac de la garde nationale, toujours est-il qu'il ne montait pas la garde, qu'il ne voulait pas la monter, et que pour arriver à ce que cette résolution avait de négatif pour le service de son pays, il se montra souvent, il faut l'avouer, très-ingénieux et très-adroit.

Que de fois ne l'ai-je pas vu corrompre, à prix d'or ou de vin, les agents de la force publique, chargés de mettre la main sur les récalcitrants, et de faire exécuter les jugements des conseils de discipline!

Mais, ainsi que la vertu, la corruption a ses limites.

Les agents se lassèrent d'être corrompus.

Chez ces malheureux, il est vrai, la peur de perdre la modeste place qui faisait vivre leur famille entrait pour plus de moitié dans leur retour à la vertu.

« — Monsieur de Balzac, disait un jour l'un d'eux en ma présence, songez donc que c'est la douzième fois — que je vous laisse *aller*. Aujourd'hui, il faut nécessairement que vous veniez avec nous; — venez! ce n'est que pour vingt-quatre heures! que diable! vingt-quatre heures sont bientôt passées! — Venez avec nous, vous dis-je, vous serez là très-bien.

« — Mais, répondait de Balzac, il faut déjeuner, *mes amis*, vous n'avez peut-être rien pris encore?

« — Si, monsieur de Balzac, nous avons bu la goutte et le vin blanc.

« — Eh bien, dans ce cas, mes amis, vous ne refuserez pas, je pense, de prendre *avec moi* la goutte et le verre de vin blanc ; car je suis encore à jeun.

« — Prenez tout ce qu'il vous fera plaisir, monsieur de Balzac ! apportez ensuite ce qu'il vous faudra pour écrire ! — Vous serez fort tranquille là-bas. »

Le vin blanc de Rouvray fut servi ; de Balzac n'en but pas, mais ses amis le trouvèrent délicieux ; ils le burent si bel et si bien que les bouteilles se vidèrent comme par enchantement, et qu'ils s'en retournèrent titubants avec une treizième promesse de Balzac de se rendre en prison le soir même : promesse qui ne devait pas s'accomplir plus que les précédentes. Ils revinrent d'autant plus vite que le vin de Rouvray était de premier choix, qu'ils l'aimaient beaucoup et qu'ils aimaient bien aussi leur ami, M. de Balzac...

Mais enfin, force devait rester à la loi, et non à cette corruption de tous les jours. Après cent autres ruses, dix voyages et vingt déménagements habilement dissimulés, de Balzac fut enfin *empoigné,* et conduit à la prison de la garde nationale, à l'hôtel Bazancourt, dit hôtel des *Haricots,* où il fut *écroué.*

Pourquoi cet affreux bâtiment, servant jadis d'entrepôt de laines et converti en prison cellulaire pour l'exécution des condamnations, des arrêts de la

garde nationale, a-t-il été baptisé de ce nom trivial dans les corps de garde de la milice citoyenne? Dieu le sait!

Quoi qu'il en soit, l'événement de l'arrestation de Balzac, car ce fut un véritable événement, arriva vers le 15 août 1836.

De Balzac était donc enfin écroué, lui, le citoyen récalcitrant! lui, qui de sa vie n'avait monté une garde! lui, qui avait joué tant de tours diaboliques à ses bons amis, les agents de la force publique!

Ecroué! ce terme technique parut délicieux à de Balzac et longtemps il exerça sa verve caustique.

Il m'écrivit aussitôt le billet suivant, que son fidèle valet de chambre, Auguste, m'apporta au pas de course, rue de Seine, où je demeurais alors.

« Mon cher ami, cet ignare dentiste, M. M***, qui cumule son affreuse profession avec les fonctions atroces de sergent-major, vient de me faire fourrer à l'hôtel des Haricots.

« Venez me voir tout de suite. Apportez-moi de l'argent, car je suis sans le sol.

« De B. »

Je pris dix napoléons et je les lui portai.

On peut bien penser que cet incident dans la vie d'un homme comme de Balzac fut ébruité.

Les journaux du soir en parlèrent, ainsi que ceux

du lendemain matin. Beaucoup de dames s'en émurent; le jour même on tenta d'actives démarches pour faire *élargir* le coupable, ou pour obtenir, tout au moins, une commutation de peine...

Ce vieux dogue de maréchal de Lobau fut inexorable, il fut même très-insensible aux pleurs, aux doléances de toutes ces belles et grandes dames, qui allèrent implorer sa clémence!

Que de larmes féminines furent répandues ce jour-là!

A l'ancien hôtel de Bazancourt, je trouvai de Balzac vêtu de sa robe de dominicain, le capuce *blanc* rabattu sur la tête, très-philosophiquement installé dans une cellule du troisième étage, ayant vue sur l'entrepôt des vins.

Il travaillait ardemment à mettre en ordre quelques papiers.

« — Quoi, cher! — vous ne m'apportez que cette misère, 200 francs? »

Telle fut l'exclamation par laquelle il me salua.

« — N'est-ce donc pas assez, lui répondis-je, pour un séjour de vingt-quatre heures?

« — Mon Dieu, mon cher, que j'aurai de peine à vous former!

Vous ne connaîtrez donc jamais votre monde?

Cette somme sera à peine suffisante pour ma dépense.

« — Peste! Que comptez-vous donc faire ici?

« — Je compte, très-cher, y faire ce qu'il convient à tout homme bien né! Mais trêve à ces détails. Vous dînez avec moi, cher, n'est-ce pas?

« J'ai commandé mon dîner pour six heures.

« Il sera délicieux, je vous assure, c'est Véfour qui me l'enverra, ajouta-t-il de sa voix la plus douce; il sera fin et délicat... Gardez-vous bien de croire que je veuille vivre ici comme un épicier!...

« Je prétends y laisser, à ma sortie, toutes les traditions de l'art de bien vivre. »

A six heures, en effet, nous descendîmes au réfectoire, vaste salle enfumée, située au rez-de-chaussée, grise, garnie de longues tables, de longs bancs et d'un immense poêle. Au bout d'une de ces tables, celle qui était adossée au côté de la porte, nous trouvâmes un splendide couvert mis pour deux personnes; c'était le nôtre.

En face de notre table, de l'autre côté de la salle, était aussi dressé un couvert, un seul, mais dont le service était aussi splendide que le nôtre; il était de plus orné de deux candélabres en argent, portant chacun trois bougies déjà allumées; ce qui nous surprit et nous intrigua d'autant plus qu'il faisait encore grand jour.

Comme l'avait promis mon hôte, le festin fut digne de lui.

Rien n'y manqua, pas même la bonne humeur de celui qui, s'il ne payait pas de sa bourse, me régalait

du moins de sa gaieté et de sa verve, en me peignant à grands traits la désolation dans laquelle devait être plongée, à cette heure, la respectable cohorte des femmes de trente ans. Il fut petillant d'esprit, de bons mots, d'éclats de voix, de rires inextinguibles ; il disait mille folies.

Vers les sept heures, car nous mangions et buvions fort lentement, de Balzac en était au plus fort de sa description, lorsque la porte de la prison s'ouvrit pour donner passage à un nouvel hôte.

C'était *Eugène Sue,* qui, lui aussi, venait courber la tête sous le niveau égalitaire de la justice des conseils de discipline.

A la vue d'Eugène Sue, de Balzac se lève, jette sa serviette sur la table, et, tout joyeux, s'élance au cou de l'écrivain...

« — Cher Eugène, lui dit-il, c'est mon heureuse étoile qui m'a amené aujourd'hui ici, puisqu'elle nous rassemble. Je vous offre de partager mon dîner avec mon éditeur que vous connaissez déjà depuis longtemps ; nous boirons à notre rencontre imprévue !... »

A cette invitation qui était, je dois le dire, pleine d'une charmante et non équivoque cordialité, l'auteur futur des *Mystères du Peuple* dépose sur la table, qui est en face de la nôtre, un riche portefeuille de maroquin rouge, et répond avec une politesse qui n'excluait pas certaine morgue de mauvais goût, en pareil lieu et en pareille circonstance :

« — Merci !... Honoré—, mon valet de chambre, accompagné de mes domestiques, va m'apporter mon service. »

Ces mots dits, il s'installe avec dignité à sa table.

Touchant exemple de la *fraternité* des hommes en général et des écrivains en particulier ! sublime reflet de la *république des lettres !*

Faites donc d'héroïques efforts pour rapprocher votre berceau de celui d'une grande et illustre famille ! Rendez-vous donc ridicule à force de chercher des aïeux parmi les débris dispersés de la *race conquise,* ou dans les groupes triomphants de la *race conquérante*, pour vous voir accueilli par un plébéien, avec ce sans façon et ce sans savoir-vivre !

Faites moins encore :

N'ayez encore que la prétention ridicule de laisser dans une prison de gardes nationaux insoumis, dans un *hôtel des Haricots,* les conditions du bien-vivre ; prenez cette peine ! Et un socialiste effréné, un aristocrate égalitaire viendra vous accabler de ses dédains, de ses mépris, peut-être, et bientôt après de son luxe pyramidal !

Eugène Sue est mort exilé. Paix à sa cendre !

De Balzac, pourpre d'indignation et de douleur, reprit silencieusement sa place...

Plus de gaieté, plus de folies, plus de verve, plus d'esprit ! L'accueil d'Eugène Sue avait versé sur tout cela des flots de glace.

De Balzac ne put retrouver rien de ce qui avait présidé si joyeusement à la première partie de notre dîner : il fut taciturne, préoccupé, distrait... ; il était blessé au cœur.

Que voulez-vous? cet homme d'un génie si extraordinaire s'offusquait du *faste de son rival de gloire*, étalant dans sa captivité passagère un luxe d'argenterie armoriée et de domestiques à riche livrée, qui jurait avec le délabrement de ce lieu, moitié fétide réfectoire, moitié infecte tabagie. Ce que de Balzac ne pouvait digérer surtout, c'était les deux grands diables de valets, en gants blancs, qui servaient leur Maître Eugène Sue!

Mais la scène n'était pas finie : c'était la journée aux surprises et aux rencontres imprévues!

Un bruit étrange de verroux se fait entendre, et comme nous nous en demandions la cause, de Balzac rêvant peut-être une émeute féminine, forçant le concierge à le mettre en liberté, la porte s'ouvre et livre passage à un nouveau captif : c'était M. le comte de Lostange, rédacteur en chef et gérant de la *Quotidienne*.

Dès que le comte aperçoit de Balzac, il court à lui, les bras ouverts, en se félicitant de l'heureux hasard qui les réunit...

Honoré lui tend les deux mains avec joie, et renouvelle à son égard l'offre aimable de partager son *modeste* dîner.

Je souligne le mot *modeste*, parce que de fait c'était un mensonge officieux et charmant : le dîner était somptueux, c'était, je le répète, Véfour qui l'avait envoyé...

Cette fois l'homme titré, l'homme de vieille roche, l'homme d'esprit accepta.

Le légitimiste fidèle à son roi, à son parti, à son rang, fit fête à cette cordiale invitation ; il l'accueillit avec ce savoir-vivre qui dédaigne les façons guindées et les grimaces de luxe, n'alléguant qu'un malheur, c'est qu'il avait déjeuné tard...

« — Cela se trouve à merveille, dit de Balzac d'une voix caressante ! j'ai commencé à dîner, moi, et comme je ne veux rien perdre du plaisir de la circonstance, nous causerons d'abord, et je recommencerai ensuite à dîner avec vous, dès que l'appétit me sera venu. »

Non, il n'y avait personne au monde de plus charmant, de plus courtois que de Balzac, quand il voulait s'en donner la peine. Il le fut ce jour-là, comme il ne l'a jamais été peut-être depuis.

Le gros et franc rire, les joyeux éclats reprirent leur train, contrastant avec le silence qui régnait à la table faisant face à la nôtre.

De Balzac se vengeait en homme d'esprit...

A dix heures, le concierge me mit à la porte avec toute la politesse que comporte le régime d'une prison.

Le lendemain je reçus par un commissionnaire que *je dus payer,* un billet de mon captif bien-aimé; il ne contenait que ces mots :

« — Cher, on vient de me *signifier* un nouvel *écrou* de vingt-quatre heures.

« Apportez-moi de l'argent. Je vous attends.

« De B. »

J'accours à midi, et je pénètre dans la cellule du prisonnier.

Quelle est ma surprise ?

Sa table de travail, son lit, son unique chaise, le sol entier de sa chambre, tout est couvert, tout est encombré, tout regorge de pâtés, de volailles truffées, de gibiers glacés, de confitures, des paniers de vins divers, de liqueurs de toutes sortes, de bouquets; il y a de tout, et il y en a partout...

Pour les bouquets, c'est la boutique de Mme Prévost; pour les victuailles, les vins, les liqueurs, c'est le magasin de Chevet.

Il y avait mieux encore que cela !

Sur la table, entre un pâté de perdreaux truffés et une marmelade d'abricots, on apercevait une pile de lettres.

Comme je faisais l'inventaire de toutes ces richesses culinaires, et que je supputais, à part moi, ce que cela pouvait rapporter d'indigestions, le ballot de *poulets* épistolaires me sauta aux yeux.

« Eh, bon Dieu ! d'où vous vient cette volumineuse correspondance ? m'écriai-je, tout ébahi.

« — Que voulez-vous ? me dit de Balzac avec un soupir qui avait des prétentions à l'ennui, mais qui exhalait un immense parfum d'orgueil intime, que voulez-vous, ce sont les inconvénients de la renommée. — Je n'ai encore rien ouvert de tout cela (tous les cachets, en effet, même les plus aristocratiques, comme les plus parfumés, étaient intacts). — Je vous attendais...

« — Vous m'attendiez, et pourquoi donc ?

« — Pour décacheter ces lettres d'abord ; c'est vous qui me les ouvrirez.

« — Sans les lire ?

« — Ah ! si, vous les lirez, et vous me ferez un rapport sur chacune.

« — Un rapport ? Qu'on me reconduise alors aux carrières !

« — On ne vous reconduira pas aux carrières, et vous me rendrez ce service. — Allons à l'ouvrage ! ce travail terminé, nous dînerons ici pour manger tout cela. — Je ne veux plus descendre au réfectoire, je ne me soucie pas d'y rencontrer encore ce drôle qui répond au nom d'*Eugène Sue*, et qui, comme Louis XIV, porte des talons très-élevés, afin de paraître plus haut d'un pouce. Quelle ridicule vanité ! Son désespoir est de ne pouvoir les porter *rouges !*... Sue, Sue, quel nom ! Ah ! ah !... faire de l'aristo-

cratie avec ce nom-là! et s'appeler *Eugène* par-dessus le marché! comme un garçon d'estaminet. Sue! quelle peut être l'origine d'un pareil nom? Il ne peut venir que de quelque maladie de famille, de quelque vice cutané, héréditaire.

« Puis être impertinent, quand on a des aïeux qui doivent leur célébrité à quelque infirmité mal guérie! Ça fait vraiment pitié! »

Je saisis une pause pour lui dire avec timidité :

« — Allons! voyons! ne vous échauffez pas tant la bile, à propos d'Eugène Sue, — vous n'auriez qu'à attraper un refroidissement, une *sue-eur* rentrée.

« — Mon cher, me dit de Balzac avec un sérieux comique, il y a longtemps que je vous ai prié de ne point me faire de calembours; cela dénote un esprit étroit, et bien que le nom de M. Sue n'ait pas probablement d'autre origine, il faut le lui laisser tel que.

« — C'est cela, répondis-je, n'en parlons plus! »

J'ouvris alors quelques-unes des lettres déposées sur la table; il y en avait de toute grandeur, de toute couleur, de toute orthographe.

Comme je faisais remarquer à mon illustre ami qu'il y en avait appartenant à une dernière catégorie, et que je ferais bien peut-être de me dispenser de les lire...

« — Du tout, du tout! me répondit-il, lisez au contraire celles-là de préférence! ce sont les meilleures. »

Et sans désemparer, il me prouva par A × B que rien ne gêne le langage du cœur comme la servitude qu'impose l'orthographe.

Je lus donc, avant tout, les missives qui s'en étaient le plus cavalièrement affranchies.

Il y en avait de charmantes!... J'en ouvris d'autres ensuite...

« — Comme cela sent le *bas-bleu!* s'écria de Balzac. »

Cette singulière et très-amusante besogne commençant pourtant à ennuyer le captif, il revint à une poésie plus substantielle, jetant des regards attendris sur tous ces comestibles gisant à ses pieds et semblant solliciter une place plus en rapport avec leur richesse nutritive, avec leur appétissante couleur.

Il se laissa donc fléchir.

Le couvert fut bientôt mis : nous nous mîmes tous les deux à manger comme quatre, ayant soin cependant de mettre en réserve les plus belles pièces, pour fêter, le lendemain, l'élargissement du prisonnier.

Mais le lendemain nouveau message par lequel je suis prévenu qu'on vient de lui *signifier*...

Notez que les mots aimables se multiplient à foison! dans un heureux pays comme le nôtre, où il y a des lois pour tout, une peine pour chaque délit, et des huissiers, afin d'assurer à tout cela une prompte et sévère exécution...

On venait donc de *signifier* à de Balzac un nouvel *écrou*, encore de vingt-quatre heures !

Cela commençait à devenir *musical*, comme disait, quelques années plus tard, à mon héros lui-même, le garde champêtre Desjardies, à qui il devait depuis longtemps, comme cultivateur d'ananas, une somme de trente francs qu'il s'obstinait à ne pas lui payer...

Il était environ neuf heures lorsque je reçus ce billet. — En éditeur bien stylé, je compris aussitôt ce qui me restait à faire ; il y avait d'ailleurs tant de victuailles et tant de vins exquis à consommer dans certaine cellule de *l'hôtel des Haricots !*

Je pris un cabriolet et j'allai inviter à dîner pour cinq heures, heure militaire ! quelques amis intimes du captif et quelques-uns des miens, — à savoir, — car les noms des convives d'un pareil festin méritent de passer aussi à la postérité la plus reculée, — Jules Sandeau, Emile R..., Gustave Planche, Alphonse Karr, Jules-Amyntas David, Jacques de Chaudes-Aigues.

Je requis en même temps Auguste de se rendre auprès de son maître, et d'exécuter, comme c'était son devoir, ses moindres caprices.

Rendez-vous fut donc pris avec ces joyeux convives pour cinq heures, pour mettre à sac sans pitié les riches provisions de bouche de l'illustre amphitryon.

A l'heure dite, tout le monde était réuni dans l'étroite cellule du captif ; la chaleur devint bientôt

suffocante : il n'y avait qu'une seule croisée pour renouveler et rafraîchir l'air!...

Il est bon, il est utile, je crois, d'expliquer aux lecteurs qui n'ont pas eu l'heur d'être mis en prison pour insoumission à la loi sur la garde nationale, aux dames surtout qui me feront l'honneur de lire ces *Souvenirs,* tout aussi vrais, tout aussi authentiques et véridiques que ceux de M^me^ la marquise de Créqui, de Dangeau ou de Saint-Simon, comment il se fait qu'un honnête homme incarcéré, comme le fut de Balzac, pour vingt-quatre heures, peut y être retenu SOIXANTE-DOUZE HEURES, par des significations successives d'*écrou.*

Voici ce qui se passait sous le règne heureux de Louis-Philippe. — J'en sais quelque chose pour mon propre compte, car jamais l'on ne vit de soldat-citoyen plus récalcitrant que moi! J'en excepte toutefois de Balzac. Je l'avouerai donc à ma honte, j'étais très-peu disposé, par suite de ma nature débonnaire et pacifique, à jouer au soldat avec un sac sur le dos rempli de foin.... C'était bête, c'était absurde ; je ne pouvais me faire à cette *fashion!*

Les coupables avaient ordinairement sur la conscience plus d'une infraction à la commune loi ; ils avaient, par conséquent, à subir plusieurs condamnations à vingt-quatre, trente-six, quarante-huit ou soixante-douze heures, et même plus.

Ce sont ces condamnations accumulées que, par

un raffinement de cruauté qui réjouissait infiniment l'état-major du maréchal de Lobau, on signifiait successivement aux insoumis.

Si on les eût signifiées en bloc, le malheureux condamné eût embrassé d'un coup d'œil sa situation entière, et, sans doute, il s'y serait résigné ; mais c'est ce qu'on ne voulait pas ; on préférait lui verser lentement, goutte à goutte, le contenu du calice d'amertume. Qu'on se figure dès lors la mauvaise humeur, quelquefois même la colère d'un honnête homme qui pense naïvement être rendu à ses affaires au bout de vingt-quatre heures d'absence, et qui se voit tout à coup retenu, au moment où il croit ressaisir la clef des champs. Vit-on jamais désappointement plus cruel? et c'était ce désappointement qui réjouissait si fort l'état-major et l'illustre maréchal lui-même.

Mais je dois compte du dîner qui devait suivre la troisième signification faite à de Balzac, et dans lequel doit être placé le berceau de la fameuse canne.

Tant il est vrai que les événements les plus extraordinaires ont presque toujours l'origine la plus simple.

Dans cette étroite cellule, nous étions huit à table. J'ai déjà proclamé les noms à jamais célèbres des convives de ce mémorable festin!...

A l'heure où j'écris ces lignes, de Balzac, Gustave Planche et Jacques de Chaudes-Aigues manqueraient, hélas! à l'appel de la glorieuse phalange.

Malgré les règlements de la prison, le chef-concierge avait fourni une grande table, des chaises, du linge, des verres, etc., etc. — Auguste, le valet de chambre de Balzac, dans la tenue sévère — d'un domestique de bonne maison, — nous servait en gants blancs. Rien ne manquait à la fête.

En donnant le signal du combat gastronomique qu'on allait livrer, de Balzac répéta ce qu'il m'avait dit la surveille, — c'est-à-dire qu'il prétendait que la *maison* (il appelait ainsi par euphémisme la prison) se rappellât à jamais le séjour qu'il y avait fait.

Et moi, à mon tour, je ne puis m'empêcher de répéter ce que j'ai dit plus haut, à savoir que cette curieuse et puérile vanité sembla à tous bien ridicule.

Le repas fut magnifique, splendide, étourdissant!

De Balzac avait tenu à y faire ajouter par *Chevet* tous les mets complémentaires d'un dîner confortable et délicat. Le vin de Champagne frappé, digne de l'excellent cœur de M^me^ la comtesse de C***, qui l'avait envoyé, commençait à circuler et lançait au cerveau ses fumées pétillantes, lorsqu'un nouveau contingent s'offrit à nous *ex abrupto*.

C'était un léger rouleau, délicatement noué avec des faveurs roses, et exhalant un parfum des plus suaves.

« — Ouvrirai-je, Messieurs? s'écria, de sa plus belle voix, de Balzac très-ému.

« — Ouvrez! ouvrez! lui répondirent en chœur sept voix déjà plus que joyeuses...

« — Mais, chers amis, les convenances..., dit l'amphitryon avec un sérieux comique, le mystère, la discrétion?...

« — Au diable toutes ces fadaises-là!... Il s'agit bien vraiment ici, et surtout en ce moment, de convenances et de discrétion... Ne sommes-nous pas entre nous discrets... comme des femmes?... Nous prenons tout sur nous... Ouvrez! ouvrez donc, ô de Balzac!»

Malgré ces assurances, bien faites assurément pour tranquilliser une âme candide et pure, notre hôte hésitait toujours!

Mais il n'y avait pas à reculer, la curiosité était trop forte...

L'envoi mystérieux fut ouvert...

C'était une chevelure soyeuse et blonde, la chevelure tout entière d'une femme... que nous dûmes nécessairement juger être jeune et jolie!

Cette admirable toison était passée dans un anneau d'or, orné d'une émeraude d'une valeur considérable.

Un papier satiné, joint à l'envoi, portait ces mots d'une écriture fine et élégante : AN UNCKNOWN FRIEND (*une amie inconnue.*)

La blonde chevelure passa de main en main : chacun l'admira, respira avec délices le suave parfum qu'elle répandait, et l'on admira d'un commun ac-

cord la grandeur des sacrifices qu'avait fait à l'heureux de Balzac la belle inconnue!...

L'illustre écrivain, plongé dans un méditatif silence, fouillait dans les replis de sa mémoire pour y découvrir l'auteur d'un si pieux cadeau...

Tout à coup, il se lève insoucieux et s'écrie :

« — Mes amis! remplissez vos verres... Je bois à la santé du sylphe insaisissable...

« — A la santé de l'inconnue ! » répondîmes-nous tous.

Et les verres se choquèrent, se vidèrent, se remplirent, se rechoquèrent, se revidèrent, se reremplirent au milieu des rires et des *mots* qui éclataient de toutes parts sur cette charmante chevelure, sur celle qui l'envoyait et sur l'homme heureux à qui elle était adressée.

Il y eut parmi nous des incrédules qui mirent en doute, les uns la beauté de l'*amie inconnue*, d'autres, son existence même; le mot affreux de cadeau de *coiffeuse* ou de *perruquière* fut même prononcé, sans que le ciel s'écroulât sur les obscurs et impies blasphémateurs.

Deux partis se formèrent, comme dans toute réunion humaine: l'un, admettant l'existence de l'*amie inconnue*, l'autre, n'admettant qu'une *coiffeuse inconnue*... La beauté fut ensuite discutée, c'était peut-être, disait-on, un infâme guet-apens tendu à l'innocence du grand romancier.

« — Elle est laide ! s'écriait-on, elle est laide, ami de Balzac, prenez-y garde ! »

Que ne dit-on pas !...

L'auteur du *Père Goriot,* pendant tout ce vacarme infernal, était resté debout, le verre en main, l'œil étincelant, la figure empourprée, les narines ouvertes ; son sourire plein de grâce erra ensuite sur ses amis, puis il commença à trouver de mauvais goût les intarissables plaisanteries que se permettaient ses convives sur l'*amie inconnue.* Mais la digue était rompue. On proposa bientôt sérieusement à l'illustre écrivain de couper à son tour sa propre chevelure et de l'envoyer, *poste restante,* à UNE AMIE INCONNUE ; c'était le moins, disait-on, qu'il pût faire en si grave circonstance.

Mais que deviendra Paris, objecte un autre, que deviendra l'Opéra, si l'on n'y voit plus apparaître dans les grandes solennités la comète, la chevelure d'Honoré ? C'est impossible, cette chevelure est du domaine public ; c'est une propriété nationale à laquelle il n'a pas le droit lui-même de toucher.

« — C'est vrai, s'écria Alphonse Karr, je lui défends de toucher à ses cheveux sans une loi. »

« — Il serait bien temps qu'on la votât, cette loi, reprit Chaudes-Aigues en bredouillant... »

Ces taquineries excentriques ne tarissaient pas.

Restait toujours la bague dont on n'avait rien dit encore.

« — Que faire de la bague? dit Emile R. Notre maître n'a pas que ce bijou, Messieurs, il en possède une énorme quantité. Je les ai vus, — je n'ai pu les compter, ils sont innombrables. Je propose qu'on en fasse une exposition publique.

Eureka! j'ai une idée, s'écria de Balzac en se frappant le front, toujours debout et le verre à la main.

« Je vais faire un choix parmi les bijoux qui m'ont été donnés ou envoyés. Je choisis dès à présent celui-ci, auquel j'attache le plus de prix. — J'envoie le tout chez Gosselin, non pas l'éditeur du duc de Bordeaux, Dieu m'en préserve! mais chez Gosselin, mon habile orfévre-bijoutier, avec l'ordre de m'en faire une tête de canne. Ce sera ce qu'on aura jamais vu de plus riche, de plus magnifique...

« Cette tête de canne sera creuse; — dans l'espace vide j'introduirai une mèche de ces beaux cheveux.» Et en disant cela, de Balzac les baisait avec transport. A l'extérieur, on incrustera cent pierres précieuses, diamants, saphirs, émeraudes, topazes, rubis, etc. — Gosselin fera de tout cela un chef-d'œuvre de ciselure, et je n'aurai jamais d'autre *canne* que celle-là.

« — Ce qui prouvera à la postérité, ajouta un des convives, que vous aurez été un *canard* fidèle !...

« — Maître ! hurla Alphonse Karr, défendez donc à l'auteur anonyme de cette bêtise d'en proférer de semblables, où nous ne lui verserons plus à boire.

« — Si on ne verse plus à boire à ceux qui disent

des bêtises, reprend Gustave Planche, il faut se hâter de jeter les bouteilles par la fenêtre, car voilà bientôt une heure que personne ici n'a plus d'esprit, et il est grandement temps de mettre un *terme* à un pareil état de choses...

« — Au nom du ciel, mes bons amis ! qu'on ne parle plus de *terme*, s'écrie ironiquement Jules Sandeau, je dois le mien à mon propriétaire, qui m'en parle tous les jours... Il est bien temps que cela finisse. »

Telle était, ou à peu près, la conversation des convives au moment où de Balzac inspiré, concevait l'idée de sa célèbre canne.

Je ne donne pas ce dialogue comme un spécimen tout à fait exact des traits d'esprit de mes illustres amis, mais seulement comme un résumé de leurs idées en ce moment solennel, comme un tableau peu chargé des émanations qu'exhalaient les hauteurs brumeuses où les avait lancés le champagne.

Quoi qu'il en soit, l'idée de la canne était conçue.

Le lendemain de Balzac fut rendu à la liberté.

Je soldai pour lui deux mémoires, l'un de cent dix-sept francs chez Chevet, l'autre de cent cinquante-huit francs chez Véfour. Ces deux cent soixante-quinze francs, ajoutés aux trois cents autres francs, remis en deux fois au prisonnier, formèrent la somme respectable de cinq cent soixante-quinze francs, dépensés en soixante-douze heures à l'*hôtel des Haricots*,

qui eût pu, dans cette circonstance, s'appeler fort bien, sans hyperbole, l'hôtel de la Prodigalité.

De Balzac voulut laisser une trace éclatante de sa captivité dans une prison d'Etat.

Il était trop pauvre pour payer sa gloire ; ce fut son éditeur qu'il chargea d'acquitter sa note.

V

De Balzac au travail. — Exactitude de ses descriptions. — Comme il étudiait toujours avec soin le lieu de la scène. — Ses cajoleries aux villes de province. — Choix minutieux des noms. — Le bibliophile Jacob, M. Sainte-Beuve et Mme Surville. — L'école buissonnière après déjeuner. — Plaisir de *faire le renard*. — La rue des chiffonniers. — Une rue à Saint-Jean de Maurienne. — Le repaire des *picks-pockets* à Londres. — Bénéfice assuré de cinq cents francs. — La rue Saint-Antoine. — Une brillante séance au Conservatoire de musique. — Toilette délabrée de notre héros. — Triomphe. — Dîner au cabaret, chez Véry. — Un prétendu sous-préfet et un prétendu bourgeois campagnard. — Menu pantagruélique. — Appétit formidable. — Conversation entraînante. — Grand succès. — L'addition. — Pas d'argent. — Mon effroi, sa traquillité. — Il m'emprunte cinq francs. — Un mot d'écrit. — Comment il nous tire d'embarras. — Les maisons de jeu. — Théorie de la fortune. — De Balzac et Debureau. — Les Funambules et les *Titis*. — Effet de la peur. — Le paroli. — La carte à payer.

Qui le croirait? cet auteur, en apparence si fertile et si plein de verve, cet auteur qu'un éditeur kalmouk, à barbe rouge, inculte, avait surnommé le *plus fécond des romanciers modernes*, de Balzac, il ne faut pas l'oublier, avait le travail de la composition excessivement difficile et laborieux, mais un ancien l'a dit :

Labor improbus omnia vincit.

Son organisation vigoureuse lui faisait surmonter tous les obstacles.

Quand la *furia* de l'enfantement s'emparait de lui, et cette *furia* le prenait assez souvent, il avait coutume de se dire à lui-même :

« Allons, mon ami, à l'ouvrage! Abattons et brisons à droite, à gauche, à grands coups de hache, tous les liens qui m'attachent à cette grossière humanité. Isolons-nous du monde entier! trêve aux mauvaises raisons et aux stupides faux-fuyants! Relevons nos manches jusqu'au coude, crachons dans nos mains, en avant la besogne ; piochons comme un nègre. »

Ce qu'il disait, de Balzac le faisait. Je l'ai vu des mois entiers privé d'air et fuyant la lumière du soleil, se claquemurer courageusement dans son cabinet et travailler sans sourciller dix-huit heures consécutives sur vingt-quatre.

Sa porte alors était fermée à tout le monde, à ses meilleurs amis eux-mêmes, qui connaissaient sa manie et ne s'en formalisaient pas ; on eût vainement tenté, pour l'affaire la plus urgente, de pénétrer dans son *sanctum sanctuarium*. Toutes les lettres qui lui étaient adressées, soigneusement recueillies par son fidèle Auguste, qui en avait reçu l'ordre formel, s'amoncelaient dans un large vase du Japon, et le grand écrivain ne les décachetait, ne les lisait et n'y répondait que lorsque le travail qu'il avait entrepris était *parachevé*, selon son expression favorite.

C'était donc dans la solitude la plus complète, la plus absolue, les volets, les rideaux hermétiquement fermés, à la clarté de quatre bougies placées dans deux candélabres d'argent qui dominaient sa table de travail, que de Balzac écrivait, écrivait, écrivait sur cette petite table, devant laquelle l'écartement de ses pieds suffisait, non sans peine, à caser son large abdomen.

Vêtu, comme je l'ai dit, d'une robe blanche de dominicain, robe de cachemire en été, de laine très-fine en hiver, les jambes libres de leurs mouvements, dans un large pantalon à pied de couleur blanche, élégamment chaussé de pantoufles de maroquin rouge, richement brodées d'or, le corps serré par une longue chaîne d'or de Venise, à laquelle était suspendu un riche plioir d'or avec une paire de ciseaux du même métal, loin du monde, loin de toute préoccupation extérieure, de Balzac pensait et composait ; il corrigeait et recorrigeait, sans fin, ses épreuves. Revoir incessamment la réimpression de ses anciens ouvrages, c'était pour lui un délassement d'esprit ; c'est ce qu'il apelait faire *sa cuisine littéraire*. Constamment il avait sur le chantier plusieurs volumes à la fois.

A huit heures du soir, après un fort léger repas, il se couchait d'ordinaire ; et presque toujours deux heures du matin le retrouvaient assis à sa modeste table. Jusqu'à six heures, sa plume vive, légère, lançant des étincelles électriques, courait rapidement

sur le papier. Le seul grincement de cette plume interrompait le silence de sa solitude monacale.

Puis il prenait un bain, dans lequel il restait une heure, plongé dans la méditation. A huit heures, Auguste lui présentait une tasse de café qu'il avalait sans sucre.

De huit à neuf heures, j'étais admis pour lui apporter des épreuves ou en reprendre de corrigées, ou pour lui arracher quelques parcelles de manuscrit. Le travail de composition recommençait ensuite avec la même ardeur jusqu'à midi.

Il déjeunait alors avec des œufs frais à la mouillette, ne buvait que de l'eau et terminait ce repas frugal par une seconde tasse d'excellent café noir, toujours sans sucre.

D'une heure à six, encore le travail, toujours le travail. Puis il dînait fort légèrement, buvant la valeur d'un petit verre de vin de Vouvray, qu'il aimait beaucoup et qui avait le pouvoir de lui égayer l'esprit. De sept à huit heures, il me recevait encore, et quelquefois aussi ses voisins, ses amis, Jules et Émile.

Voilà comment vivait et travaillait de Balzac.

Après six semaines ou deux mois de cet affreux régime de cénobite, vous le revoyiez, les traits horriblement tirés, pâle, défait, accablé de lassitude. Les traces d'un travail opiniâtre se lisaient dans ses yeux d'ordinaire si noirs, si brillants et qu'entourait alors un cercle de bistre.

Sa retraite achevée, il semblait reprendre toute son activité fébrile, et faire, pour ainsi dire, peau neuve; il se lançait dans le monde, où il allait recharger sa palette de fraîches couleurs et butiner partout comme l'abeille.

Un petit agenda, sans cesse sous ses yeux, sur sa table, le guidait dans ses compositions. Ce n'était pas, comme dit le comte Félix de Vendenesse dans le *Lys dans la vallée*, une étoile qui éclairait sa route, c'était plutôt l'aiguille aimantée qui lui montrait le chemin du port.

Dans ses pérégrinations incessantes à travers les rues, les jardins, les théâtres et les salons, les hôtels des banquiers et les châteaux des gentilshommes, la maison du rentier, la boutique du marchand et la chaumière du campagnard, l'atelier de l'artisan et la mansarde de l'artiste, de Balzac, ce profond observateur du cœur humain, portait toujours sur lui un petit agenda, muni de son crayon. Cet agenda sans prix, je l'ai vu, je l'ai palpé, je l'ai parcouru, moi, chétif éditeur, admis dans les confidences intimes du grand homme; moi, qui devenais alors de plus en plus, et pour lui et pour son cortége de littérateurs, une vile machine à battre monnaie, tout en leur préparant, à la course, de magnifiques auréoles de gloire.

« C'est dans cet agenda, dit M. J. L., que de Balzac consignait, chaque jour, ses remarques, ses pensées, ses découvertes, le scénario abrupte de plus d'un de

ses meilleurs romans, et surtout ces types délicats de femmes destinées à peupler l'immense gynécée, d'où, plus tard, il devait les faire sortir, une à une, pour en émailler ses délicieuses productions. C'est là qu'il couvait silencieusement ses caractères les plus vrais, les plus saillants, en attendant que sonnât l'heure de les faire éclore. Cet album renfermait de mignardes études au crayon, des calques bizarres, des ombres fugitives; cartons précieux qui, gracieusement ajustés, puis coloriés avec un charme exquis, contenaient en germe toutes ces créations variées, dont la guirlande capricieuse commence à *Fœdora*, de *la Peau de chagrin*, pour se terminer à *Eugénie Mirouët*, cette composition si suave, si pure, et forme, dans son ensemble, ce qu'il a toujours appelé *son monument, sa comédie humaine.* »

Sur l'agenda précieux dont j'ai déjà parlé, de Balzac consignait une à une ses idées, ses observations, ses boutades; il y consignait aussi les noms des personnages qu'il enfantait, leur origine, leur généalogie, leurs écussons, leurs vertus, leurs vices, leurs travers, leurs actions, leurs paroles, l'ensemble de leurs vies et de leurs caractères.

« De Balzac poussait si loin le mérite de la vérité et de l'exactitude, dit M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), qu'il ne dépeignait jamais un pays sans l'avoir visité et qu'il ne craignait pas de faire un voyage pour voir une ville, une rue, un lieu quelcon-

que, où il voulait placer les scènes de son drame.

« De là ses merveilleux tableaux du logis du père Grandet, à Saumur, et de la maison Rouget à Issoudun.

« M. de Balzac était peintre à la manière de Gérard Dow, de Mééris et de Rembrandt. »

« Une des raisons qui expliquent, dit M. Sainte-Beuve, la vogue rapide qu'a obtenue de Balzac, c'est son habileté dans le choix des lieux où il établit la scène de ses récits.

« On montre, dans une des rues de Saumur, la maison d'*Eugénie Grandet;* à Douai probablement on désigne aussi la maison *Claës.*

« De quel doux orgueil a dû sourire, tout indolent Tourangeau qu'il est, le possesseur de la *Grenadière?*

« Cette flatterie adressée à chaque ville où l'auteur prenait ses personnages, lui en valait la conquête : l'espérance qu'avaient les villes encore obscures d'être bientôt décrites dans quelque roman nouveau prédisposait pour le romancier tous les cœurs littéraires de l'endroit.

« Il n'est pas fier au moins celui-là, disait-on, il n'est pas exclusivement Parisien et de la chaussée d'Antin! Il ne dédaigne pas nos rues et nos métairies.....

« De la sorte, en trois années, de 1830 à 1833, le vaste drapeau qui portait le nom de Balzac se trouva arboré de clocher en clocher, au midi et au nord,

en deçà et au delà de cette Loire maternelle, de cette Touraine devenue le centre de ses excursions et son lieu de retour favori.

« Mon frère, dit Mme Surville, avait une singulière théorie sur les noms : il prétendait que les noms inventés ne donnent pas la vie aux êtres imaginaires, tandis que ceux qui ont été réellement portés les douent de réalité. Aussi prit-il tous ceux de la *Comédie humaine* partout où il se promenait. — Il revenait joyeux de ses pérégrinations quand il avait fait quelque bonne conquête de ce genre.

« *Matifat! Cardot!* quels délicieux noms! me disait-il. J'ai trouvé *Matifat* rue de la Perle. Je vois déjà mon Matifat! Il aura une face pâlotte de chat, un petit bourgeois, car Matifat n'aura rien de grandiose, comme tu peux croire. Et Cardot! autre chose, ce sera uu petit homme, sec comme un caillou, vif et réjoui. »

Je ne me rappelle plus quelle œuvre capitale de Balzac avait sur le métier (la *Recherche de l'absolu*, je crois), au commencement d'octobre 1834; mais ce que je sais très-bien, c'est que depuis deux mois il était hermétiquement cloîtré chez lui, rue Cassini, et qu'il travaillait nuit et jour avec une ténacité fiévreuse.

De ce rude et opiniâtre labeur, de cette tension continuelle du cerveau, il résultait pour lui un étiolement, un dépérissement de santé très-alarmant pour sa robuste constitution.

Un dimanche donc du commencement d'octobre, par un soleil radieux et une douce température d'automne, je le vis, à ma très-grande surprise, arriver chez moi. Il était pâle, maigre, le teint jaune, les yeux caverneux, entourés d'un cercle bistré : je le voyais bien chaque jour, mais c'était à la pâle clarté des bougies, ou dans la demi-pénombre d'un jour douteux.

Je fus effrayé...

« — Eh quel heureux hasard vous amène? lui dis-je tout joyeux.

« — Ma foi! le besoin de prendre l'air, — de jouir de la chaleur du soleil, de dégourdir, en marchant, mes jambes, que l'inaction paralyse; — puis, je suis arrêté dans une description, — je doute de ce que je dois écrire, et je veux aller m'assurer, par moi-même, d'un certain nom ainsi que de la position et de la description d'une certaine maison; — je viens vous demander à déjeuner; si vous êtes libre, nous ferons ensemble une débauche, nous ferons l'*école buissonnière,* hein? — Qu'en dites-vous? cela vous va-t-il?

« — A merveille! lui répondis-je, — je suis tout à vous, et il me sera doux, comme on disait de mon temps à l'école, de *faire le renard* avec un *taupin* tel que vous. »

Le déjeuner fut bientôt prêt, et plus promptement encore avalé.

Il était en général d'un sobriété extrême, surtout quand il travaillait.

Comme je connaissais ses habitudes et ses goûts, je lui avais fait servir de ce qu'il aimait le plus, des côtelettes de mouton de pré-salé sur le gril, du vieux vin de Bordeaux et d'excellent et véritable moka.

Tout en mangeant les coquilles de pré-salé, tout en buvant deux ou trois petits verres de médoc, tout en savourant l'arome du délicieux café, sa figure s'était épanouie ; elle avait subi une transformation complète : il était devenu gai, jovial, bon enfant et loquace.

Le léger repas terminé : « Partons, me dit-il en jetant sur la table sa serviette, — partons ! — j'ai hâte de marcher... »

Nous étions déjà dans la rue.

« — Connaissez-vous, me demanda-t-il, le faubourg Saint-Marceau, la rue Saint-Victor et ses aboutissants ?

« — Belle demande ! lui répondis-je tout en marchant côte à côte avec lui et en nous dirigeant par la rue Saint-André des Arts ; c'est juste dans cette rue Saint-Victor, qu'au cinquième étage d'une vieille maison, j'ai eu jadis une mansarde, un nid d'amour.

« — Allons ! ne vous échauffez pas l'imagination à ce souvenir, car nous avons besoin d'aller croiser dans ces parages.

« — Pilotez-moi, je vous suis. »

Tout en causant de le sorte, nous étions arrivés très-lentement, par mille ruelles détournées, dans la rue des Charbonniers. De là, nous tombâmes dans une autre rue dont le nom m'échappe, longue, fétide, étroite, à maisons très-élevées, de sordide et repoussante apparence. De chacune de ces demeures s'exhalaient des odeurs nauséabondes et pestilentielles. — A chaque fenêtre de chaque étage étaient appendus d'affreux rudiments de linge en loques, sous forme de chemises, de jupons, de blouses, que sais-je? exposés à l'air pour sécher.

Cette rue allait en pente et devait aboutir vers le milieu de la rue Saint-Victor.

Nous ne parlions plus, — nous observions, — nous admirions le tableau de vérité qui se déroulait à nos yeux, et qui était vraiment digne du crayon de J. Callot.

Je ne connais qu'une seule rue qui puisse être comparée à celle que nous suivions ; elle est située en face de la porte du tribunal de première instance de Saint-Jean de Maurienne, en Savoie. Cette artère, qui court en serpentant vers la montagne, est peuplée d'animaux de toute espèce, hommes, femmes, goîtreux repoussants, chevaux, chiens, mulets, bœufs, vaches et porcs, vivant en commun dans ces bouges putrides où ne pénètre jamais un rayon de soleil.

Je me croyais aussi par instants, comme par enchantement, transporté tout d'un coup à Londres,

dans ce quartier, la honte des *cockneys*, qui est le réceptacle de toutes les misères, de tous les vices, de toutes les débauches humaines, et dans lequel il est prudent, lorsqu'on parcourt ses rues étroites et fétides, de ne porter sur soi rien qui brille ou ressemble à de l'or, rien qui annonce une aisance quelconque. De plus, il faut circuler silencieux et muet, sans songer à s'arrêter devant des tableaux qui se présentent à chaque pas, tels que femmes et enfants demi-nus, couverts de haillons, le teint hâve et amaigri, à la figure farouche, sinistre, patibulaire, accroupis ou assis sur le seuil de leurs bouges, ou buvant et chantant dans les *gin-house*, race immonde qui chaque soir se répand dans tous les quartiers de Londres pour y exercer la dangereuse industrie de *picks-pockets*.

Je me croyais donc, à l'aspect de ces lieux, dans la *Little-Britain*, affreux quartier, situé près de Holborn, avec cette différence très-notable pourtant, qu'ici, lorsqu'un habitant se montrait, soit au seuil de sa porte, soit à sa fenêtre, c'était généralement une figure joviale, honnête, qui saluait le passant et lui souriait.

De Balzac s'arrêtait de temps à autre pour admirer; puis je le voyais tout à coup disparaître dans quelque sombre allée. Qu'y allait-il faire? Il m'était facile de le deviner à ses vêtements salis par le contact des murs visqueux, à ses gants noircis par les

immondices qui couvraient les cordes servant de points d'appui pour arriver aux étages supérieurs par d'atroces escaliers déjetés et boiteux, privés de rampes et de lumière.

Quelquefois ses stations se prolongeaient, mais il m'avait bien reccommandé de ne pas m'en inquiéter. C'est qu'alors, sous le prétexte de demander M. ou M^me^ ***, il avait rencontré quelqu'un auprès duquel il prenait langue.

Nous arrivâmes, comme je l'avais prévu, vers le milieu de la rue Saint-Victor, et j'en fus enchanté, je l'avoue.

«—Eh bien ! me dit joyeusement mon compagnon, connaissiez-vous cette rue ? — Qu'en dites-vous ? Pour moi j'y ai fait de curieuses trouvailles, d'importantes études ; cela me rapportera cinq cents francs au moins. »

Jamais de Balzac ne perdait de vue l'argent, non pas qu'il aimât à thésauriser, mais bien à cause de la somme de bien-être et des magnificences qu'il pouvait rapporter.

« — Allons ! la moisson est bonne, ajouta-t-il, dirigeons-nous maintenant vers la rue Saint-Antoine, — j'y ai de vieilles études à rafraîchir.

Que d'histoires ne me raconta-t-il pas en parcourant lentement cette longue artère de la capitale, et s'arrêtant avec bonheur devant chaque maison d'une apparence quelconque ! De quel flux et reflux de des-

criptions curieuses, piquantes et anecdotiques ne fus-je pas témoin !

J'étais dans le ravissement; je me serais bien gardé de l'interrompre pour placer un mot ou une réflexion...

Il était près d'une heure lorsque nous arrivâmes à la place de la Bastille.

J'avais très-chaud, j'étais fatigué d'une course de trois heures sur un sol humide ; il avait plu la nuit précédente, et l'on sait combien est fatigant le pavé de Paris lorsqu'il est gras d'une boue qui commence à sécher. Mon illustre écrivain, lui, au contraire, le nez au vent, la figure épanouie, ne faisait attention ni à la chaleur, ni à la fatigue.

« — J'ai très-chaud, monsieur de Balzac, lui dis-je ; ne seriez-vous pas d'avis que nous prissions un moment de repos en nous rafraîchissant?

« — Non, je n'éprouve que le besoin de marcher et de faire encore quelques études, mais entrez dans ce café et rafraîchissez-vous. »

Pendant que je buvais lentement une limonade, mon compagnon, qui n'avait voulu rien accepter, s'amusait à parcourir les journaux ; tout à coup il s'écrie :

« — Oh ! comme cela vient à propos ! il y a aujourd'hui, à deux heures, un grand concert vocal et instrumental au Conservatoire de musique ; — si nous y allions, hein : qu'en dites-vous?

« — Je vous accompagnerai partout avec plaisir. »

Ce n'est qu'à ce moment que je fis attention à la toilette de mon grand homme.

Un paletot brun foncé, boutonné jusqu'au menton, portant encore les stigmates irrécusables de ses promenades aériennes dans la rue des chiffonniers, un pantalon noir ne lui descendant qu'à la cheville, et laissant apercevoir d'ignobles bas bleus, de gros souliers lacés ou à peu près, sur le cou-de-pied, — souliers et pantalon crottés, — une corde de mérinos vert et rouge enroulée en guise de cravate, autour de son cou gros et court, — une barbe inculte de plus de huit jours, — de longs cheveux noirs, mal peignés, flottant sur ses larges épaules; — sur la tête, un véritable feutre fin, mais vieux, à forme bass ect à larges bords; — de gants, — point : ceux dont il s'était servi dans nos courses n'étaient plus de mise. — Telle était la toilette *habillée* de l'illustre écrivain, se proposant d'aller entendre une musique délicieuse au Conservatoire royal de musique, au milieu d'une brillante société d'élite, en grande toilette d'apparat!

« L'esprit ne pèse pas, disait un maître de poste à un postillon qui voulait contraindre Voltaire à ajouter un troisième cheval à sa chaise de poste. » L'esprit, dirai-je à mon tour, lorsqu'il a pour nom de Balzac, est bien reçu partout, quelle que soit la toilette qu'il porte.

Je ne m'étais pas trompé.

L'esprit de Balzac, et non l'abandon excentrique de sa tenue, le fit accueillir par cette foule élégante et parfumée de jeunes hommes et de jeunes femmes, appartenant à la classe la plus riche et la plus aristocratique de Paris, avec cet empressement flatteur, cette politesse exquise, qui a toujours distingué et qui distinguera toujours la haute société parisienne.

De Balzac fut conduit en triomphe à sa stalle.

Avec ses sales vêtements, il était le point de mire de ce brillant entourage, qui rendait hommage à notre plus célèbre romancier.

Il était presque nuit quand cessa le concert.

Mon homme était radieux...

« — Où dînerons-nous me dit-il tout à coup? j'ai faim.

« — Chez moi donc! J'ai commandé notre dîner pour six heures.

« — Et vous appelez cela *faire le renard?* fi donc! Moi, de Balzac, entendez-vous? je vous invite à dîner au cabaret.

« — Va pour le cabaret! »

Et nous nous dirigeâmes vers le Palais-Royal.

Le cabaret que choisit l'auteur de la *Peau de Chagrin* fut celui de Véry, c'est-à-dire le restaurant le plus cher et le plus aristocratique de Paris.

Les salons étaient pleins, les tables entassées de sociétés élégantes.

Enfin, un garçon réussit à nous avoir une table de deux couverts seulement. A ma toilette il me prit vraisemblablement pour un sous-préfet endimanché, en congé à Paris, tandis qu'il ne vit, suivant toutes les apparences, dans mon partenaire qu'un bourgeois campagnard d'une élégance de toilette par trop négligée pour un tel lieu et une telle circonstance. Ce garçon apporta la carte des mets. Je lui fis signe de la présenter à la personne placée en face de moi, ce qu'il s'empressa de faire en s'inclinant avec respect.

« — Pas n'est besoin de carte, dit Balzac d'un ton ferme, en élevant sa voix à un diapason peu convenable...

Autant il était sobre dans sa furie de travail, autant, lorsqu'il se reposait, son appétit, aiguisé par une longue abstinence, prenait tout à coup des proportions phénoménales : c'était un Vitellius alors !

Voici le menu du dîner qu'il commanda ; il est de la plus scrupuleuse vérité, ainsi que tout ce qui va suivre.

Or, ce menu était pour lui *seul.*

En proie à une gastrite aiguë, je ne pris qu'un potage et le blanc d'une aile de volaille rôtie.

Un cent d'huîtres d'Ostende ;

Douze côtelettes de pré-salé au naturel ;

Un caneton aux navets ;

Une paire de perdreaux rôtis ;

Une sole normande ;

Sans compter les hors-d'œuvre, les fantaisies, telles qu'entremets, fruits, poires de Doyenné surtout, dont il avala plus d'une douzaine ; le tout arrosé de vins fins, délicats, des crus les plus renommés ;

Le café et les liqueurs.

Tout fut englouti sans miséricorde !

Il ne resta que les os et les arêtes !

Les personnes qui nous entouraient étaient stupéfaites.

Jamais elles n'avaient été témoins d'un appétit aussi prodigieux !

Comme, tandis qu'il mangeait et buvait, sa langue allait son train, les mots les plus heureux, les saillies les plus spirituelles s'échappaient sans cesse de ses lèvres.

Nos voisins, pour l'écouter, suspendaient leurs conversations.

Si, au concert du Conservatoire, il avait trôné, par son esprit seul, sur la brillante assemblée, — ici, il trônait doublement, par son vaste appétit d'abord, par sa verve intarissable ensuite.

Son repas terminé, il me dit tout à coup et tout bas :

« — A propos, cher, avez-vous de l'argent ? »

Je restai anéanti !

Lui, qui m'avait invité à dîner au cabaret, n'avait pas d'argent pour payer notre dépense !...

« — Je dois avoir sur moi, lui répondis-je, quelque chose comme une quarantaine de francs.

« — Ce n'est pas assez. — Passez-moi cinq francs. »

Je fis mine de ramasser sous la table un objet quelconque ; je lui glissai dans la main une pièce de cent sous ; j'étais très-intrigué de savoir comment, avec cette bagatelle, il parviendrait à solder une note que je supposais devoir être assez élevée.

Mon incertitude ne fut pas longue.

« — *L'addition!* demanda-t-il d'une voix de tonnerre. »

Le garçon va au comptoir ; il en revient avec une longue pancarte, — qu'il me présente encore...

Ce que c'est que d'être habillé comme un sous-préfet !

Je fais signe à l'inintelligent serviteur que c'est à mon bourgeois-campagnard qu'il doit l'offrir, ce qu'il se hâte de faire avec une respectueuse inclinaison de tête.

De Balzac prend la pancarte sans y jeter les yeux ; tire son crayon et écrit au bas quelques mots ; puis il place entre l'index et le pouce la note et la pièce de cinq francs, et il dit au garçon avec un aplomb admirable :

« — Ceci, garçon, pour vous ; — ce papier, pour la dame de comptoir ; — dites-lui que c'est de la part de M. Honoré de Balzac ! »

A ce nom si connu, prononcé d'une voix sonore et bien accentuée, toutes les têtes se dressèrent...

Lui, se leva majestueusement, prit son chapeau, moi le mien, et sortit du restaurant comme un simple mortel.

Quand nous fûmes dans le jardin du Palais-Royal :

« — Qu'avez-vous donc écrit au bas de votre addition ? lui demandai-je. Pourquoi, avant de sortir de chez moi, ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas d'argent ?

« — Est-ce qu'on fait jamais de pareilles confidences à ces sortes de gens ! Ne suis-je pas connu ? »

Puis, avec un câlin sourire, il ajouta :

« — Ce que j'ai écrit, cher, vous le saurez demain ! »

Nous nous promenâmes ensemble sous les arbres.

La soirée était magnifique, l'air doux et frais.

Tout à coup, nous apercevons deux de nos bons amis, nos inséparables Berrichons, Jules et Emile, qui, le cigare à la bouche, le chapeau crânement incliné sur l'oreille droite, la figure épanouie, l'air conquérant, bras dessus, bras dessous, viennent à notre rencontre et nous abordent joyeusement.

— Vous, de Balzac, ici ! à cette heure ? s'écrie Emile ; je vous croyais à travailler dans votre cellule ! Ah ! je le vois à votre figure animée, — vous venez de faire un bon dîner avec ce podagre-là !

« — Mieux que cela ! mon très-cher, répond Honoré, depuis ce matin, nous sommes en cours d'ob-

servations de mœurs... et Dieu sait ce que nous avons trouvé ! Mais je m'aperçois, à mon tour, mauvais sujets, que vous venez de dîner ensemble quelque part, avec...

« — Non, parole d'honneur ! reprend Jules ; n'attaquez pas ainsi à la légère nos mœurs placides et innocentes : nous venons de dîner seuls, dans un modeste restaurant voisin, face à face, comme deux chiens de faïence. »

Nous fîmes ainsi quelques tours de promenade, devisant de choses futiles.

« — Une idée ! s'écrie subitement notre illustre ami, si nous tentions la fortune?... — le 113 est là, allons jouer !...

« — Non pas, non pas ! répondis-je effrayé. Jouez si vous voulez, Messieurs, moi je me retire... (Et je me disposai à partir.)

« — Arrête ! pusillanime éditeur, reprend de Balzac ; — quand je parle au pluriel, cela veut dire simplement que nous partagerons les bénéfices, — mais un seul de nous ira tenter la fortune... Donnez-moi vingt francs, cher Werdet.

« — Les voilà ; — qu'allez-vous en faire ?...

« — Jules, prenez ce napoléon,—allez là, en face...

« — Mais c'est une maison de jeu...

« — Oui ; allez-y toujours ! — Pour peu que la chance vous soit favorable, vous nous aurez bientôt rapporté un monceau d'or !...

« — Soit ! dit Jules en riant, » et il se dirigea d'un pas leste vers le célèbre tripot.

Un gros quart-d'heure s'écoula ; — il parut un siècle à notre grand homme... Il ne nous parlait que de millions à gagner au tapis vert. A l'en croire, il possédait un système infaillible à l'aide duquel rien n'était plus facile que de faire sauter les banques de Hombourg, de Baden, de Wiesbaden, de Spa, toutes les maisons de jeu du globe !

Enfin Jules revient...

L'œil morne maintenant et la tête baissée...

« — Eh bien ! Jules? lui crie de Balzac du plus loin qu'il l'aperçoit.

« — Voilà !... lui répond Jules en lui envoyant en plein visage la fumée de son cigare.

« — Et comment avez-vous joué?...

« — Cinq francs chaque fois ; — quatre ont suffi pour ruiner nos espérances...

« — Mais vous avez joué sans aucun principe ! » dit Honoré ; — et il nous explique là-dessus la théorie des jeux de hasard ; puis il nous quitte, nous recommandant de l'attendre un petit quart-d'heure à la même place ; — nous le perdons de vue.

En effet, peu de temps après, il nous rejoint tout essoufflé et dit à Jules :

« — Très-cher, voici quarante francs que je viens d'emprunter à mon graveur héraldique, sous les arcades, à côté du café de Foy. — Allez jouer cette

somme ; — suivez ponctuellement mes instructions : jouez les quarante francs d'un seul coup... vous gagnerez ; jouez la totalité de votre bénéfice ; — ainsi de suite jusqu'au onzième coup... et nous serons tous riches, je vous l'assure ! — Allez vite ! nous vous attendons ici. »

Cette fois, Emile voulut accompagner Jules dans la maison de la Fortune. — Nos deux amis nous quittèrent donc, et le célèbre romancier, resté seul avec moi, me raconta des histoires fabuleuses du joueur Casanova, et d'autres célébrités de la roulette et du trente-et-quarante.

Mais la soirée était décidément mauvaise... la Fortune s'obstina à ne montrer à nos amis que sa nuque : un seul coup leur avait enlevé les quarante francs !

« — Il faut en prendre notre parti, dit philosophiquement Honoré, la Fortune nous est contraire. — Encore une idée ! mes amis ; il n'est que neuf heures, si nous allions aux Funambules ? Je n'ai jamais vu jouer Debureau, dont Jules Janin fait un si merveilleux éloge : je serais bien aise de le juger par moi-même... Qu'en dites-vous ?

« — Allons voir Debureau ! nous écriâmes-nous tous d'une voix unanime.

Nous prenons une voiture ; nous roulons du côté du boulevard.

Justement ce soir-là on jouait le *Bœuf enragé*, la

pièce en vogue dans laquelle le mime populaire était admirable de bêtises.

La salle était comble.

A prix d'argent, j'obtins une petite loge de quatre places qui donnait sur la scène.

De notre observatoire, nous pouvions tout voir,— les spectateurs,—depuis la rampe jusqu'au *poulailler*, les acteurs, — jusqu'au fond des coulisses.

L'auteur d'*Eugénie Grandet* était émerveillé.

Ce fut d'abord par des rires étouffés, comprimés, — puis par des rires plus forts, par des trépignements convulsifs, qu'il exprima sa joie d'enfant. N'y tenant plus enfin, il s'abandonna à des rires si bruyants, qu'à plusieurs reprises les *Titis* crièrent : A la porte!

A ces mots *à la porte*, il devint plus bruyant et plus expansif encore.

Des rires plus formidables, plus retentissants, s'échappèrent de sa poitrine haletante...

Et les *Titis*, de crier de plus belle : *A la porte!*

Bientôt les voix du parterre et des galeries se mêlèrent à celles du poulailler.

Le spectacle n'était plus sur la scène. Il était tout entier dans la loge que nous occupions.

Le tumulte devint tel, la rage du public se tourna si menaçante contre nous, que nous jugeâmes prudent de décamper sournoisement au plus vite.

Je ne sais ce qui serait arrivé si nous nous étions entêtés à faire face à l'orage.

Lorsque nous nous retrouvâmes au grand air, notre illustre écrivain se sentit très-incommodé ; — je crois sérieusement qu'il avait eu peur... — Il en ressentit douloureusement les effets.... — Nous prîmes un fiacre, et nous le reconduisîmes chez lui, rue Cassini.

Il nous offrit un thé que nous acceptâmes.

Son indisposition s'évapora, — la gaieté lui revint, et avec elle, sa puissante imagination.

Il reprit avec Jules la théorie des jeux de hasard ; il lui exposa longuement ses calculs infaillibles, sa méthode certaine, — se jetant dans des démonstrations sans fin, pour nous prouver, clair comme le jour, qu'il était impossible avec son système de ne pas devenir promptement millionnaire.

Jules l'écoutait bouche béante ; Honoré était au septième ciel !

Nos intrépides calculateurs cherchaient, combinaient ensemble un merveilleux *paroli* qui devait, à les en croire, faire sauter toutes les banques du globe, leur produire infailliblement des montagnes d'or.

« — *Eurêka !* s'écrie pour la troisième fois de Balzac, avec des transports de joie, — je l'ai trouvé, — je le tiens ! »

Il explique alors son terrible *paroli*.

« — Oui... dit Jules... mais de votre combinaison vous avez oublié de tenir compte des *refaits* et du

double *zéro*. Cette omission dérange tous vos calculs, et votre édifice s'écroule... Recommençons !... »

Sans l'oubli des *zéros* et des *refaits* dans le système de Balzac, toutes les banques étaient ruinées !

Il était près d'une heure ;—je trouvai que, depuis dix heures du matin, j'avais *fait* assez *le renard*, — que j'avais suffisamment *buissonné*, — je battis en retraite.

Le lendemain matin, j'eus le mot de l'énigme du dîner de la veille et de ses suites.

M. Véry me fit présenter une facture de.	62 fr.	50 c.
Le graveur héraldique, un bon dé. .	40	»
J'avais, en outre, prêté pour le jeu à mon auteur favori.	20	»
Je lui avais enfin donné au restaurant.	5	»
Je dus donc débiter son compte de.	127 fr.	50 c.

Restèrent à ma charge, pauvre éditeur, les dépenses faites au Conservatoire de musique, aux Funambules, les voitures, etc., quelque chose comme une trentaine de francs !

En définitive, j'avais passé une bonne journée, et ce n'était pas payer trop cher, sans doute, l'honneur d'avoir fait l'école buissonnière avec un homme aussi célèbre qu'Honoré de Balzac !

IV

Arrivée de la célèbre canne à la rue des Batailles. — Bruit qu'elle fait. — Nouvelle occasion de dépenses luxueuses. — Un superbe coupé. — Une livrée magnifique. — Les armoiries des d'Entragues. — Un cocher majestueux. — Le groom *Grain-de-Mil*. — Un *lien* de plus. — Partie carrée. — Un dîner de prince chez Véry. — Triomphe à la Porte-Saint-Martin. — *Fœdora* ou *Esther*. — Tortoni. — Un nouveau marché. — Un dîner chez moi. — Éclipse de la célèbre canne. — Désespoir. — De Balzac s'évanouit. — Longues recherches. — La canne retrouvée. — Dangers de la vie de grand seigneur. — Travaux interrompus. — Ruine de mes espérances. — Ma caisse se ferme. — Fâcheuse situation de la *Chronique de Paris*. — Dîner de garçon offert à un seigneur russe pour le décider à prendre des actions. — Je prête 2,000 francs pour retirer de l'argenterie de chez *ma tante* et 300 pour acheter des fleurs. — Mademoiselle Rose le cordon bleu. — Le maître des cérémonies ***. — Charlatanisme. — Cruelle déception. — Vente de la *Chronique*. — Son dernier soupir. — 50,000 francs engloutis dans 15 mois. — Le passif de Balzac accru de 20,000 francs.

C'est rue des Batailles à Chaillot, qu'au mois d'octobre 1836, le célèbre bijoutier Gosselin, le rival de *Benvenuto Cellini*, comme l'appelait de Balzac, qui savait toujours merveilleusement flatter ceux dont il avait besoin, lui apporta enfin la fameuse canne, objet de ses ardents désirs.

Cette monstrueuse canne, aussi grosse que celle d'un tambour-major, devint un véritable événement pour les badauds de Paris.

On ne parla bientôt plus que de M. Honoré de Balzac et de sa canne.

Ils furent désormais inséparables.

Ce bijou de fantaisie ne tarda pas à être pour son heureux possesseur une nouvelle occasion de dépenses luxueuses.

On comprend qu'il ne pouvait plus dorénavant aller à pied, pas même en tilbury, avec un joujou aussi riche, aussi précieux.

Notre célèbre écrivain loua donc un superbe coupé, à raison de cinq cents francs par mois.

Il commanda une magnifique livrée : il eut un cocher presque aussi majestueux que celui de l'ambassadeur d'Angleterre; il eut un groom aussi exigu que le général *Tom-Pouce;* il eut enfin sa loge à l'Opéra, aux Italiens, il prit rang parmi les *lions* de l'époque.

Sa livrée était splendide, de couleur marron, resplendissante de galons et de boutons d'or, — sur lesquels brillaient l'*écu* des d'Entragues.

Les grandes armoiries de cette illustre maison furent peintes sur les panneaux du coupé, et brodées d'or, en relief, sur la riche housse, à crépines d'or, du siége du cocher.

Le jour où je mis en vente la première édition du *Livre mystique* qui contenait *Séraphita*, ce jour où,

par de savantes combinaisons de réclames et de fanfares louangeuses dans tous les journaux, je parvins à faire disparaître de mon magasin, comme par enchantement, l'édition entière; succès que jamais éditeur n'avait obtenu avec un ouvrage de cet écrivain; de Balzac, instruit de ce fait par un billet que je lui avais adressé, vint me trouver, ivre de joie de ce triomphe incroyable, qui répondait si victorieusement au superbe dédain de M. Buloz, — pour son œuvre à laquelle il avait déclaré ne rien comprendre, il m'aborda avec un empressement que je ne lui connaissais pas, et me serrant la main à me la briser :

« — Cher ami, me dit-il, moi, Honoré de Balzac, gentilhomme, je veux vous traiter en prince aujourd'hui. Nous dînerons chez Véry; nous nous montrerons ensuite en grande loge au théâtre de la Porte-Saint-Martin, puis nous irons prendre des glaces chez Tortoni. Soyez prêt à six heures! je viendrai vous chercher avec mon coupé.

A propos, partie carrée! j'aurai ma *Donna*... ayez la vôtre!... Partie carrée, vous dis-je, mon cher! c'est indispensable!

A six heures, il était chez moi avec une belle dame, je ne dirai pas laquelle, — je n'ai pas le droit d'en parler.

Il était en grande toilette, habit bleu barbeau, à boutons d'or pur ciselés, pantalon noir à sous-pieds, comme on en portait alors, gilet blanc en piqué an-

glais, sur lequel chatoyaient les anneaux d'une chaîne d'or microscopique; bas de soie noire à jours, souliers vernis; linge très-fin, d'une blancheur irréprochable cette fois, — gants beurre frais, — chapeau à larges bords, bas de forme, un véritable feutre de castor, à la main, comme de juste, sa fameuse canne.

« — Êtes-vous prêt? me cria-t-il avec impatience en entrant... Et votre compagne où est-elle?

« — Elle est là, lui répondis-je, dans le salon. »

Il s'y précipite tumultueusement, et offre le bras à la bonne, à l'excellente M^me^ Louise Lemercier, bas-bleu par passe-temps, la bienfaitrice, la providence de bien des gens de lettres de ce temps-là.

A la porte, nous trouvâmes l'élégant coupé, toujours aux armes des d'Entragues.

Sur le siége se prélassait le cocher dans sa livrée éblouissante, un véritable molosse, à tricorne galonné d'or.

Grain-de-Mil, le groom imperceptible, après avoir refermé la portière, grimpa derrière.

L'équipage était irréprochable : les règles de la *fashion* les plus méticuleuses avaient été observées.

Notre couvert chez Véry était dressé d'avance dans un salon particulier, où nous réjoignît un de nos amis, M. Sergent aîné, l'un des employés des plus savants du dépôt des estampes de la Bibliothèque royale.

Le repas, les vins furent dignes du célèbre restau-

rateur, et de Balzac fut d'une gaieté charmante.

Sous le pérystile du théâtre de la Porte-Saint-Martin nous trouvâmes, en descendant du coupé, Auguste, qui remit à son maître le coupon de la loge d'avant-scène, dont, pendant un entr'acte, nous prîmes possession à grand bruit, suivant les us et coutumes des lions de l'Opéra.

Notre amphitryon, placé sur le devant de la loge, entre les deux dames, ne tarda pas à attirer sur lui tous les regards.

Sa magnifique canne, son bâton de maréchal littéraire, qu'il roulait dans ses mains, étincelait de millions de feux à l'éclat de tous les becs de gaz des candélabres, frappant sur les rubis, les émeraudes, les diamants, dont la pomme était enrichie.

La salle était comble : Frédéric Lemaître et Serres jouaient dans l'*Auberge des Adrets*.

Bientôt arrivèrent distinctement à nos oreilles ces mots, partant des loges, des balcons, des galeries, de l'orchestre et du parterre :

« C'est de Balzac ! c'est de Balzac ! avec sa canne ! »

Et lui, le grand enfant vaniteux, radieux, de se pavaner, de sourire alternativement aux deux dames, de se trémousser, de faire scintiller de plus belle les feux des pierres précieuses de sa canne,—fou de joie dans son fauteuil.

Il fut le héros de la soirée.

On ne s'entretenait que de lui, de sa canne... de

la jeune et jolie dame placée à sa droite, et de sa ravissante toilette.

« —Qui est-elle? » se demandaient les hommes? « Qu'elle est fraîche! qu'elle est jolie! Est-ce Fœdora? est-ce Esther? »

On n'écoutait plus la pièce, on ne regardait que de Balzac, sa canne, et sa gracieuse compagne...

Lorsque, avant la fin du spectacle, nous sortîmes, dans un entr'acte, le célèbre écrivain eut à traverser, à grand'peine, une double haie de spectateurs et de spectatrices, jaloux d'admirer, dans toute la splendeur de sa toilette, l'inépuisable auteur dont les écrits n'avaient jamais eu qu'un but, la réhabilitation de la femme de *trente ans*.

Au café Tortoni, l'admiration ne connut plus de bornes ; — l'empressement fut encore de meilleur ton qu'au théâtre de la Porte-Saint-Martin, — il devint irrésistible...

Cette soirée fut un de ces triomphes, comme en aimait mon romancier favori.

Nous nous séparâmes en convenant que je réimprimerais immédiatement le *Livre mystique*, aux conditions ordinaires.

Notre parole commune suffisait à toutes ces transactions ; jamais jusqu'alors il n'y avait eu entre nous l'ombre d'une discussion à cet égard ; j'avais une confiance entière dans la parole de Balzac, et il est juste de dire qu'il me payait aussi complétement de retour.

Dans cette mémorable soirée, où je fus traité en prince, — je ne vis pas une seule fois mon amphitryon tirer sa bourse pour payer. Toutefois, pour être vrai jusqu'au bout, je dois dire qu'il ne m'arriva le lendemain aucune note à acquitter pour lui !

Quelle différence avec le dîner, le concert, le spectacle des Funambules, de l'année précédente, le jour où nous avions fait ensemble l'*école buissonnière!*...

Dans le courant de février de l'année suivante, je donnais à dîner à de Balzac et à quelques amis, — j'avais même invité de jeunes dames.

Il était convenu que j'irais chercher à Chaillot mon auteur favori.

Il avait commandé son coupé pour quatre heures; il était dans sa grande tenue de lion, à cause des dames qu'il devait rencontrer chez moi.

Nous montâmes en voiture, lui, sa canne et moi.

Comme nous avions près de deux heures à dépenser, avant qu'on se mît à table, il résolut d'aller voir quelques personnes à la Chaussée-d'Antin et au faubourg Saint-Germain.

Son intention était de me faire faire le pied de grue dans son coupé pendant le temps de ces visites.

Cette détermination sans gêne me convenait fort peu; aussi, dès la première station, abandonnai-je bravement le somptueux équipage pour revenir à pied chez moi, où j'attendis beaucoup mieux mon convive, qui arriva enfin, après s'être fait attendre

plus longtemps qu'il ne convenait peut-être, à cause des dames; il renvoya son coupé.

Je vous fais grâce des épisodes du repas; il s'y lie toutefois un incident qu'il m'est impossible de passer sous silence.

Fut-ce caprice de cette canne volage, désireuse de changer de maître, fut-ce étourderie impardonnable de son heureux possesseur? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment du départ de Balzac, sa fameuse canne ne se retrouva pas!... elle avait disparu!...

Vainement nous cherchâmes dans tous les coins et recoins de l'appartement...

Point de canne nulle part!

L'illustre écrivain était en proie à une inquiétude extrême, ses traits étaient bouleversés...

« — Messieurs! s'écriait-il à chaque instant, assez de ce jeu cruel! je vous en supplie! Au nom du ciel, rendez-moi ma canne!... »

Et il s'arrachait les cheveux... Mais nous ne pouvions lui rendre ce que nous n'avions pas.

Son désespoir me rappelait, involontairement, sauf une légère variante, le célèbre distique de Boileau, sur la perruque de Chapelain:

> O rage! ô désespoir! ô ma canne, ma mie,
> N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie!

Il était réellement en butte à un violent désespoir. J'étais certain qu'aucun de mes amis, qui se trou-

vaient là, et qui étaient aussi des siens, n'aurait été assez barbare pour cacher le précieux bijou.

J'offris alors à son propriétaire désolé de prendre un cabriolet et d'aller, nouveau Christophe Colomb, à la recherche de la canne. J'étais résolu à aller la demander dans tous les lieux, sans exception, où notre grand étourdi avait fait des visites.

Il accepta. Je revins au bout de deux heures, qui avaient paru deux siècles de tortures pour lui.

Hélas! trois fois hélas! je ne rapportai rien.

A cette accablante nouvelle, notre grand romancier s'évanouit... oui! très-sérieusement, il s'évanouit....

Quand il reprit ses sens, je lui dis :

« — Allons! ne vous désespérez donc pas ainsi! Je vais courir chez votre loueur de voiture, 118, rue du Bac, — peut-être l'avez-vous oubliée dans votre coupé.

C'était ce que nous aurions dû vérifier tout d'abord, mais on ne s'avise jamais de tout, et c'est d'ordinaire au moyen le plus naturel, le plus simple, qu'on n'a recours qu'à la dernière extrémité.

Il ne voulut, à aucun prix, me quitter. J'étais sa dernière planche de salut, il s'attachait à mes pas, à mes habits, il faisait peine à voir.

Nous tombâmes comme une double bombe chez le loueur de voiture. Notre coupé n'avait pas été visité, nous y courûmes : la magnifique canne s'y prélas-

sait, la coquette ! nonchalamment couchée dans un coin, ne paraissant pas se douter le moins du monde de toutes les inquiétudes qu'elle nous causait.

Qu'on juge de la joie d'Honoré en retrouvant son inséparable compagne ! cette partie intégrante de son être, dont l'absence passagère lui avait été aussi sensible qu'aurait pu l'être pour lui la perte du manuscrit inédit et *terminé*, d'un de ses chefs-d'œuvre !

La vie de grand seigneur que mon auteur favori menait à cette époque, ses folles dépenses en meubles somptueux, en équipages, les dîners fins et délicats qu'il donnait sans cesse, sa présence habituelle à chaque représentation, soit aux Italiens, soit à la célèbre *loge infernale* à l'Opéra, la fréquentation des salons aristocratiques, ou au moins élégants, fréquentations qui l'obligeaient à faire de nombreux et riches cadeaux, absorbaient tout son temps, tarissaient ses sources de revenu et l'empêchaint de travailler.

Il en était aux expédients.

Ce train de vie coupait court aussi à mes légitimes espérances, que je voyais depuis longtemps, hélas ! s'enfuir une à une, comme mes écus. Je commençais même à perdre l'espoir, que j'avais depuis modestement conçu, de ne pas tout perdre, et je me sentais

de moins en moins encouragé à satisfaire à ses nouveaux besoins d'oisiveté et de luxueuses dépenses : ma caisse se fermait, ma complaisance était à bout.

J'exigeais du travail, ou je menaçais de ne plus donner rien : pas de copie, pas d'argent.

De cet état de choses devait résulter forcément notre séparation, comme je l'ai dit ailleurs.

Or, si je ne pouvais obtenir de l'illustre écrivain ni copie, ni épreuves corrigées, moi qui me rendais exactement chaque matin chez lui, à Chaillot, pour en solliciter à cor et à cris, on doit penser que la *Chronique de Paris* devait être presque abandonnée, ou du moins bien négligée; aussi les abonnés la quittaient-ils en masse; les fonds s'épuisaient, et après quelques mois encore de cet état de choses, il était immanquable que la malheureuse *Revue* ne rendît le dernier soupir entre les bras de son rédacteur en chef, dans la solitude et le silence.

La perspective d'un aussi affreux événement vint aiguillonner enfin l'amour-propre du Maître, qui résolut de faire revivre, par un suprême effort, sa chère *Chronique de Paris,* en émettant les cinquante actions de la réserve.

Mais où trouver des preneurs? Là était le nœud gordien.

Dans les salons aristocratiques dont sa réputation lui avait ouvert les portes, il avait rencontré un jeune

seigneur russe qui, très-enthousiasmé de son talent, s'était lié avec lui et lui avait voué une amitié assez vive.

Dans leurs entretiens, il était toujours question en général de notre littérature, et en particulier de la *Revue* de M. de Balzac, dont le jeune étranger disait faire un très-grand cas.

Était-ce flatterie? Il est permis de le penser.

Ce qu'il y a de certain, c'est que de Balzac était enchanté de sa nouvelle connaissance.

Il conçut donc l'idée de décider le noble étranger, qui lui témoignait tant d'intérêt, à prendre quelques actions dans son œuvre périodique.

La négociation était délicate; mais notre rédacteur en chef était si éloquent, si fascinateur!

Bref, il se décida à prier le Russe à un dîner de garçon, et l'invitation fut acceptée avec empressement, avec bonheur même!

Bien qu'il habitât presque constamment ce qu'il appelait son pied-à-terre de la rue des Batailles, Honoré avait conservé néanmoins sa maison montée de la rue Cassini; — bien qu'il n'y mangeât jamais, il y avait gardé jusqu'à son cordon bleu, — M^lle^ Rose, — qui se mourait d'ennui de ne plus voir son *Mossieu*, — de ne pouvoir plus se prélasser devant ses fourneaux.

Ce fut rue Cassini qu'on arrêta que le dîner aurait lieu.

Mais pour traiter dignement un aussi haut person-

nage, un comte moscovite, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent même ; et il n'y en avait pas dans l'escarcelle de notre héros. Par malheur encore, toute la vaisselle d'argent et de vermeil, y compris le plateau et l'aiguière, dont je lui avais fait cadeau comme je l'ai déjà dit, était, avec beaucoup d'autres effets précieux, *chez ma tante,* selon l'expression pittoresque du peuple parisien, qui désigne ainsi cette humble maison de prêt sur gage, officiellement appelée, par un affreux euphémisme, le *Mont-de-Piété !*

Heureusement Werdet, pour qui le glas funèbre de *Waterloo* n'avait pas encore tinté, était là pour toutes les circonstances difficiles où il fallait de l'argent.

Je fis donc cesser l'embarras de mon auteur chéri en lui prêtant, seulement pour VINGT-QUATRE HEURES, la somme de deux mille francs, nécessaire pour dégager ses effets, s'approvisionner de mets exquis (je ne parle ni des vins fins, ni des liqueurs, sa cave était bien garnie) et acheter enfin des fleurs rares, indispensables pour parfaire la séduction qu'il complotait ; mais ce fut à la condition expresse que, la nappe enlevée, il restituerait, pour rentrer dans mes fonds, toutes ces richesses au juif qui en était détenteur.

Je dois le dire à la louange de cet écrivain, il fut cette fois d'une ponctualité exemplaire.

Mais il arriva que, deux heures avant le festin,

l'amphitryon vint à s'apercevoir que les vases qui décoraient l'escalier et la galerie n'avaient pas de fleurs fraîches.

Auguste m'arriva tout effaré : il venait me prier, de la part de son maître, d'aller tout de suite lui acheter de quoi réparer cet oubli malencontreux.

J'allai donc faire une razzia des plus belles fleurs exotiques que je pus trouver dans les serres de la *Société d'horticulture,* au boulevard Montparnasse... et je dépensai encore cent écus!

A un repas tout aristocratique, de Balzac, en vrai gentilhomme, ne pouvait consciencieusement admettre que des amis de choix... possesseurs de costumes frais et élégants, des gens de bon ton, d'une tenue irréprochable et pour lesquels l'habit noir était de rigueur.

Aussi Gustave Planche, qui n'en avait d'aucune espèce, ne fut-il invité — *qu'à venir prendre le thé...*

Les convives arrivèrent successivement en grande tenue d'apparat, habit et pantalon noirs, bottes vernies, gants blancs, etc.; ils étaient reçus dans le petit salon par notre ami ***, qui remplissait avec un tact exquis les devoirs de maître de maison, en l'absence du véritable, qui, retiré dans sa chambre, y mettait en ce moment la dernière main à un travail très-important...

L'équipage de l'étranger arriva à grand bruit dans la cour, dont les grilles se refermèrent aussitôt.

Sa livrée fut *splendidement* traitée par la livrée, non moins aristocratique, de l'amphitryon.

Le comte fut reçu au bas de l'escalier par notre ami ***, qui le conduisit au salon, où l'attendaient les autres convives, lesquels lui firent un *well come* respectueux, mais plein de cordialité.

La conversation devint générale... L'hôte de céans ne paraissait pas encore, tant il était absorbé dans son travail....

Le dîner devait avoir lieu à six heures; il en était six et demie, et les convives commençaient déjà à trouver le temps long, quand ***, qui était allé prévenir le maître du logis de ce qui se passait, — revint tout joyeux.

Auguste ouvrit les battants de la porte de la salle à manger, et *** s'écria :

« — A table, Messieurs ! »

Il expliqua alors aux convives étonnés la cause du retard de Balzac.

L'on se mit à boire, à manger, à causer bruyamment.

Au bout d'une bonne demi-heure, la porte de la salle à manger s'ouvre de rechef avec fracas, et de Balzac paraît dans toute la majesté de ses vêtements de travail, avec sa belle robe blanche de dominicain, en cachemire, doublée de satin, portant à sa ceinture une chaîne d'or, des ciseaux d'or, — un plioir en or, la barbe fraîchement faite, les cheveux accommodés avec soin...

Ce fut un coup de théâtre !

C'est ce qu'avait voulu et prévu le maître du logis.

Tout se passa selon les règles dans ce repas digne de l'illustre amphitryon.

La société aussi était digne de l'hôte.

L'ami intime ***, qu'à cause de la circonstance je nommerai *Gaudissart,* du nom de l'habile commis-voyageur du *Père Goriot,* avait bien voulu se charger de la mission difficile et délicate de décider le comte à prendre des actions.

En homme d'esprit qui connaît son monde il obtint, pour le lendemain à deux heures, un rendez-vous à l'hôtel du jeune Russe, aux Champs-Élysées...

L'ambassadeur fut ponctuel...

Mais la digestion de l'étranger était faite !

Il répondit, avec infiniment d'esprit, à l'envoyé :

« — M. de Balzac est un homme charmant...

« J'ai passé hier chez lui une délicieuse soirée....

« Comment se porte-t-il ce matin? »

Sur quelques mots délicats de l'ami ***, — à propos de l'objet du rendez-vous.

« — Ah! oui, des actions! des actions!... de son excellente *Chronique.*

« J'aurais été vraiment heureux d'en prendre quelques-unes, — si, comme je l'espérais, j'avais prolongé mon séjour à Paris, — mais je suis à la veille de mon départ, — je serai probablement longtemps absent... — Il faut remettre ce plaisir à *plus tard...*»

L'illustre *Gaudissart* était beau joueur, — il comprit que la partie était perdue...

Il se retira comme aurait pu le faire lui-même un gentilhomme de la race conquise.

Trois mois après, notre héros céda, pour une modique somme, la *Chronique de Paris* à M. Béthune, — qui la rétrocéda à son tour à M. le comte de ***, entre les bras de qui elle rendit définitivement son dernier soupir.

Sous la direction intellectuelle de l'auteur de la *Peau de chagrin*, elle avait vécu quinze mois : elle avait absorbé cinquante mille francs!

Le passif du rédacteur en chef de cette publication périodique, — qui devait anéantir les deux Revues, habilement administrées par M. Buloz, dut s'augmenter d'une vingtaine de mille francs!

Sic itur ad actus!

VII

LES HABITATIONS DE BALZAC.

§ 1. LA RUE LESDIGUIÈRES, N° 9.

Mansarde ouverte à tous les vents, affreux maux de dents, privations et misère. — L'*Iris messagère*. — La sœur Laure. — *Mademoiselle la Gloire*. — Un incendie. — Prédiction sinistre. — Trop tard.

J'ai déjà parlé de la pauvre mansarde de la rue Lesdiguières, ouverte à tous les vents; des affreux maux de dents qu'y éprouva le jeune de Balzac; de ses privations et de sa misère.

Eh bien! cette mansarde fut aussi le théâtre de grandes joies! surtout quand l'*Iris messagère* lui apportait quelques douceurs de la part de sa famille, et principalement une lettre de sa sœur Laure.

Un jour Honoré lui adressa la réponse suivante :

« Tu veux des nouvelles, il faut que j'en fasse; personne ne passe dans mon grenier; je ne peux donc te parler que de moi et t'envoyer autre chose que des fariboles. Exemple :

« Le feu a pris, rue Lesdiguières, n° 9, à la tête d'un pauvre garçon, et les pompiers n'ont pu l'éteindre.

« Il a été mis par une belle femme qu'il ne connaît pas; on dit qu'elle demeure aux Quatre-Nations, au bout du pont des Arts : elle s'appelle *la Gloire.*

« Le malheur est que le brûlé raisonne et se dit :

« Que j'aie ou non du génie, je me prépare, dans les deux cas, bien des chagrins!

« Sans génie, je suis flambé !

« Il faudra passer la vie à sentir des désirs non satisfaits, de misérables jalousies; tristes peines!...

« Si j'ai du génie, je serai persécuté, calomnié! Je sais bien qu'alors M^lle^ la Gloire essuyera bien des pleurs!...

. . . . . .

« Pas d'*Iris* encore! se dérangerait-elle? (Cette bonne domestique de la famille avait soixante-dix ans !) Je ne la vois jamais qu'à la volée... »

De Balzac fut prophète dans cette jolie lettre, dont je ne puis citer que ce passage.

Il eut du génie et beaucoup ! mais il fut *calomnié*, *persécuté,* et *M^lle^ la Gloire* vint, il est vrai, *essuyer bien des pleurs!* mais la fortune lui arriva trop tard : il ne put en jouir que quatre mois!...

§ 2. LA RUE DES MARAIS-SAINT-GERMAIN, N° 13.

Petit logis simple et élégant près de son imprimerie.

En quittant la mansarde de la rue Lesdiguières, de Balzac alla habiter, rue des Marais-Saint-Germain,

un tout petit logement, qu'il fit meubler avec une élégante simplicité ; il était tout près de l'imprimerie, dont il était le principal associé.

§ 3. LA RUE DE TOURNON, N° 2.

Henri de Latouche. — Dettes énormes à acquitter. — Une rame de papier, un paquet de plumes, un canif, une bouteille d'encre, la jeunesse, une volonté de fer, une énergie robuste. — Obstacles à briser. — *Les Chouans.* — Absence forcée de la maison paternelle. — Plaintes de la famille. — Réponse. — La prison pour dettes. — Misère et découragement. — Amitié et rupture. — Les littérateurs et les femmes. — Mot cruel de Latouche. — Encore un petit cheval blanc. — Une écurie fantastique. — Un étrange colleur de papier. — Un singulier duel.

Il dut abandonner (à peine au bout d'un an) sa demeure de la rue des Marais-Saint-Germain, par suite de la liquidation forcée dont il a été question. Il alla s'installer, en 1827, rue de Tournon, dans la maison qu'habitait Henri de Latouche.

« — Quand je pris ce modeste logement, — me disait un jour de Balzac, — j'avais des dettes énormes à acquitter, quelque chose comme une cinquantaine de mille francs...

« Et qu'avais-je pour y faire face? *Une rame de papier, un paquet de plumes, un canif, une bouteille d'encre,* ma jeunesse, une volonté de fer, une énergie robuste pour surmonter toutes les difficultés et briser tous les obstacles !... »

Il écrivait, à cette époque, les *Chouans.*

Accablé de travail, il ne paraissait plus chez ses parents à Versailles.

Mme Surville lui écrivit pour l'entretenir des plaintes de la famille. Voici un fragment de la lettre qu'il lui répondit, sous l'inspiration sans doute d'un instant de fatigue et d'amer découragement :

« On me reproche l'arrangement de ma chambre ; mais les meubles qui y sont m'appartenaient avant ma catastrophe !

« Je n'en ai pas acheté un seul.

« Cette tenture de percale bleue, qui fait tant crier, était dans ma chambre à l'imprimerie.

« C'est de Latouche et moi qui l'avons clouée sur un affreux papier qu'il eût fallu changer.

« Mes livres sont mes outils ; je ne puis les vendre. Le goût qui met tout chez moi en harmonie ne s'achète pas (malheureusement pour les riches). — Je tiens, au surplus, si peu à toutes ces choses, que si l'un de mes créanciers veut me faire mettre secrètement à Sainte-Pélagie, j'y serai plus heureux ; ma vie ne me coûtera rien, et je ne serai pas plus prisonnier qu'ici, où le travail m'enchaîne.

« Un port de lettre, un omnibus, sont des dépenses que je ne puis me permettre, et je ne sors pas, pour ne pas user mes habits... Est-ce clair ?...

. . . . . .

« Il faut que je vive, ma sœur, sans jamais rien demander à personne ; il faut que je vive pour travailler, afin de m'acquitter envers tous ! Mes *Chouans* sont terminés, je vous les porterai. »

. . . . . .

De Latouche et de Balzac devinrent amis, et même amis intimes; mais cette étroite union entre deux hommes si différents de caractère ne devait pas durer longtemps. L'attachement du premier dégénéra en une sauvage acrimonie : Les gens de lettres sont comme les femmes, qui ne peuvent sentir celles qui sont plus belles ou plus riches qu'elles ! Ce fut ce qui advint entre de Latouche et de Balzac.

Un jour, en 1845, M. Antonio Watripon demandait à de Latouche ce qu'il pensait de Balzac :

« — De Balzac, lui fut-il répondu, a regardé le monde à travers la lunette des water-closets; il lui en est resté quelque chose aux yeux. »

Il lui raconta comment il avait fait sa connaissance.

C'était peu d'années avant la révolution de Juillet.

De Latouche était chez un éditeur des quais, nommé Urbain Canel. Celui-ci lui montra un volume sans nom d'auteur, intitulé : *Van Chlor*, en lui disant : « Voici le livre d'un jeune homme plein de courage et d'avenir; vous devriez bien, vous qui êtes influent, lui rendre le service de parler de lui. »

De Latouche publia un article élogieux sur le livre de Balzac.

Quelques jours après, le rédacteur du *Figaro*, Victor Bohain, reçut la visite d'un jeune homme pâle et maigre, vêtu d'une redingote à carrick.

C'était l'auteur de *Van Chlor* qui venait le remercier.

Le journaliste prit en amitié le romancier et l'aida de sa bourse.

« De Balzac avait loué rue de Tournon, dans la maison habitée par de Latouche.

« Celui-ci avait la manie de ne croire qu'au luxe des appartements arrangés par lui-même, et il les arrangeait avec un goût d'artiste. Il avait obtenu de Balzac qu'il approprierait le sien.

« Un matin, de Latouche était occupé à poser la tenture dudit logement, lorsqu'une dame entre familièrement chez de Balzac, sans faire attention à celui qu'elle prend pour un ouvrier tapissier.

« — Vous êtes heureux, dit la dame à de Balzac, de trouver des ouvriers colleurs ; il faut que vous me donniez l'adresse de votre marchand de papiers... Quel malheur de ne plus avoir sous la main ce pauvre de Latouche, qui s'y prenait si bien !... A propos, avez-vous entendu parler de lui?

« — Oui, répond de Balzac en jetant un regard assez embarrassé sur son ami, je le vois quelquefois.

« — On dit qu'il a une araignée dans le plafond.

« — Lui?

« — Oui, on m'a assuré que la chute de sa *Reine d'Espagne* lui avait tourné la tête...

« — Je crains, Madame, que l'odeur de la peinture ne vous incommode, dit brusquement

de Balzac... Si nous allions faire un tour de jardin?...

« De Latouche vint rejoindre la dame au bout d'une allée, et lui dit, en tenant son bonnet de papier à la main :

« — Voici mon adresse, Madame. Si vous avez besoin d'un colleur, je suis à votre disposition.

« La dame rougit d'abord; puis surmontant son embarras, elle s'écria en riant :

« — Vous ici! en garçon tapissier !...

« — Que voulez-vous, madame? reprit de Latouche, n'ayant pas réussi en littérature, j'ai pris ce métier, pour lequel j'ai d'ailleurs beaucoup de dispositions... Je suis même, si vous le voulez, à vos ordres pour demain...

« — Volontiers; à demain! lui répondit la dame en lui tendant la main en signe d'amitié.

« C'est ainsi que de Latouche se réconcilia, à force d'esprit et de galanterie, avec une dame qui était sa plus mortelle ennemie. »

Je n'ai pu résister au plaisir de citer cette anecdote, qui rentre si bien dans le sujet que j'ai à traiter.

Je la trouve dans une très-remarquable *Etude littéraire* publiée par M. Antoni Watripon, dans le *Béranger*, charmant journal littéraire et artistique, *né* sous l'inspiration de la plume intelligente de M. Vaudin, et *étouffé* au moment de sa naissance par

le MOUVEMENT (journal littéraire), d'un *médecin-accoucheur* très-peu littérateur.

C'est encore dans cette chambre de la rue de Tournon que de Balzac écrit ces lignes à sa sœur :

« — Honoré, chère sœur, est un étourdi criblé de dettes, sans avoir fait une seule *bamboche*, près quelquefois de se frapper la tête contre le mur, quoique on ne lui accorde pas de tête !...

« Il est en ce moment prisonnier dans sa chambre, avec un duel sur les bras : il faut absolument qu'il tue une demi-rame de papier, et la transperce d'une encre assez passable pour mettre sa bourse en joie et liesse. »

§ 4. LA RUE CASSINI, N° 4.

Il fuit Henri de Latouche. — Une rue perdue. — Description de l'appartement. — Un auteur se peint dans sa demeure comme dans ses écrits. — Rousseau, Voltaire et Paul de Kock. — La Thébaïde de Balzac. — Berceau de sa renommée. — Voisinage d'un couvent de religieuses. — Orgueil immense. — La statuette de Napoléon. — Son costume de travail. — Les fétiches.

Si, partant de la rue de Tournon, on remonte la grande avenue du jardin du Luxembourg, celle qui se dirige vers l'Observatoire, on rencontrera entre la Maternité, le Val-de-Grâce et le Luxembourg, une rue perdue, la rue Cassini, que de Balzac alla habiter en fuyant son logement de la rue de Tournon, que lui rendait odieux, insupportable même, le voisinage de son acariâtre ami, Henri de Latouche.

Entrons et faisons une longue pose dans ce singulier réduit qui caractérise si bien le futur auteur de la *Comédie humaine*, maison sans apparence, et qui mérite pourtant quelques détails.

Si l'on peut juger, par ses écrits, du caractère et des mœurs d'un savant ou d'un homme de lettres, on pourra bien aussi le juger, à mon avis, par les lieux qu'il a habités.

Voyez le joyeux Paul de Kock placer son observatoire dans le quartier le plus joyeux, le plus mouvant, le plus fréquenté de Paris, — le boulevard Saint-Martin, à côté même du théâtre de ce nom.

Voyez avant lui, le sauvage philosophe de Genève, Jean-Jacques Rousseau, aller cacher sa misanthropie farouche aux *Charmettes*, près de Chambéry, tandis qu'Arouet de Voltaire, le puissant ami des rois et des grands de la terre, étala son faste princier au château de *Ferney*, à Gex, à Paris, dans un hôtel du quai qui porte aujourd'hui son nom, presque en face du pont Royal et du palais des Tuileries.

Ainsi de Balzac, le cœur brisé, ayant besoin pour travailler, d'ombre, de silence et de solitude, va ensevelir sa bouillante et laborieuse jeunesse dans cette maison, où nul bruit du dehors ne se fait jamais entendre.

Dans cette Thébaïde de la rue Cassini commence à briller aux yeux du jeune écrivain *mademoiselle la Gloire*, qu'il ne lui sera cependant possible de con-

quérir qu'à travers des tourments, des calomnies et des attaques perfides.

Dans cette maison, berceau de sa renommée, de Balzac burinera pour la postérité ses plus beaux chefs-d'œuvre, tandis que ceux des *Caralph* et compagnie sont depuis longtemps oubliés.

Parlons donc enfin de cette maison de la rue Cassini, devenue célèbre par le séjour qu'y fit notre écrivain de 1829 à 1838.

On la trouve dans une ruelle qui règne à l'extrémité de l'allée de l'Observatoire, à gauche, et qui aboutit rue Saint-Jacques.

La grande entrée est fermée par une grille en fer, — à côté de laquelle s'ouvre une petite porte de service, faisant face à la principale issue d'un couvent de religieuses. — Quel rapprochement!

L'auteur des *Contes drôlatiques*, justement nez à nez avec un essaim de jeunes nonnes!

La demeure de Balzac peut être comparée à celle d'un bourgeois de province; elle est située entre cour et jardin.

Deux jolis pavillons qui regardent le couchant, chacun à deux étages, avec combles, s'avancent de quatre mètres sur la cour, qui est vaste et séparée d'un grand jardin, par un petit mur d'appui, sur lequel sont placés des vases de fleurs.

De la base du pavillon de gauche, monte un escalier conduisant au premier étage, dans une galerie

vitrée dans toute sa longueur qui relie les deux pavillons, et sert d'antichambre ou de salle d'attente.

A l'époque où remontent ces souvenirs, cette joyeuse galerie était tapissée d'une percaline à raies blanches et bleues; le long du mur régnait une large banquette, en forme de divan, d'étoffe bleu clair; tandis qu'un tapis à dessins bruns sur bleu foncé couvrait le parquet. Enfin de beaux vases en porcelaine contenaient des fleurs rares, en toutes saisons, embaumant cette jolie pièce et faisant de cette antichambre un délicieux salon d'attente.

La galerie conduisait à un petit salon, de cinq mètres carrés, éclairé au levant par une croisée qui prenait jour sur une petite cour de la maison voisine. En face de la porte d'entrée, dont je viens de parler, se dessinait une cheminée en marbre noir.

De ce petit salon on pénétrait dans le cabinet de travail de notre écrivain. A côté était sa chambre à coucher; — à droite du salon, l'on entrait dans la salle à manger, et de cette salle, par un escalier particulier de service, on descendait à la cuisine.

Telle était la distribution des pièces irrégulières dont se composait ce bizarre et baroque appartement, où il n'y avait de régulier que la petite salle à manger.

Je vais essayer maintenant, tout comme un commissaire-priseur, de décrire deux pièces seulement :

le cabinet de travail et la salle de bains ; cela suffira pour faire connaître, à peu près, la manière dont les autres pièces pouvaient être meublées.

Sous la draperie à gauche, entre la fenêtre et le mur du salon, se cachait une petite porte secrète, donnant accès à un cabinet de bains, dont les murs, revêtus de stuc blanc, la baignoire en marbre blanc, recevaient d'en haut la lumière par une large fenêtre, dont les glaces dépolies, de couleur rouge, ne laissaient pénétrer que des rayons à reflets roses.

Deux chaises à long dossier, en maroquin rouge, étaient les seuls meubles de cet élégant cabinet de bains, en tout digne d'une jolie femme !

Traversons maintenant sans nous arrêter le cabinet de travail, où nous nous reposerons au retour de notre voyage, entrons dans la chambre à coucher du jeune littérateur, — qui déjà commence à essayer ses ailes dans le royaume fantastique du luxe et de la fantaisie.

En entrant dans cette chambre à coucher, l'œil était ébloui.

Deux fenêtres l'inondaient de flots de lumière : l'une, au midi, planait sur les dépendances du bâtiment de l'Observatoire, l'autre, au couchant, sur un vaste jardin orné de fleurs, d'arbres à fruits et de mystérieux ombrages.

Cette chambre était meublée avec ce goût, cette richesse, cette somptuosité de détails, dont on pourra

se faire une idée en lisant plus loin la description du cabinet-salon de travail de cet auteur dans sa nouvelle demeure de la rue des Batailles à Chaillot.

Qu'il me suffise de dire qu'elle était toute blanche, toute rose, toute parfumée de fleurs les plus rares, les plus suaves, toute ruisselante d'or !

C'était une véritable chambre nuptiale de duchesse de quinze ans !

J'ajouterai seulement, en historien fidèle et véridique, une particularité très-significative de l'auteur des *Contes drôlatiques :* c'est qu'à la tête du lit se dissimulait sournoisement, dans les plis et replis d'une ample tenture de mousseline rose et blanche, une imperceptible petite porte dérobée, faisant face à celle de la salle à manger, laquelle, comme je l'ai déjà dit, conduisait directement à la cuisine, et de celle-ci dans la cour... par un petit escalier de service.

Et *nunc erudimini, qui judicatis terram, intelligite !*

Que de jolies aventures je pourrais raconter sur cette mystérieuse porte !

Mais, chut ! Rose, la grande Nanon de l'écrivain, moins discrète que son valet de chambre, Auguste, Rose, qui me les a racontées, pourrait se fâcher; et je tiens beaucoup à ne point échauffer par mes indiscrétions la bile de cet immortel cordon bleu.

Allons actuellement nous reposer dans le cabinet de travail de notre hôte; il est absent, nous serons

tranquilles pour y causer à notre aise ; puis, j'ai une prédilection toute particulière pour ce cabinet, où le *Père Goriot*, *Eugénie Grandet*, la *Peau de chagrin*, *Louis Lambert*, les *Contes philosophiques*, les *Nouveaux Contes philosophiques*, *Maître Cornélius*, l'*histoire des Treize*, la *Maison Claës*, le *Lys dans la vallée*, les *Contes drôlatiques*, *Séraphita*, et vingt autres chefs-d'œuvre ont été écrits et amoureusement ciselés !

Durant les neuf années qu'il a passées dans ce cabinet, de Balzac a plus travaillé pour sa gloire — que pour ces piles d'or qu'il convoitait cependant de tout son cœur.

Cette époque fut la plus brillante de sa vie d'écrivain et de peintre de mœurs. Comme alors il corrigeait avec amour ! comme il polissait sans cesse toutes les facettes chatoyantes de son style ! Aussi la gloire vint-elle souvent l'y visiter, l'y réconforter, l'y couronner de lauriers et de fleurs !

Ce cabinet était une pièce plus longue que large, d'environ six mètres sur quatre ; il était, comme le petit salon, éclairé par deux fenêtres s'ouvrant sur une petite cour appartenant à la propriété voisine, qui était très-élevée, de sorte que jamais un rayon de soleil n'y pénétrait ; que, même dans les jours les plus beaux, il était toujours plongé dans une lumière douteuse.

En face de la porte d'entrée, il y avait une petite

cheminée en marbre. A droite, la porte de la chambre à coucher.

L'ameublement était très-simple.

Un tapis épais, moelleux, — à fond noir sur bleu, recouvrait le parquet.

Une très-belle bibliothèque en ébène, à grands panneaux ornés de glaces, sculptée par un habile ciseau, occupait tout l'espace compris entre les portes d'entrée et celle de la chambre à coucher.

Cette splendide bibliothèque contenait un choix de livres rares et précieux, tous reliés avec luxe, en maroquin rouge, tous portant sur le dos et les plats l'écusson de la famille d'Entragues. Parmi ces livres somptueux, se faisaient remarquer le *Voltaire* et le *Rousseau*, — souvenirs d'amitié d'un modeste éditeur à un auteur célèbre. Un choix d'auteurs classiques français, quelques auteurs latins et à peine — de rares volumes de nos écrivains modernes les plus célèbres.

On y remarquait encore une collection curieuse de presque tous les auteurs, qui, comme *Swedemborg*, dont de Balzac se proclamait hautement l'admirateur passionné, ont écrit sur le mysticisme, les sciences occultes et les croyances religieuses de tous les peuples.

En face la bibliothèque, entre les deux fenêtres, se dressait un grand casier, également en bois d'ébène sculpté, garni de cartons recouverts en maroquin rouge, à étiquettes en lettres d'or.

De ce casier se détachait sur un socle élevé une

statuette en plâtre, d'un demi mètre de haut, représentant l'empereur Napoléon Ier.

Elle avait été offerte à de Balzac par l'artiste qui l'avait exécutée pour le concours ouvert, à l'effet de replacer la statue du grand homme au faîte de la colonne de la place Vendôme.

Un tout petit papier de deux centimètres de long sur un de largeur, collé sur le fourreau de l'épée, laissait apercevoir ces mots, écrits de la main de l'infatigable romancier :

Ce qu'il n'a pu achever par l'épée, je l'accomplirai par la plume.

HONORÉ DE BALZAC.

Oui, je l'ai déjà dit, l'auteur de la *Comédie humaine* se croyait plus grand que Napoléon ! Il pensait pouvoir avec sa plume accomplir tous les projets de bien-être public, de réformes, d'améliorations ou de gloire rêvés par l'homme antique des temps modernes !

« Ne riez pas, dit M. Cayla, de l'artiste qui imagine soulever le monde des faits, comme il évoque à son gré le monde des chimères !...

« Eh ! mon Dieu ! la postérité, dont le règne a commencé depuis plus de huit ans pour de Balzac, ne rit pas, elle ; elle n'a pas même envie de rire de ces énormes prétentions de l'artiste, parce que les haines et l'engouement se sont également calmés, et qu'on

peut sérieusement apprécier aujourd'hui l'immense talent de l'immortel écrivain.

« Mais on conviendra qu'en 1834 et 1835 il dut s'élever de tous les rangs de la littérature un *tolle* général contre l'orgueil de ce réformateur, qui affichait la prétention de modifier, non-seulement le roman philosophique, mais encore la société française dans son ensemble et ses détails. »

Poursuivons :

Sur la cheminée, décorée d'une glace de moyenne grandeur, était posé un réveille-matin en bronze mat, accompagné de deux vases ou vide-bijoux en porcelaine brune.

Des deux côtés de la glace appendaient des milliers de riens, tout un arsenal de bagatelles bizarres, hétérogènes, toutes féminines : ici, un gant froissé, qui semblait avoir appartenu à une main d'enfant ; là, un petit soulier de satin jadis blanc, qui eût chaussé difficilement le pied d'une marquise andalouse ; plus loin, une imperceptible clef en fer, toute rouillée...

Interrogé sur son origine, de Balzac m'avait un jour répondu que c'était son *talisman,* et qu'il y attachait un très-grand prix...

Il y avait là, enfin, un petit tableau encadré, laissant apercevoir sous son verre un fragment d'étoffe de soie brune, sur lequel était vulgairement brodé un cœur percé d'une flèche, avec cette devise symbolique : *An uncknown friend.*

Toujours l'amie inconnue!

L'ameublement de cette sombre et paisible retraite était complété par un grand fauteuil à la Voltaire en maroquin rouge, par une toute modeste table à écrire, couverte d'un humble tapis vert, et par quatre chaises basses, à dossier élevé, en bois d'ébène, couvertes d'un drap brun à longues crépines en soie de la même couleur.

C'est dans cet asile mystérieux que travaillait de Balzac, vêtu de sa robe blanche de dominicain à capuce, en basin l'été, en étoffe de cachemire l'hiver; les pieds dans des pantoufles brodées, le corps ceint d'une riche chaîne d'or de Venise, à laquelle appendaient un plioir, une paire de ciseaux et un canif en or, le tout admirablement ciselé.

Quelque temps qu'il fît, d'épais rideaux interceptaient le peu de rayons du jour qui eussent pu pénétrer dans ce *sanctum sanctorum*, — éclairé seulement par deux petits candélabres de bronze mat, supportant chacun deux bougies toujours allumées.

A droite de la porte qui s'ouvrait sur le salon, en passant par la galerie, se trouvait celle de la salle à manger qui était gaie et très-jolie.

§ 5. LA RUE DES BATAILLES, N° 13, A CHAILLOT.

Aversion bien prononcée contre la garde nationale. — Entente cordiale avec le propriétaire de la rue Cassini.— Le mot de passe. — Écriteau menteur. — Mme veuve Brunet. — Mêmes inconvénients.

— Transformation rapide.— Armée d'ouvriers artistes intelligents sous ses ordres. — Nouvelle fantaisie. — Déménagement dans les combles.

J'ai dit ailleurs comment notre romancier avait été forcé de subir soixante-douze heures de captivité, dans une cellule du célèbre *hôtel des Haricots* de la garde nationale parisienne.

Cette correction ne pouvait amender un citoyen-soldat aussi récalcitrant à payer cette dette à la patrie que pouvait l'être en ce temps-là tout ami de l'ordre et de la tranquillité publique.

Il jura qu'on ne l'*empoignerait* plus, et que jamais, au grand jamais, il ne monterait de garde !

Pour arriver à ce résultat, il prit un parti énergique !

Ce fut de ne plus posséder désormais nulle part de logis qui lui appartînt !

En conséquence, il s'entendit avec son propriétaire de la rue Cassini, qui, jusqu'à la fin du bail, long encore à courir, tint constamment cloué à la porte de la maison un écriteau ainsi conçu : *Appartement à louer.*

Il passait pour avoir déménagé sans avoir laissé d'adresse; — il se trouvait ainsi hors des atteintes de son sergent-major, dentiste peu lettré, qu'il accusait sans relâche d'avoir une dent contre lui...

Il s'entoura de précautions minutieuses, afin que nul ne pût connaître qu'il habitait dans cette nouvelle maison.

Ainsi ses amis, pour pénétrer jusqu'à lui, devaient être instruits d'un *mot de passe*, qui chaque semaine était changé. Je n'en étais pas même exempté.

Ces précautions prises, il alla louer un gîte, sous le nom de M^me^ veuve Brunet, à Chaillot, au point culminant de la rue des Batailles, rue très-pacifique, malgré son nom belliqueux.

Ce nouveau logis avait exactement les mêmes inconvénients que celui de la rue Cassini, avec cette différence que toutes les pièces, au nombre de cinq, en étaient encore plus horriblement petites et plus mal distribuées.

A peine posé, il convoqua autour de lui toute une armée d'ouvriers, artistes intelligents, qui, abattant à sa voix des murs, des cloisons, et créant de nouvelles pièces à sa guise, eurent bientôt transformé cet horrible pied-à-terre en une habitation confortable et même luxueuse.

Des cinq pièces, il n'en fit que quatre, supprimant la cuisine pour agrandir son délicieux et somptueux cabinet, — salon de travail que je vais me hâter de décrire, car il l'abandonna bientôt après pour s'en créer un autre tout aussi somptueux dans les combles; fantaisie ruineuse d'un génie tourmenté par le besoin d'enfanter de l'extraordinaire et de produire de l'effet..., peut-être aussi par les rêves d'un esprit malade... qui cherchait vainement à s'asseoir; fantaisie ruineuse d'un génie capricieux et bizarre.

On perdrait son temps et sa peine à essayer de refaire certains hommes : Balzac était de ce nombre.

La moitié de ce boudoir, ou cabinet de travail, décrivait une ligne circulaire et mollement gracieuse; la partie opposée formait une ligne droite, au milieu de laquelle s'élevait une cheminée en marbre blanc rehaussé d'or. On entrait dans cette pièce par une porte latérale que dérobait une riche portière en tapisserie, et qui faisait face à une croisée d'où la vue planait sur l'immensité du champ de Mars, l'hôtel des Invalides et le cours de la Seine. La ligne circulaire était ornée d'un véritable divan turc : un matelas posé sur le parquet, matelas épais, large comme un lit, divan de cinquante pieds de tour en cachemire blanc, relevé de distance en distance par des bouffettes de soie noire et ponceau, disposées en losanges. Le dossier de cet immense divan s'élevait de plusieurs centimètres au-dessus de nombreux coussins qui l'enrichissaient encore par le goût exquis de leurs agréments.

Le boudoir entier était tendu d'une étoffe rouge, sur lequel une mousseline des Indes se cannelait en fûts corinthiens, formés par des tuyaux alternativement creux et ronds, arrêtés en haut et en bas par une bande d'étoffe ponceau chargée d'élégantes arabesques noires. Sous la mousseline, le ponceau devenait rose, couleur amoureuse, que répétaient les rideaux de la fenêtre en mousseline des Indes doublée

de taffetas rose, ornés de franges ponceau mélangées de noir. Six bras en vermeil, supportant chacun deux bougies, étaient fixés à la tenture, à égale distance, pour éclairer le divan.

Le plafond, du milieu duquel descendait un lustre en vermeil mat, étincelait de blancheur, et la corniche était dorée. Le tapis rappelait les châles de l'Orient, aux dessins capricieux : c'était comme un reflet des poésies de la Perse, où des mains d'esclaves l'avaient tissé. Les meubles disparaissaient sous des cachemires blancs, rehaussés d'agréments noir et ponceau. La pendule, les candélabres étaient de marbre blanc incrusté d'or. Enfin la seule table qu'il y eût dans le boudoir avait un cachemire pour tapis.

Dans les plus élégantes jardinières s'épanouissaient, de toutes parts, des roses de toutes les espèces, entremêlées d'autres fleurs blanches et rouges. Dans cet asile enchanteur, le plus imperceptible détail semblait avoir été l'objet d'un soin délicat, savouré avec amour. Jamais la richesse ne s'était plus coquettement dissimulée pour se transformer en élégance, exprimer la grâce et inspirer la volupté.

Tout à côté de ce somptueux boudoir, s'ouvrait la chambre à coucher, qu'éclairait une seule fenêtre, d'où la vue embrassait également le cours de la Seine et le champ de Mars. Sous les draperies que recouvraient les murs, d'épais matelas cloués aux parois

empêchaient que nul bruit ne pût être entendu par une oreille indiscrète.... *nunc intelligite....*

L'ameublement de ce logement, devenu l'asile secret des plus doux mystères, contrastait avec celui de l'appartement de la rue Cassini, lieu de repos, centre retiré des méditations d'un homme qui aspirait à la palme de la littérature de son siècle.

Une petite antichambre, où se tenait constamment le fidèle Auguste, donnait dans la chambre à coucher et dans le cabinet de travail.

Au troisième étage, vous trouviez les mansardes où maître et valet se livraient à un labeur opiniâtre, quand l'heure avait sonné : celui-ci s'absorbait tout entier dans les détails du service ; celui-là, l'œil en feu, la poitrine haletante, poursuivait de sa plume incisive les myriades d'idées bizarres qui s'éparpillaient devant son souffle créateur.

C'est dans ces mansardes que, dégoûté bientôt de son riche salon de travail, de Balzac rêva un jour de s'en approprier un autre ; car ce peintre admirable des filles d'Ève était bien, il faut l'avouer, lui aussi, tout aussi fantasque, tout aussi léger et capricieux que ses modèles.

A cette époque, de Balzac ne recevait plus chez lui ; il n'avait gardé qu'Auguste pour le servir et lui préparer son déjeuner.

§ 6. LES JARDIES PRÈS DE SAINT-CLOUD.

Dix ou douze mille francs dépensés en pure perte dans le logement de Chaillot. — L'ancien sergent-major dentiste *dégommé*. — Un autre plus spirituel. — Le pot aux roses découvert. — Démon de la propriété. — *Villa* construite sur ses dessins. — Projet de culture et de commerce d'ananas. — Un mot de Jules Janin. — Rêves fantastiques. — L'*Allée fortunée*. — Le grand Mogol et la bague de Mahomet. — Un immense commerce d'épicerie. — La classique serpillière. — Henri Monnier. — Une avance de cent sous. — L'escalier mis à la porte. — Les chefs-d'œuvre indiqués au charbon sur les murs. — Cadeau de Léon Gozlan. — Un tableau de Raphaël hors de prix. — Un propriétaire fructivore. — Son café historique. — Ses autres logements. — Le portier de ses amis. — Un million en perspective. — Un nouveau papier fantastique. — Scories de métaux. — Un voyage en Sardaigne. — Volé! — Projet de culture de l'opium en Corse. — Dutacq et Maurice Alhoy. — Collaboration impossible. — Lassailly le fuit et devient fou. — Théophile Gautier atterré.

De Balzac, par horreur du service de la garde nationale, était venu camper, comme je l'ai dit, dans ce somptueux, mais incommode logement de la rue des Batailles, où il dépensa en pure perte pour l'approprier à ses goûts, dix à douze mille francs au moins.

Un caprice l'y avait amené, un caprice l'en fit partir...

Et, cette fois encore, c'est la malheureuse garde nationale qui en fut la cause.

L'ancien sergent-major du quartier de l'Observatoire ayant été *dégommé* (style consacré par la milice citoyenne pour dire remplacé), son successeur, homme d'infiniment d'esprit, las de chercher et de guetter partout en vain l'illustre romancier, s'avisa de lui faire porter, rue des Batailles, un billet de garde, avec cette suscription :

A monsieur de Balzac, dit M^me^ veuve BRUNET, *homme de lettres, chasseur de la* 1^re^ *légion,* etc.

Pour le coup, de Balzac faillit en devenir fou.

« Encore monter ma garde ! s'écria-t-il furieux ! Non ! non ! mille fois non ! Je quitterai Paris. On veut me faire mourir à petit feu. J'irai habiter un coin quelconque des environs de la capitale ! Non ! non ! je ne monterai pas ma garde !

Par un futile caprice, il avait abandonné son confortable appartement de garçon, ses meubles précieux, sa riche bibliothèque, ses livres, ses amis eux-mêmes, de la rue Cassini ; un autre caprice, plus futile encore, lui fit déserter, un an plus tard, son logement de la rue des Batailles, pour se livrer cette fois, corps et âme, au démon implacable de la propriété !

Il acheta les *Jardies*, petit coin de terre de trois arpents, sur lequel il se fit construire une *villa italienne*, d'après ses propres plans et dessins, se proposant d'y cultiver en grand, à ses moments perdus, des ananas, dont il voulait faire bientôt un immense commerce, qui devait lui rapporter deux cent mille francs de revenu ! *Stupete gentes !...*

Malheureusement, comme d'ordinaire, sa féconde imagination l'emporta si rapidement, qu'il trébucha au premier pas.

Il avait on ne peut plus mal calculé ses prix de revient.

C'était comme les zéros et les reports de Jules

Sandeau, à propos du jeu qui ne pouvait manquer de faire sauter toutes les banques.

Chaque ananas lui revenait à vingt francs, et il ne pouvait espérer les vendre que cinq ou six francs pièce.

Il avait aussi oublié que, dans nos climats, ces fruits exotiques ne sauraient prospérer que dans des serres chaudes et non en plein air, comme il se l'était imaginé!

A propos de cette acquisition des Jardies, un ami disait un jour à Jules Janin :

« — Eh bien! voilà de Balzac devenu propriétaire! Il se fait bâtir une magnifique *villa* à l'italienne, aux *Jardies*, près de Ville-d'Avray.

« — Tant mieux! lui répondit le spirituel écrivain; soyez sûr qu'avant un an cette splendide demeure sera à vendre : je l'achèterai!... »

Un an après, en effet, les *Jardies* étaient à vendre... mais Jules Janin n'achetait pas ce mauvais terrain et son affreuse baraque ; il préférait, avec son bon sens ordinaire, faire à Auteuil l'acquisition d'un magnifique chalet suisse.

§ 7. L'ALLÉE FORTUNÉE, AUJOURD'HUI DE BALZAC, QUARTIER BEAUJON.

Jamais je n'ai connu les habitations de Balzac, après celle des Jardies, où je ne pénétrai qu'une seule fois ; je ne puis donc parler ici ni de la villa de Ville-d'Avray, ni de celle de la rue Basse, à Passy ; il en serait de même de celle de l'*Allée Fortunée ;*

mais ici M. Théophile Gautier vient à mon secours.

Voici ce que je me permets de lui emprunter à son très-remarquable article sur Balzac, — que le *Moniteur universel* a reproduit d'après l'*Artiste*.

« Ce qui donnait quelque vraisemblance à nos plaisanteries, c'était la nouvelle demeure qu'habitait de Balzac, rue Fortunée, dans le quartier Beaujon, moins peuplé alors qu'il ne l'est aujourd'hui. Il y occupait une petite maison mystérieuse qui avait abrité les fantaisies d'un fastueux financier.

Du dehors, on apercevait, au-dessus du mur, une sorte de coupole repoussée par le plafond cintré d'un boudoir et la peinture fraîche des volets fermés.

Quand on pénétrait dans ce réduit, ce qui n'était pas facile, car le maître du logis se celait avec un soin extrême, on y découvrait mille détails de luxe et de confort en contradiction avec la pauvreté qu'il affectait. — Il nous reçut pourtant un jour, et nous pûmes voir une salle à manger revêtue de vieux chêne, avec une table, une cheminée, des buffets, des crédences et des chaises en bois sculpté, à faire envie à Berruguete, à Cornejo Duque et à Verbruggen ; un salon de damas bouton d'or, à portes, à corniches, à plinthes et embrasures d'ébène ; une bibliothèque rangée dans des armoires incrustées d'écaille et de cuivre en style de Boule ; une salle de bain en brèche jaune avec bas-reliefs de stuc ; un boudoir en dôme, dont les peintures anciennes avaient été res-

taurées par Edmond Hédouin ; une galerie éclairée de haut, que nous reconnûmes plus tard dans la collection du *Cousin Pons*. Il y avait sur les étagères toutes sortes de curiosités, des porcelaines de Saxe et de Sèvres, des cornets de céladon craquelé, et dans l'escalier, recouvert d'un tapis, de grands vases de Chine et une magnifique lanterne suspendue par un câble de soie rouge.

« — Vous avez donc vidé un des silos d'Aboulcasem ? dîmes-nous en riant à de Balzac, en face de ces splendeurs ; vous voyez bien que nous avions raison en vous prétendant millionnaire.

« — Je suis plus pauvre que jamais, répondait-il en prenant un air humble et papelard ; rien de tout cela n'est à moi. J'ai meublé la maison pour un ami qu'on attend. — Je ne suis que le gardien et le portier de l'hôtel. »

Dans le n° 3 (24 août 1856) du journal littéraire, *le Diogène* (qui ne vécut que très-peu, l'*huile* manquait sans doute à la lanterne du cynique philosophe), on trouve sur de Balzac un délicieux article dû à la plume élégante et facile de M. Amédée Rolland ; je suis heureux d'y faire quelques emprunts que, sans doute, on trouvera charmants.

« L'idée fixe de Balzac fut, durant toute sa vie, de gagner des millions.

« Son ambition était de rivaliser de luxe avec MM. Alexandre Dumas et Lamartine, qui étaient... —

je parle d'avant la révolution de Février, — les deux écrivains les plus fastueux des cinq parties du monde.

« Pour arriver à posséder ces millions, il fût allé jusqu'en Chine; il avait l'intention d'emmener son ami Laurent-Jan chez le grand-mogol, prétendant qu'il lui donnerait des tonnes d'or en échange d'une bague qu'il possédait et qui venait, — disait-il, — en ligne droite de Mahomet. Il était venu réveiller ce pauvre garçon à trois heures du matin pour lui communiquer ce beau projet; il ne parlait de rien moins que de prendre incontinent une chaise de poste pour courir dans les Indes, aux frais de l'empereur, bien entendu.

Il en a voulu sérieusement pendant douze heures à Laurant-Jan, qui refusait d'accéder à son désir. »

De 1831 à 1836, j'étais lié avec M. de Sainson, le dessinateur du voyage de l'*Astrolabe*, Achille Déveria et Henri Monnier, qui m'avait promis d'écrire pour moi *la Vie d'artiste*, ce qu'il ne fit pas.

Tous les quinze jours, nous nous réunissions avec quelques autres amis au restaurant de *la Petite-Hotte*, près de la halle aux draps, où nous faisions de gais et fous dîners, — entremêlés parfois de conversations artistiques.

Un jour, Henri Monnier nous raconta sur de Balzac l'anecdote qu'on va lire :

« De Balzac, enfiévré par le démon de l'or, m'accoste un certain jour sur le boulevard; c'était après le succès du *Père Goriot*.

« — J'ai une idée sublime, me dit-il en me frappant sur l'épaule; dans un mois j'aurai gagné cinq cent mille francs!

« — Peste! voyons votre idée.

« — Comprenez! reprend de Balzac : je loue une boutique sur le boulevard des Italiens. Tout Paris passera devant, n'est-ce pas?

« — Oui; après?

« — Après, j'y établis un fonds de denrées coloniales, et j'inscris au fronton en lettres d'or : HONORÉ DE BALZAC, ÉPICIER.

« Cela fera scandale; tout le monde voudra me voir servant la pratique, orné de la classique serpillière.

« Je gagnerai mes cinq cent mille francs, la chose est certaine.

« Suivez bien mon raisonnement : il passe journellement tant de personnes sur le boulevard, elles ne manqueront pas d'entrer chez moi. En admettant que chacune ne fasse qu'un sou de dépense, comme je gagne moitié sur la marchandise, cela fait tant par jour; par conséquent tant par semaine, ce qui me donne par mois la somme de...

« Et là-dessus le voilà qui se lance à perte de vue dans les mathématiques les plus transcendantes. »

M. Amédée Rolland cite encore ce passage extrait d'un petit livre, où l'esprit le dispute à l'originalité :

« Chez lui, dit l'auteur de *Balzac en pantoufles*, (M. Léon Gozlan), l'art tournait à l'opération même

avant que l'idée eût la forme insaisissable du germe; son projet n'était pas encore logé au cerveau, qu'il entrait déjà à la Bourse pour y être coté.

« C'est justement sur la place de la Bourse qu'Henri Monnier, qu'il aimait et estimait beaucoup, lui fit un jour, après avoir écouté l'un de ces calculs magnifiques, au bout desquels ils étaient destinés tous les deux à gagner quatorze millions, cette admirable réponse :

« — Avancez-moi cent sous sur l'affaire ! »

« C'est parce qu'il n'arrivait jamais à conquérir ces imaginaires millions, ajoute M. Amédée Rolland, qu'il tâchait de se mentir à lui-même et de se donner un luxe qui n'existait que dans sa pensée.

« C'est cette perpétuelle tension vers les somptuosités qui lui fit acquérir sa maison des *Jardies,* fantaisie ruineuse qui devint pour lui la source des plus amers ennuis.

« Il dirigea lui-même les travaux de maçonnerie de cette villa, qui devait surpasser en richesse le palais Pitti.

« Le palais construit, il se trouva que ce n'était qu'une modeste petite maison de campagne, bourgeoisement ornée de contrevents verts, située à mi-côte, vis-à-vis la route de Sèvres et de Ville-d'Avray, près de la station du chemin de fer.

« On a prétendu que de Balzac, architecte, n'oublia dans sa maison qu'une seule chose, — il est vrai que c'était la plus importante, — l'escalier. Il n'en

est rien. De Balzac voulait de vastes appartements, des pièces carrées où pouvoir loger toutes les belles choses dont son imagination féconde était si prodigue; or, le maudit escalier dérangeait tous ses plans et rognait de-ci de-là la moitié ou le tiers d'une pièce.

« — Puisque l'escalier veut être le maître chez moi, je mettrai l'escalier à la porte! » s'écria-t-il un jour.

« Il tint parole et fit construire, adossée à la façade extérieure, la cage de cet escalier dévorant. Il pouvait, dès lors, meubler en toute liberté princière ses grandioses appartements.

« Jamais Louvre ne posséda tant de chefs-d'œuvre!

« Voici comment il s'y prit pour accumuler dans sa bicoque ces richesses que les gouvernements se disputent à prix de roubles ou de guinées.

« Il prit simplement un charbon, le grand homme, et écrivit sur les murailles vingt inscriptions dans le goût de celles-ci :

Ici un revêtement en marbre de Paros.

Ici un plafond peint par Eugène Delacroix.

Ici un parquet-mosaïque formé de tous les bois rares des îles.

Ici une cheminée en marbre cipolin.

« Léon Gozlan lui fit cadeau d'une chose plus belle encore le jour où il charbonna en caractères plus gros que les siens, sur le pan d'un mur entièrement nu :

Ici un tableau de Raphaël, hors de prix, et comme on n'en a jamais vu.

« De Balzac, lui, attendait avec le calme de la force ses millions rêvés et jouissait par anticipation de toutes ces merveilles.

« Si quelque visiteur incrédule se permettait de le railler sur ses trésors invisibles, il en riait le premier; mais une heure après il se remettait avec plus d'acharnement encore à ses gigantesques travaux, roulant dans sa tête des plans de roman, de drame et de comédie.

« Le théâtre surtout avait pour lui un attrait magnétique; ce fut la pensée de toute sa vie. Ce qu'il y voyait d'abord, c'étaient les droits d'auteur, les droits de province, les droits d'impression du manuscrit, les droits de billets.

« Il n'avait pas écrit la première scène, qu'il avait déjà additionné les bénéfices.

« Cent mille francs en pareil cas n'étaient pour lui qu'une bagatelle.

« L'aube le trouvait à l'ouvrage, et il y restait souvent jusqu'à son dîner, qui avait lieu habituellement vers cinq heures.

« Ce dîner était surtout frugal.

« De Balzac ne buvait que de l'eau, dit M. Léon Gozlan, l'un des commensaux de la petite maison des Jardies; il mangeait peu de viande; en revanche, il consommait des fruits en quantité... — Ses lèvres palpitaient, ses yeux s'allumaient de bonheur à la vue d'une pyramide de poires ou de belles pêches. Il n'en

restait pas une pour aller raconter la défaite des autres. Il dévorait tout. Il était superbe de pantagruélisme végétal, sa cravate ôtée, sa chemise ouverte, son couteau à fruits à la main, riant, buvant de l'eau, tranchant dans la pulpe d'une poire de Doyenné ; je voudrais ajouter : et causant ; mais de Balzac causait peu ; il laissait causer, riait de loin en loin, en silence, à la manière sauvage de *Bas-de-cuir*, ou bien il éclatait comme une bombe, si le mot lui plaisait, mais il le lui fallait bien salé : il ne l'était jamais trop... — Il se fondait surtout de bonheur à l'explosion d'un calembour bien niais, bien stupide, inspiré par ses vins, qui étaient délicieux... »

« Le dîner achevé, il s'occupait de la grave question du café, un café historique, avec lequel le café de Voltaire ne saurait entrer en comparaison. Il le faisait lui-même religieusement, il l'allait chercher lui-même aussi religieusement, car ce café sans pareil se composait de trois sortes de grains : le bourbon, le moka et le martinique ; il achetait l'un rue du Mont-Blanc, l'autre rue des Vieilles-Haudriettes, et le troisième chez un épicier de la rue de l'Université. Le café pris, vers huit heures, il remontait dans sa chambre à coucher et s'imposait, bon gré mal gré, un sommeil antinaturel jusqu'à minuit. Son domestique venait alors le réveiller, et il se remettait à son labeur acharné, à ce labeur incessant, qui l'a emporté avant l'âge. »

En quittant les *Jardies*, de Balzac alla successivement habiter Ville-d'Avray, la rue Basse, à Passy, la rue Saint-Honoré, la rue Richelieu, enfin le quartier Beaujon, où il a acheté un petit hôtel.

Je ne suivrai pas cet ennemi acharné du service de la garde nationale dans ces diverses habitations. — Je ne les ai pas connues.

Puisqu'il est question de cette imagination fertile qui poussait sans cesse le grand romancier à découcouvrir quelque nouvelle idée qui lui permît de gagner rapidement des millions, je ne puis clore ce chapitre sans rappeler d'autres projets excentriques que ce sublime *rêveur* voulut mettre à exécution.

Je laisse parler Mme Surville.

« Son esprit ardent guettait sans relâche, dit-elle, les moyens d'arriver à la fortune, et ces recherches fatiguaient autant son esprit que ses travaux.

« Un jour il crut avoir découvert une nouvelle substance propre à la fabrication du papier.

« Cette substance se trouvait partout et coûtait moins que le chiffon. Ce fut aussitôt une joie, des projets, des expériences bientôt suivies de déceptions, car les expériences ne réussissaient pas.

« On le croyait désolé, on le retrouvait radieux.

« — Et ton papier?

« — Oh! il s'agit bien de papier maintenant! — Vous n'aviez pas songé, vous autres, que les Romains, peu expérimentés dans l'extraction des mines,

eussent laissé des richesses dans leurs scories? Des savants de l'Institut, que j'ai consultés, le pensent comme moi, et je pars pour la Sardaigne.

« — Tu pars pour la Sardaigne, et avec quoi?

« — Avec quoi?... Je parcourrai ce pays à pied, le sac sur le dos, vêtu comme un mendiant, faisant peur aux brigands et aux moineaux; j'ai tout calculé, six cents francs me suffiront. »

Il entreprit, en effet, ce voyage, en 1833.

Il en revint rapportant du minerai.

On l'analysa : il contenait beaucoup de métal.

Il demanda alors au gouvernement sarde une concession..., mais il était trop tard, elle avait été accordée au capitaine Génoé, avec lequel il avait fait la traversée. De Balzac était bavard..., il avait expliqué au marin ses projets ; — celui-ci, les ayant trouvés excellents, s'était empressé de se les approprier.

Victime de cet abus de confiance, il ne se découragea pas.

« Sa dernière fantaisie de ce genre, dit Eugène de Mirecourt, fut d'aller en Corse cultiver de l'*opium*.

« Il élaborait avec un soin extrême tous ces plans étranges, et il était impossible, en l'écoutant, de ne pas partager ses illusions ; il magnétisait son auditeur, il le tenait pantelant sous l'action de sa parole et de son regard.

« Dutacq retourne un jour des *Jardies* en s'écriant :

« — Ma parole d'honneur, il me rendra fou comme lui !

« Édouard Ourliac, Lassailly, Gérard de Nerval, Laurent-Jan, le marquis de Belloy, ont raconté des choses merveilleuses de cette puissance de fascination qu'il exerçait.

« Il était impossible de collaborer avec lui.

« Son imagination vous emportait dans les espaces.

« Il effrayait, il donnait le vertige. »

Maurice Alhoy, ce roi de la bohême d'alors, qui, lui aussi, avait une si puissante imagination, voulut bien, à ma très-grande sollicitation, consentir à causer, une journée entière, avec de Balzac, rue Cassini.

Maurice me revint au bout de deux heures!

« — Je deviens fou, » me dit-il, accablé.

« Votre de Balzac..., mais il est fou! — Quelle fiévreuse imagination!... je n'ai pu y résister, — j'ai pris la fuite. »

C'est ce qui arriva encore à ce bon Lassailly, qui logeait au *Jardies*, chez le grand écrivain.

Un matin, il décampa sans mot dire, il vint me demander l'hospitalité.

Pauvre *Trialph!* il mourait de faim... là-bas. On ne le nourrissait que de fruits, et presque toutes les nuits son hôte venait interrompre son sommeil pour causer... avec lui de poésie ou de ses projets chimériques, de fortune colossale.

Voici entre autres une anecdote que me raconta ce pauvre littérateur, aujourd'hui oublié, qui n'était pas,

tant s'en faut, sans mérite, et qui est mort fou, je crois, il y a quelques années :

« De Balzac n'aimait pas les vers, dont il ignorait le mécanisme, quoiqu'il eût débuté par une tragédie de *Cromwell*.

« De tous les poëtes, il n'admettait que Racine, — qu'il ne lisait jamais, — Victor Hugo et Théophile Gautier, dont il aimait la personne. Encore n'admirait-il leurs œuvres que de confiance, très-probablement.

« Un jour, il remet à Gautier le manuscrit d'une pièce en cinq actes.

« — Tenez, lui dit-il, vous qui faites de si belles rimes, mettez-moi donc cela en vers ? »

« A cinq jours de là, voyant l'auteur d'*Albertus* entrer chez lui :

« — Ah ! vous voilà, mon cher ami, s'écriat-il, j'en suis bien aise. Vous me rapportez nos cinq actes, n'est-ce pas ?

« — Comment ! dit Théophile, atterré, en cinq jours vous voulez que j'aie fait la valeur de trois mille vers !

« — Je croyais que cela se pouvait faire, » répondit-il tout étonné de la paresse du poëte.

Puis il reprit le manuscrit, ne se sentant pas la patience d'attendre six mois une pièce qui devait lui rapporter des sommes folles.

VII

De Balzac en tenue ordinaire de ville. — Dix centimes en poche. — Un cocher de cabriolet. — Le marchand de bœufs. — Le luxe, le faste et le confort. — Le bizarre, l'incroyable, l'INCOMPLET, le mal léché. — Fascination de son regard. — Entretien intime dans un petit cercle d'amis. — Nuit passée en l'écoutant. — Admirable conteur. — Trivial, grossier, vulgaire dans une réunion nombreuse. — Portrait au physique. — La statuette de Dantan. — Ses domestiques. — Auguste, la grande Nanon, Grain-de-Mil. — La mort du groom. — Histoire d'un bouillon. — Un cœur d'or. — La pauvre femme du faubourg Saint-Antoine. — Le vieux troupier français. — L'épée de Damoclès des procédures civiles et commerciales. — Sage conseil de Jules Sandeau.

Le lecteur a suivi maintenant de Balzac dans ses diverses habitations; il connaît sa manière de travailler, son humeur et son caractère.

Je l'ai présenté tour à tour dans ses différents intérieurs et dans son costume de travail ; — je l'ai montré aussi dans sa grande tenue de lion de l'Opéra, — je l'y ai fait asseoir dans la fameuse loge infernale, — mais je n'ai fait qu'esquisser sa toilette de ville. — Pour que le tableau soit complet, il me reste à le saisir au passage, quand il allait parcourir Paris pour ses affaires.

Je revenais un jour avec lui de Chaillot, dans un cabriolet de place : arrivés au Carrousel, il me quitte, parce qu'il a un rendez-vous dans la rue du Doyenné, et je continue ma route pour me rendre chez moi.

Comme à son ordinaire, il était vêtu, bien que nous fussions en hiver, d'un paletot brun, usé par le temps, et qui accusait de longs services. Une cravate en mérinos rouge était enroulée comme une corde autour de son cou. Un pantalon large, de couleur foncée, lui descendait à peine jusqu'à la cheville, laissant à découvert de gros bas de laine noire et d'épais souliers, noués sur le cou-de-pied, non pas avec des cordons quelconques, mais bien avec de véritables ficelles. Son chapeau, noir dans son ensemble, mais roux sur les bords, n'annonçait pas avoir été brossé depuis le jour où il en avait fait l'acquisition.

Lorsque de Balzac fut descendu du cabriolet, je me tournai vers mon cocher et je lui dis :

« — Avec qui supposez-vous que j'étais ?

« — Mais, bourgeois, c'est clair comme le jour, me répondit mon automédon numéroté ; avec qui donc pouviez-vous être, sinon *avec un marchand de bœufs de Poissy !* »

Le Juif errant, lui, avait toujours cinq sous dans sa poche ; de Balzac, lui, n'en avait jamais que deux, grâce encore à Auguste, qui chaque matin avait grand soin de les glisser dans son gilet. C'était à l'époque où il fallait payer pour passer sur plusieurs ponts de Paris.

Tel était d'habitude pourtant l'homme qui a écrit tant d'œuvres élégantes, et qui a passé sa vie à courir après le luxe, le faste et le confort.

Tout chez lui, meubles, voitures, habits, style, devait être riche et brillant, manie qui, poussée à l'excès, l'a fait tomber bien souvent dans le bizarre et l'incroyable; passant constamment d'un extrême à l'autre, sans transition. Il est juste toutefois de dire que l'état d'*incomptus* ou de mal léché, était chez lui le plus ordinaire. Il avait des vêtements disgracieusement faits, et il les portait plus disgracieusement encore.

Comment cela se faisait-il?

Je l'ignore; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étaient toujours ou trop petits, ou trop étroits, ou trop longs, ou trop larges; ses cheveux plats, qui lui tombaient sur les épaules, semblaient n'avoir jamais été peignés, et son ensemble accusait une négligence dépassant toutes les bornes.

« Figurez-vous, dit l'auteur des *Contemporains célèbres*, un petit homme gros, gras, trapu, large des épaules, assez mal ajusté d'ordinaire, avec une tête ornée de cheveux grisonnants, longs, plats et mal peignés; une face de moine, large, rubiconde, joviale; une bouche grande, riante sous une paire de moustaches; des traits dont l'ensemble offrait quelque chose de commun, n'était l'œil qui, quoique petit, avait une finesse et une variété extraordinaires. On le disait très-séduisant auprès des femmes.

« Cela tenait-il à la faculté magnétique de ses yeux ?

« Nous aimons mieux, quant à nous, l'attribuer au prestige de la conversation, qui était étonnante d'esprit et de grâce. »

Oui, si l'on examinait attentivement son visage large, pâle ou animé de vives couleurs, selon son état de santé, il était impossible de méconnaître un instant l'homme de génie.

Son regard, dirai-je après M. Eugène de Mirecourt, brillait d'un feu étrange.

Il avait l'œil noir, profond, scrutateur et magnétique.

Dès qu'il se laissait entraîner aux luttes de la conversation, toute sa physionomie revêtait un singulier caractère d'animation. Quelque chose d'étrange, d'inattendu, semblait s'emparer de lui ; sa parole devenait abondante, dominatrice ; il tenait tous ses interlocuteurs sous le charme.

Dans un entretien intime, au milieu d'un petit cercle d'amis, il pétillait de verve et de saillies.

Pour juger à fond de son esprit, il fallait le voir et l'entendre réciter le scenario d'une de ses Nouvelles, et surtout de l'un de ses *Contes drôlatiques*, pour lesquels il professait, à juste titre, une affection particulière. Alors il s'emparait de ses auditeurs, il les captivait, il les intéressait, il les émouvait, il les passionnait et les forçait de se livrer à lui corps et âme.

De ma vie je n'oublierai quelques belles soirées

passées rue Cassini, dans son appartement ou dans son jardin, et qui durèrent souvent des nuits entières, tant il possédait l'art de nous séduire, de nous enchaîner à ses récits, à ce point de nous faire oublier complétement l'heure qui fuyait rapide, et de nous mener ainsi jusqu'au matin.

Une nuit surtout du mois de juin, par un temps admirable, par un beau clair de lune, assis sous un berceau de chèvrefeuilles et de clématites, il nous raconta un de ses plus jolis contes drôlatiques, l'*histoire de Berthe la repentie*. Oh! quelle délicieuse nuit nous passâmes! Quel séduisant enchanteur nous avions au milieu de nous!

De Balzac était un conteur admirable!

Mais, dans une assemblée nombreuse, dans un grand cercle, dans un grand repas, dans ces réunions folâtres, où les esprits sont surexcités par de bons vins ou par l'entrain du plaisir, alors que de toutes parts les voix se croisent, se heurtent, s'interpellent, — que chacun lance, au hasard, son mot, qui presque toujours frappe fort, s'il ne frappe pas toujours juste, il n'était plus le même, avouons-le. En vain cherchait-on en lui l'aimable, le séduisant causeur des réunions intimes; ses saillies, ses traits d'esprit s'alourdissaient, ils devenaient lourds, massifs, écrasants! On eût vainement compté y découvrir le moindre grain de ce sel attique qui la veille en faisait le charme! Cet écrivain tombait alors au-dessous de

l'homme le plus vulgaire; ses plaisanteries, ses mots, hier si heureux, étaient maintenant sans portée, —quelquefois même bas, triviaux, — grossiers. Ses bruyants éclats de voix, ses éclats de rire formidables ébranlaient les cristaux et les vitres, voilà tout.

Du reste, pour se faire écouter, il avait préalablement besoin de savoir qu'on l'écouterait. Sans cette condition essentielle, il eût été inutile d'espérer pouvoir rien tirer de lui.

Il était de taille moyenne; son pied et sa main pouvaient hardiment passer pour aristocratiques; aussi, avait-il grand soin de faire mouler celle-ci en bronze, afin d'en offrir l'image à quelque ami, et à plus d'une amie, assure-t-on.

Une statuette de Dantan, bien qu'elle incline à la charge, reproduit avec infiniment d'exactitude la figure, la pose, la toilette, les cheveux, jusqu'à la célèbre canne de notre auteur favori.

Tant que j'ai vécu dans l'intimité de Balzac, je ne lui ai connu que trois domestiques, *Auguste, Rose* et son groom *Grain-de-Mil.*

Auguste, son valet de chambre, son *factotum*, était un jeune homme de vingt ans au plus, tout petit, fort discret, muet comme un valet de chambre de bonne maison, dont il avait, au reste, la bonne tenue, soignée et coquette.

Auguste adorait son maître, qui était pour lui

moins un maître qu'un ami ; nous ne l'avons même jamais entendu le gronder.

En 1838, je crois, Auguste, qui était fort intelligent, quitta l'illustre écrivain pour devenir commis dans un magasin de nouveautés.

Venait ensuite Rose, — que nous appelions la *grande Nanon*, une femme forte, robuste, aussi fraîche, aussi vermeille que son nom, un vrai *cordon bleu* du plus haut mérite.

La pauvre fille se désespérait lorsque son *Mossieu*, dans ses accès de travail, dédaignait ses menus délicats.

Son amour-propre d'artiste et son affection pour son maître en étaient également froissés.

Que de fois, le matin, ne l'ai-je pas vue, profitant de ma présence, s'approcher tout doucement sur la pointe des pieds, en étouffant le bruit de ses pas sur les tapis, pour venir offrir, — tremblante d'émotion, un délicieux consommé à son maître.

De Balzac alors, se relevant, rejetant en arrière, par un brusque mouvement de tête, sa longue chevelure, nouée sur le front, apercevait le colosse culinaire; le fumet du potage lui chatouillait bien les nerfs olfactifs, et cependant....

« — Rose ! lui criait-il de sa voix la plus rude et la plus morose, » allez-vous-en ! — Je ne veux rien prendre ! laissez-moi.

« — Mais, répliquait la grande Nanon, Mossieu

ruine sa santé par cet affreux régime ! Mossieu tombera — tout à fait malade !

« — Non ! non ! laissez-moi, vous dis-je, hurlait-il furieux, je ne veux rien prendre ; vous me fatiguez, allez-vous-en !... »

Alors, il fallait voir l'excellente Rose, s'en retourner désolée, lentement, le plus lentement possible, en emportant son potage ; puis, à certaine distance, on l'entendait murmurer :

« C'était bien la peine, ma foi ! pour faire plaisir à Mossieu, de me donner tant de mal, afin d'arriver à préparer ce bouillon qui ferait revenir un mort. Comme il sent bon ! — quel parfum ! Pourquoi donc notre Mossieu m'a-t-il prise à son service, puisqu'il n'a pas besoin de moi ? Je n'ai qu'à m'en aller... mon talent se rouille ici ! »

De Balzac alors n'y tenait plus : il rappelait la grande Nanon ; il avalait d'un trait son potage, puis il disait à son cordon bleu, de sa voix la plus caressante :

« Rose, que cela ne vous arrive plus ! »

Et elle, fière, contente, heureuse, s'en retournait à la cuisine.

Autant, comme je l'ai dit, Auguste était discret envers tout le monde, envers moi-même, autant la grande Nanon était communicative avec moi.

Que de singulières histoires, que de piquantes aventures ne m'a-t-elle pas racontées sur son maître... sur la porte secrète de sa chambre à coucher !... sur...

Quand au microscopique groom, *Grain-de-Mil*, il mourut sur la fin de 1837, entre les bras de Rose, qui lui servait de mère, car il était orphelin, le pauvre enfant!

Pendant tout le temps de la maladie de ce petit garçon, qui n'avait que douze ans, de Balzac, en eut un soin extrême, et venait chaque jour le voir.

Oui, Dieu avait donné à mon illustre écrivain un cœur d'or!

Aussi, était-il adoré de tous ceux qui savaient l'apprécier.

Il possédait l'art de se faire aimer à ce point qu'on oubliait en sa présence les griefs, qu'à tort où à raison, on avait contre lui, pour ne se souvenir que de l'affection qu'on lui portait.

Pas un des gens qui ont été à son service n'a perdu la mémoire de son séjour chez lui, et cependant il ne pouvait les traiter selon ses désirs! Depuis la pauvre femme, dont il parle dans *Facino Cane*, qui avait remplacé dans sa mansarde l'*intelligent Moi-même*, qui accourait tous les matins rue Lesdiguières, du fond du faubourg Saint-Antoine, et qui continua ensuite à l'aller voir partout où il demeura, jusqu'à *François*, le vieux troupier, qui fut un de ses derniers serviteurs, tous l'aimèrent jusqu'au dévouement; et Dieu sait pourtant s'ils connaissaient chez lui l'oisiveté et l'abondance!

J'évalue à 450,000 francs (au moins) les sommes

que de Balzac a retirées du produit de ses œuvres, jusqu'au moment .de notre rupture. Je pourrais en donner les details, — mais cela pourrait paraître oiseux. A cette somme déjà importante, il faut ajouter encore le produit de tous ses autres travaux, depuis 1838 jusqu'à l'époque de sa mort....

Tous ces revenus n'ont pas éprouvé un seul centime de perte d'aucun de ses nombreux éditeurs !...

Il n'aurait pas fait bon d'être dans la peau du malheureux libraire qui eût mis en danger les intérêts du grand homme ! Il lui eût rappelé bien vite, à ses dépens, toutes les ressources des procédures civiles et commerciales dans lesquelles il était passé maître.

En 1837, il se laissa séduire par l'appât d'un riche marché de 60,000 fr. comptant... (1)

L'argent exerçait sur lui une irrésistible attraction, non comme argent, il n'était pas avare, mais comme représentation d'un luxe, pour lequel il avait une passion qui tenait du délire.

Il est facile maintenant de comprendre que, ne pouvant satisfaire davantage ses demandes réitérées d'argent, alors qu'il ne me donnait plus ni manuscrit ni épreuves, j'ai dû être sacrifié à la fascination de ces quatre vingt mille francs, qui le mettaient immédiatement à même d'apaiser ses créanciers.

Mais j'oublie tout et je profite de ces sages conseils:

(1) Ce n'est pas 60,000 francs, mais bien 80,000 francs qu'il reçut de Delloye et Cᵉ.

« Arracher les morts au sommeil, pour tenter de les réhabiliter, c'est là, sans doute, une louable entreprise ; mais les troubler, pour charger leur conscience, les réveiller impitoyablement pour leur révéler sur leur propre compte des crimes ou des faiblesses qu'ils ignorent peut-être, — c'est à coup sûr une autre affaire, et nous pensons que mieux vaudrait laisser les morts dormir en paix dans leurs tombeaux, que de les en tirer pour les fouetter de verges, et pour leur cracher au visage.

« S'ils pouvaient élever la voix du fond de leur cercueil, j'imagine que les morts donneraient aux vivants quelques bonnes leçons de savoir-vivre. » (*Revue de Paris,* 1838, tome 58.) — Jules Sandeau.

VII

REGRETS

Dernières années de la vie d'Honoré de Balzac. — Peu de choses de mon propre fonds sur ses dernières années. — Ma valise de commis-voyageur en librairie. — Nomenclature à peu près complète de ses ouvrages. — Persévérance de bénédictin. — Soixante œuvres publiées par moi sur quatre-vingt-dix-sept qu'il produit en vingt ans.—De Balzac au palais Mazarin, après la proclamation de la République.—Réunion d'écrivains provoquée par le gouvernement. —Appelé à la présidence, il déserte le fauteuil. — Une velléité de représentation nationale. Œuvres dramatiques. — Vautrin. — Un très-haut personnage mimé. — La pièce défendue. — L'auteur malade. — Visite d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo. — Offre d'une indemnité pécuniaire.—Refus. — La Revue Parisienne va rejoindre la Chronique de Paris. — Imputation calomnieuse au sujet du voyage de Russie. — L'épouse du boyard. — Chastes amants. — Trop tard. — Un anévrisme au cœur. — Un souvenir a Frédéric Soulié. — A l'âge de cinquante ans et trois mois. — Agonie de trente-quatre heures. — Quatre mois de mariage. — Les consolations de l'Église. — Sa respectable mère. — Ses funérailles. — Discours de Victor Hugo. — Une tombe entre celles de Charles Nodier et de Casimir Delavigne.—Buste en bronze de David, d'Angers, couronnant le monument funéraire.— Un autre buste au

musée de Versailles. — Repoussé de l'Académie française. — Un mot. — Travail prolongé des nuits et abus du café. — Sanglier joyeux. — Ses qualités supérieures à ses défauts. — Le calme se fait autour de sa tombe. — L'opinion le venge. — L'immortalité a commencé pour lui. — Respect aux morts !

J'ai peu de choses à dire de mon propre fonds sur les dernières années de la vie de l'illustre écrivain : — ce que j'en sais, tout homme qui aime et cultive les lettres peut le savoir tout aussi bien et mieux peut-être que moi.

Du reste, vers 1842 je repris ma valise de commis-voyageur en librairie, et depuis cette époque, je ne suis venu à Paris que très-rarement, pour y régler mes comptes, et vingt-quatre ou trente-six heures me suffisaient pour cela.

Mais pour battre les grandes routes, je ne me suis pas tenu moins au courant des nouvelles littéraires, et c'est ainsi que jamais je n'ai perdu de vue les triomphes de mon auteur de prédilection, cet admirable de Balzac, — que je regretterai toute ma vie.

Il suffira au lecteur de jeter un coup d'œil sur la nomenclature suivante, qui est à peu près complète, de ses travaux pour se convaincre, qu'à partir du 1er janvier 1839, cet intrépide, cet infatigable travailleur, a poursuivi sa rude tâche avec une persévérance héroïque, digne d'un bénédictin.

« Arrivé, dit Mme Surville, à l'impression de son édition compacte, mon frère l'intitula la *Comédie hu-*

maine. Ce fut une grande décision à prendre ; elle lui coûta bien des hésitations.

« Lui, toujours si résolu, tremblait qu'on ne le traitât d'audacieux.

« De 1827 à 1848, il a publié quatre-vingt-dix-sept (1) ouvrages, formant dix mille huit cents pages de cette édition compacte, qui triplent au moins celles des in-8° ordinaires de la librairie.

« J'ajouterai qu'il ÉCRIVIT CETTE ÉNORME QUANTITÉ DE VOLUMES SANS SECRÉTAIRE, NI CORRECTEURS D'ÉPREUVES.

« La liste de ces ouvrages, avec la date (2) qu'il leur assigna après les avoir remaniés, peut seule faire comprendre la valeur de ses travaux, car peu de lecteurs ignorent l'importance de ces livres :

1827. * *Les Chouans* (vers la fin de l'année).
1828. * *Catherine de Médicis.*
1829. * *La Physiologie du mariage.*
* *Gloire et Malheur.*
* *Le bal de Sceaux.*
* *El verdugo.*
* *La paix du ménage.*
1830. * *La vendetta.*

(1) Sur ces quatre-vingt-dix-sept ouvrages, j'en ai publié soixante, soit inédits, soit réimprimés.
Tous ceux que j'ai édités sont précédés d'une astérique.

(2) Il s'y trouve des erreurs évidentes de dates que j'ai corrigées et rétablies.

* *La Femme de trente ans.*
* *Une Double Famille.*
* *Etude de femme.*
* *Le Père Gobseck.*
* *Autre Étude de femme.*
* *La Grande Bretèche.*
* *Adieux.*
* *L'Elixir de longue vie.*
* *Sarrazine.*
* *La Peau de chagrin.*

1831. * *Mme Firmiani.*
* *Le Réquisitionnaire.*
* *L'Auberge rouge.*
* *Maître Cornélius.*
* *Les Proscrits.*
* *Un Épisode sous la Terreur.*
* *Jésus-Christ en Flandres.*
* *Le Médecin de Campagne.*

1832. *La Bourse.*
* *La Femme abandonnée.*
* *La Grenadière..*
* *Le Message.*
* *Les Maranna.*
* *Louis Lambert.*
* *L'Illustre Gaudissart.*
* *Le Colonel Chabert.*
* *Une Passion dans le désert.*
* *Le Chef-d'œuvre inconnu.*

* *Le Curé de Tours.*
1833. * *Eugénie Grandet.*
* *Ferragus.*
* *Le Père Goriot.*
* *Contes drôlatiques,* 1er dixain.
1834. * *Un Drame au bord de la mer.*
* *La Duchesse Langeais.*
* *La Fille aux yeux d'or.*
* *Balthazar Claës.*
* *Contes drôlatiques,* 2e dixain.
1835. * *Le Contrat de mariage.*
* *Melmoth réconcilié.*
* *Contes drôlatiques,* 3e dixain.
* *Séraphita.*
1836. * *Le Lys dans la vallée.*
* *La Vieille Fille.*
* *L'Enfant maudit.*
* *Facino Cane.*
* *La Messe de l'Athée.*
* *L'Interdiction.*
1837. * *Le Cabinet des antiques.*
* *La Maison Nucingen.*
* *Gambara.*
* *Les Illusions perdues.*
1838. * *Une Fille d'Eve.*
* *La Femme supérieure.*
* *César Birotteau.*

« A compter de cette année, je n'ai plus rien édité

de Balzac; et certes les ouvrages que j'ai publiés sont les meilleurs.

1839. *Pierre Grassous.*
Les Secrets de la princesse de Cadignan.
Massimilio Doni.
Pierrette.
1840. *Z. Marcas.*
La Revue parisienne.
1841. *Mémoires de deux jeunes mariées.*
Ursule Mirouet.
Une Ténébreuse affaire.
L'Initié.
1842. *La Fausse Maîtresse.*
Albert Savarus.
Un Début dans la vie.
Un Ménage de garçon, ou les deux frères.
1843. *Honorine.*
Splendeurs et misères des courtisanes.
1844. *Béatrix.*
Modeste Mignon.
Gaudissart II.
1845. *Un Prince de la bohême.*
Esquisse d'homme d'affaires.
Revue de l'histoire contemporaine.
Le curé de village.
1846. *Les Comédiens sans le savoir.*
Les Parents pauvres.

1847. *Les Paysans.*
Paméla Giraud.
Madame de La Chanterie.

Ses *douze premiers romans*, sous divers pseudonymes, ses travaux dans la *Chronique de Paris*, et d'autres journaux; son *Théâtre* (1); la *Monographie de la presse*; les *Petites Misères de la vie conjugale*, la *Théorie de la démarche*; Les articles publiés dans le *Musée des Familles*, la *Mode*, les *Français peints par eux-mêmes*, tels que les *Petits Rentiers*, l'*Epicier*, ne sont pas compris dans cette nomenclature (2).

De Balzac, comme l'a dit Mme Surville, conçoit et exécute le projet de faire une édition complète de ses œuvres, sous le titre audacieux de la *Comédie humaine* : « *Audacieux*, répète M. Cayla, et pourtant ces ouvrages représentaient, dans sa pensée, l'ensemble de la société moderne, qu'il avait classée en :

(1) Son théâtre se compose de :
Vautrin, — joué à la Porte-Saint-Martin;
Les *Ressources de Quinola*, — à l'Odéon;
Mercadet, — aux Français;
Le *Roi des mendiants*;
La *Marâtre*.

(2) Il a laissé un grand nombre de travaux commencés ou achevés, qui, nous l'espérons, seront publiés par ses héritiers. On cite, entre autres, les *Lettres à Louise*, que les intimes affirment être son chef-d'œuvre, et une comédie sous le titre bizarre de *Richard Cœur d'Éponge*. Depuis sa mort, on a publié un roman de lui intitulé : *le Député d'Arcis*.

« *Scènes de la vie privée ;*
« *Scènes de la vie parisienne ;*
« *Scènes de la vie critique ;*
« *Scènes de la vie analytique ;*
« *Scènes de la vie de campagne ;*
« *Scènes de la vie militaire ;*
« *Scènes de la vie de province.*

« L'immensité de ce travail, ajoute M. Leclerc dans un de ses feuilletons, travail qui embrassait tout à la fois l'histoire et la critique de la société, l'analyse de ses maux, et la discussion de ses principes, tout ce gigantesque labeur de reconstruction, tout un monde, qui exigeait tant d'études, tant de connaissances, tant d'observations, fut mené à bonne fin, sauf quelques lacunes, dans les *Scènes de la vie militaire*. Prodige de patiente imagination, de fine et exquise délicatesse, de saisissante réalité, la COMÉDIE HUMAINE restera le monument littéraire le plus curieux, le plus original et le plus profondément accentué du dix-neuvième siècle.

« Il semblait que de Balzac se retrempait dans sa fécondité, et qu'à mesure qu'il avançait et produisait davantage, son génie acquît une force nouvelle et plus de maturité.

« Après avoir enfanté tant de chefs-d'œuvre, cette vigoureuse et puissante nature ne songeait nullement au repos ; son talent ne se ressentait ni de la fatigue,

ni de l'épuisement; il avait conservé toute sa verdeur, et tout son éclat. »

J'ai revu de Balzac, en 1848, au palais Mazarin, quelques jours après la féerique Révolution.

Le gouvernement provisoire avait eu l'idée assez grotesque de rassembler les écrivains présents à Paris pour leur demander leur avis sur la situation des lettres et ce qu'il fallait faire pour les protéger efficacement.

L'assemblée était nombreuse, comme on le pense.

On invita de Balzac à s'asseoir au fauteuil présidentiel; mais il n'y fut pas plutôt monté, qu'assourdi par les clameurs, effrayé de la tournure tumultueuse que prenait la discussion, il ressaisit sa grosse canne, — cette fameuse canne à glands, qui a si longtemps défrayé les feuilletonistes aux abois, — et déserta bravement son poste, — absolument comme un vrai président d'une vraie assemblée.

Il eut, du reste, les ambitions permises au grand artiste; il fut mordu de la tarentule politique commune aux écrivains de notre temps : il se crut appelé à de hautes destinées politiques. — Le fait est assez curieux pour que je le rapporte.

Le peuple venait de balayer la monarchie bourgeoise pour laquelle de Balzac professait un large dégoût; la France allait nommer une Constituante

chargée d'asseoir les destinées de la République ; il se porta sur les rangs. Le *Constitutionnel*, qui venait de publier les *Parents pauvres*, inséra tout au long sa profession de foi.

Se perdit-elle dans le flot de professions de foi qui surgissaient chaque matin ? Comprit-il que sa candidature était bien mesquine au milieu des candidatures rivales? qu'il n'était pas de taille à lutter contre les avocats, les cambreurs, les cordonniers, les maçons et les journalistes bavards du temps, et se retira-t-il?

Je ne sais.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne fut élu dans aucun département, et que nous y avons gagné bien positivement plus d'une belle page.

Dans les dernières années de sa vie, de Balzac s'occupa de travaux dramatiques.

La première pièce qu'il donna fut celle de *Vautrin*, jouée à la Porte-Saint-Martin, le 14 mars 1840.

A l'insu de l'auteur et du directeur, l'acteur chargé du rôle principal eut l'étrange idée de mimer un très-haut personnage. Comme on pouvait s'y attendre, sa pièce fut défendue *par ordre*.

Sous ce terrible *veto*, de Balzac tombe malade.

M^me^ Surville, de la rue Richelieu où il demeurait alors, fait transporter son frère chez elle.

A peine y est-il installé qu'Alexandre Dumas et Victor Hugo accourent lui offrir leurs services... Puis survient un autre ami qui l'assure que s'il consent à

abandonner la pièce et à ne plus la faire jouer, il se fait fort, avant deux heures, de lui faire obtenir une *belle indemnité*.

« — Monsieur, lui répondit de Balzac, l'interdiction de *Vautrin* m'est fort préjudiciable, sans doute, mais je n'accepterai pas d'argent en compensation d'une injustice. — Je ne retirerai pas ma pièce! »

Il fit jouer ensuite, à l'Odéon, les *Ressources de Quinola*, et plus tard, au Théâtre-Français, *Mercadet*, qui obtint un grand succès.

En 1849, il avait en répétition le *Roi des mendiants*, pièce de circonstance en temps de république, et flatteuse pour la majesté populaire.

Je crois qu'elle n'a jamais été représentée.

L'année précédente, il avait entrepris la *Revue parisienne*, qu'il rédigeait presque seul : elle n'eut pas plus de succès que la défunte, la *Chronique de Paris*.

Son voyage en Russie, lors de la publication du livre de M. le marquis de Custine, eut une toute autre cause que celle que lui assigne perfidement V. Caralph. En voici le véritable motif.

Dès 1835, nous l'avons vu, il s'était rendu à Vienne pour y rencontrer une jeune dame russe, pleine d'admiration pour l'auteur de la *Femme de trente ans*, et qui s'était éprise d'une tendre affection pour l'illustre écrivain.

Cette dame était mariée à un boyard moscovite. Douée d'une vertu à l'abri de tout soupçon, elle brûla, tant qu'il vécut, d'un amour aussi chaste qu'intime, qui fut enseveli dans le profond mystère de deux cœurs dignes l'un de l'autre.

La mort seule de son époux la laissa libre de convoler à une nouvelle union.

En février 1850, — de Balzac revint en France avec une femme qu'il adorait, et une fortune qui lui permettait à l'avenir de vivre dans la quiétude la plus absolue, lui laissait tout le loisir nécessaire pour créer et écrire de nouveaux chefs-d'œuvre.

Mais la mort guettait sa proie.

Atteint d'un anévrisme au cœur, il opposait à cette affreuse maladie toute la force de son vigoureux tempérament.

Se sentant plus faible d'heure en heure, on l'entendit un jour, dans un de ses rares moments de repos que lui laissaient ses souffrances, s'écrier en songeant à la fin de Frédéric Soulié :

« — Pauvre Frédéric ! — je mourrai comme toi par le cœur, et comme toi à la fleur de *l'âge*. »

Il rendit, en effet, le dernier soupir le 18 août 1850, à l'âge de 50 ans et trois mois, à la suite d'une horrible agonie de trente-quatre heures, quatre mois après son mariage avec la comtesse Eve de Hanska. Il reçut, dans sa maison de la rue Fortunée, les dernières consolations de l'Église, et mourut entre les

bras de sa respectable mère, — qui eut, hélas! la douleur poignante de fermer les yeux à ce fils illustre, — pour qui allait commencer l'immortalité.

Voici comment M. Cayla rend compte de ses obsèques :

« Sa mort fut un deuil public, et l'élite de la population parisienne assista à ses funérailles.

« Le 21 août, dès onze heures, la foule se pressait aux abords de Saint-Philippe-du-Roule et de la Chapelle-du-Roule, contigüe à la maison mortuaire.

« C'est dans cette chapelle que reposait son corps, en attendant l'heure de la triste cérémonie.

« Quelques cierges placés sur l'autel et autour du cercueil, recouvert du drap mortuaire, formaient toute la décoration intérieure.

« Après les prières dites dans la chapelle, le cercueil fut placé sur un modeste corbillard traîné par deux chevaux, et le cortége partit pour Saint-Philippe du-Roule.

« Les cordons du char funèbre étaient tenus par M. Baroche, ministre de l'intérieur, MM. Victor Hugo, Alexandre Dumas et Francis Wey.

« Un cortége immense suivait le corbillard entre deux haies d'une foule silencieuse et respectueuse.

« L'institut, l'Université, les Sociétés savantes, la Société des gens de lettres, la Société des auteurs dramatiques et les Écoles de droit et de médecine

étaient représentés dans ce cortége par de nombreuses illustrations.

« On y remarquait aussi des Anglais, des Américains, des Allemands, des Russes.

« Après les prières de l'Église, le cortége se mit en marche pour se rendre au cimetière du Père-Lachaise, en descendant le faubourg et en suivant les boulevards intérieurs, au milieu d'une foule nombreuse venue pour rendre un dernier hommage au romancier qui, pendant vingt ans, avait contribué par ses œuvres à populariser de plus en plus notre littérature nationale.

« Arrivé au cimetière, le cercueil fut descendu dans la fosse au milieu de l'émotion générale, et Victor Hugo prononça une oraison funèbre dont voici les passages les plus saillants :

« MESSIEURS,

« L'homme qui vient de descendre dans cette tombe était de ceux auxquels la douleur publique fait cortége. Dans les temps où nous sommes toutes les fictions sont évanouies. Les regards se fixent désormais non sur les têtes qui règnent, mais sur les têtes qui pensent, et le pays tout entier tressaille lorsqu'une de ces têtes disparaît. Aujourd'hui, le deuil populaire, c'est la mort de l'homme de talent ; le deuil national, c'est la mort de l'homme de génie.

« Messieurs, le nom de Balzac se mêlera à la trace

immense que notre siècle laissera dans l'avenir. Il faisait partie de cette puissante génération des écrivains du XIX^e^ siècle qui est venue après Napoléon, de même que l'illustre pléiade du XVIII^e^ siècle vint après Richelieu, —comme si, dans le développement de la civilisation, il y avait une loi qui fît succéder aux dominateurs par le glaive les dominateurs par l'esprit.

« Ce n'est pas le lieu de dire ici tout ce qu'était cette splendide et souveraine intelligence. Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir, marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible, mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine ; livre merveilleux que le poëte a intitulé *Comédie* et qu'il aurait pu appeler *Histoire ;* qui prend toutes les formes et tous les styles ; qui dépasse Tacite et qui va jusqu'à Suétone ; qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais ; livre qui est l'observation et qui est l'imagination ; qui prodigue le vrai, l'intime, le bourgeois, le trivial, le matériel... A son insu, qu'il veuille ou non, qu'il y consente ou non, l'auteur de cette œuvre immense et étrange est de la force des écrivains révolutionnaires. De Balzac va droit au but : il saisit corps à corps la société moderne ; il arrache à tous quelque chose ; aux uns l'illusion, aux autres l'espérance, à ceux-ci un cri, à ceux-là un masque. Il creuse et sonde l'homme, l'âme, le cœur, le cerveau, et par un trait de sa vigoureuse et libre nature,

il se dégage souriant et serein de ces redoutables étutudes qui produisaient la mélancolie chez Molière et la misanthropie chez Rousseau.

« Sa mort a frappé Paris de stupeur. Depuis quelques mois il était entré en France. Se sentant mourir, il avait voulu revoir sa patrie, comme la veille d'un grand voyage on vient embrasser sa mère. Sa vie a été courte, mais pleine, plus remplie d'œuvres que de jours. Ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poëte, ce génie, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, de luttes, de querelles, de combats, communs dans tous les temps à tous les grands hommes.

« Aujourd'hui le voilà en paix ; il sort des contestations et des haines, il entre le même jour dans la gloire et dans le tombeau. Il va briller désormais au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie !... »

Après ce discours, qui fut écouté avec autant de recueillement que d'admiration, le président de la Société des gens de lettres prononça quelques paroles, et la foule qui venait de rendre au grand écrivain ce solennel tribut de regrets, se retira vivement impressionné de ce qu'elle avait vu et entendu.

Sa tombe est religieusement entretenue par sa veuve. Il repose entre Charles Nodier et Casimir Delavigne.

Son buste en bronze, œuvre de David, d'Angers, couronne le faîte du monument funéraire.

Quelques jours après, un arrêté spécial ordonna que son buste figurerait au musée de Versailles, ce panthéon des gloires françaises.

Comme Béranger, l'auteur de la *Comédie humaine* n'a pas eu l'honneur de faire partie de l'Académie française : il échoua deux fois dans les tentatives qu'il fit pour y entrer, comme il avait échoué, en 1835, avec son *Médecin de campagne*, dans le concours pour le prix Monthyon.

Le docte aréopage, quand il fut question de faire siéger M. de Balzac dans son sein, donna pour prétexte de son refus, « qu'il n'était pas dans un état de fortune convenable. »

« Puisque l'Académie ne veut pas maintenant de mon honorable pauvreté, écrivit à cette occasion le candidat évincé à son ami Charles Nodier, il faudra bien que plus tard elle se passe de ma richesse. »

« De Balzac, dit M. H. Taine, est mort à cinquante ans, le sang enflammé par le travail des nuits et par l'abus du café, auquel ses veilles forcées le condamnaient.

« Pour publier en vingt ans quatre-vingt-dix-sept ouvrages si obstinément remaniés qu'il raturait chaque fois dix ou douze épreuves, il fallait un tempérament aussi puissant que son génie.

« Ses portraits montrent un homme robuste, trapu, aux épaules larges, aux cheveux abondants, le regard audacieux, la bouche sensuelle, le rire fréquent et bruyant, les dents solides comme des crocs. *Il avait l'air,* dit Champfleury, *d'un sanglier joyeux.*

« De Balzac arrivait donc à peine au milieu de sa carrière. »

Tel est le récit de ce que j'avais à dire de Balzac, avec qui j'ai vécu, dans la plus grande intimité, de 1831 à 1839.

Pendant ces huit années, les plus glorieuses de la vie du grand romancier, presque pas un seul jour ne s'est écoulé sans que j'allasse chez lui, — où, qu'il ne vînt chez moi.

J'ai donc été plus à même qu'aucun autre de ses éditeurs, d'étudier, de juger et d'apprécier ses qualités bonnes ou mauvaises.

Ayant causé presque journellement avec lui de ce qui l'intéressait, j'ai pu parler pertinemment par *moi-même* de ce qui le concerne, — le présenter au lecteur, depuis son enfance, jusqu'en 1839, époque de notre séparation; — raconter sa *vie*, sa *jeunesse*, son *éducation*, son *humeur*, son *caractère*; — ses infortunes, ses luttes, ses combats, soutenus si vaillamment, — ses triomphes, ses succès, si honorablement obtenus.

J'ai démontré, — par des exemples et des faits,— que les qualités du cœur l'emportaient chez lui sur quelques travers d'un esprit parfois malade: l'orgueil, l'ambition et la vanterie.

C'était son ardente imagination qui l'emportait alors au delà de certaines limites, qu'il est toujours délicat de franchir.

Et puis, après tout, à qui pouvaient nuire ces travers, cette morgue, cet orgueil, cette *ambition* et ces vanteries?

Quel est donc l'écrivain qui, au fond du cœur, ne se croit pas plus de talent que tous ses rivaux?

Montrez-m'en un qui n'ait ni orgueil, ni ambition, ni travers?

De Balzac a eu des ridicules, si l'on veut, — mais il a été exempt de vices.

Plus on s'éloigne du 18 août 1850, plus les passions, les haines littéraires se calment, s'apaisent autour de son nom.

Aujourd'hui, l'opinion le venge.

L'homme a disparu, il ne reste que le grand écrivain-observateur des mœurs.

On le juge avec plus d'impartialité, — parce qu'il n'est plus là, et qu'il ne porte plus ombrage à personne.

L'immortalité a commencé pour lui.

Qu'il me soit donc permis à mon tour, quoique

bien tard (je n'ai pas, pauvre vieil éditeur, la plume rapide d'un littérateur de profession), de venir déposer mon double tribut de souvenirs, dépouillés de toute amertume et de regrets profondément sentis, sur la tombe de l'homme illustre qui m'appela huit ans son ami, et d'y inscrire cette maxime si simple, que beaucoup oublient trop vite :

RESPECT AUX MORTS !

ERRATUM. — Ce n'était pas une somme de mille trois cent quatre-vingts francs que de Balzac avait à payer au garde du commerce, mais bien celle de *six mille trois cent quatre-vingts francs*, y compris vingt francs pour les frais.

Ce fut une femme du monde, d'environ trente à quarante ans, — jamais on ne peut au juste apprécier l'âge d'une femme coquette, — qui vint *dénoncer* à W. Duckett le lieu de la retraite de son infidèle.

Ce fut aussi une femme au cœur généreux qui sauva de la prison de Clichy, l'auteur de la *Physiologie du mariage*. Honneur donc à M^me^ V*** !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AU LECTEUR. — Mes réserves. v

PREMIÈRE PARTIE.

L'ÉCRIVAIN ET LE LIBRAIRE.

I

L'*Hosanna*. — *Volte-face*. — Une révolution : *Débâcle commerciale*. — Mme Béchet et ses conseillers. — Position délicate. — Ma détermination. — Le nom de Balzac. — Je prends les rênes de la maison Ve Charles Béchet. — Succès. — J'achète les *Études de mœurs au dix-neuvième siècle*..... 3

II

Le fruit de l'expérience. — Le bel âge. — Point de dettes et quelques économies. — La rouge et la noire. — Défaillance. — Une visite à de Balzac. — Offre de ma fortune : Mille écus ! — Intervention de l'ami Barbier. — Suprême dédain. — Éclat de rire injurieux. — Laissez-moi ! — Une heure de suspension de travail estimée 250 fr..... 10

III

Grossier. — Grossier à demi. — Barbier ne perd pas courage. — La variante sur l'air de *Malborough*. — Syllogisme sans réplique. — Je sors anéanti et furieux contre Balzac. — La porte ou la fenêtre. — Un billet de Balzac. — Six jours de pénitence. — Changement à vue. — Câlineries et encouragements. — Achat du *Médecin de campagne*. — Mille écus engloutis, après tant d'autres, dans le secrétaire de Balzac.... 17

IV

Enfance de Balzac. — Les grands hommes de Plutarque. — Une incompétence. — Mon lot. — Mission modeste. — Tristes souvenirs refoulés. — L'écrin d'une dame. — Le berceau d'Honoré. — L'acacia et l'inscription. — La nourrice. — La famille. — Inspiration précoce. — La fée et l'ange gardien. — Dévouement à Laure. — Le chien *Mouche*. — La lanterne magique. — Comédies improvisées. — Le violon rouge. — Les lectures au fond des bois. — L'externat de Tours et le collége de Vendôme. — *Histoire intellectuelle* de *Louis Lambert*. — *Le Traité de la volonté* livré aux flammes. — Maladie cérébrale. — Dépérissement. — Retour à la santé. — Une graine de citrouille..... 23

Pages.

V

De Balzac externe au collége de Tours. — Répétitions à la maison paternelle. — Son orgueil de bonne foi. — Un grand homme en herbe. — A Paris. — Deux nouveaux pensionnats. — Inaptitude. — Bachelier et licencié. — Les cours de l'Ecole de droit, de la Sorbonne et du Collége de France. — MM. Villemain, Guizot et Cousin. — La Fontaine et un beau jeune homme joyeux. — Le boston et le whist. — Une chute au bal. — Un noyau de bibliothèque. — Clerc d'avoué avec Eugène Scribe et Jules Janin. — Clerc de notaire. — On veut le faire notaire. — Discussion et refus. — Un délai de deux ans. — Un échec de fortune. — *Je serai roi.* — La mansarde. — *Moi-même.* — Le piano. — Le germe de sa rage de bouleversement. — La tragédie de Cromwell — Fiasco. — Opinion d'Andrieux. — Adieux au théâtre. — Nouveau dépérissement. — Retour au bercail. — Les romans. — Les pseudonymes. — Les libraires de bas étage. — *La Physiologie du Mariage.* — Un nouveau Molière..... 54

VI

Fausse route. — Conseils paternels. — Un ami. — Projet de spéculation commerciale. — Rapport avec la littérature. — Offre d'argent. — Les classiques en un volume : Racine et La Fontaine. — Heureuse idée. — Insuccès. — Origine des dettes. — Encore l'ami. — Nouveau prêt. — Exemple de Richardson. — Imprimerie et fonderie. — Assistance du père. — Association avec Barbier. — Nouvel échec. — Efforts superflus. — Imminence d'une faillite. — Assistance de la mère. — Surcroît de dettes. — Recours à la plume — La rue de Tournon et Henri de Latouche. — Les romans et les revues. — La lumière se fait..... 73

VII

Publication de nombreux chefs-d'œuvre. — Jalousies et critiques. — De Balzac au pinacle. — Ses *Etudes de mœurs au XIX^e siècle.* — Germe de la *Comédie humaine.* — Il se déclare lui-même en train de devenir un génie. — Mon histoire dans la sienne. — Succès prodigieux du *Médecin de campagne.* — Effet des réclames. — Me voilà posé. — Affluence d'auteurs et de manuscrits. — Conseils d'Honoré. — Sa répugnance pour Samuel Le Berthoud, Capo de Feuillide et Granier de Cassagnac. — Je veux être l'unique éditeur de toutes ses œuvres, publiées ou à publier. — Prodigieux labeur. — Succès complet. — Immense crédit. — Aveuglement. — Esclavage. — Seul, pieds et poings liés. — Lui, libre. — Besoin continuel d'avances. — Tristes réflexions sur l'avenir. — Modération et convenance 83

VIII

Traités de Balzac avec la *Revue de Paris.* — Placards à têtes de clous. — Manière dont le grand écrivain composait ses ouvrages. — Plan arrêté en détail dans sa tête. — Lieu de la scène. — Physionomie des personnages. — La plume de cor-

Pages.

beau devenue dans sa main un outil d'agencement. — Remaniements sans fin. — Chassé-croisé des matières. — Découpures de pièces d'ivoire. — L'art de la divination appliqué à l'imprimerie. — Tissu de lignes. — Tohu-bohu de renvois. — Le travail de l'araignée perfectionné. — Le nom de Balzac mis au ban par les typographes. — Querelles entre les éditeurs et les propriétaires de Revues. — Justification du célèbre écrivain. — Exemples de Chateaubriand, d'Ingres et de Meyerbeer..... 94

IX

(Devenu chapitre X par erreur).

De Balzac et Buloz aux prises. — *Séraphita* et le *Lys dans la vallée*. — L'œuvre vendue et publiée à Saint-Pétersbourg, à l'insu de l'auteur. — Violente philippique. — Le prétendu droit de M. Buloz. —. Recrudescence de colère de Balzac en apprenant que non-seulement il est publié en Russie, mais qu'il y est mis en vente tout informe sur son premier jet et sur le premier jet des typographes moscovites. — Rendez-vous. — Proposition rejetée. — L'écrivain déclare se retirer de la collaboration de la *Revue de Paris*, qui le fait assigner. — Echange de lettres acrimonieuses. — Manifeste de quelques rédacteurs. — L'auteur intéressant et l'industriel intéressé. — Procès mémorable gagné par de Balzac. — Lettres de félicitation et de condoléance. — Œuvre remaniée avec amour durant le procès. — L'auteur et l'éditeur infatigables. — Un tour de force. — Une émeute. — Succès sans égal 102

XI

Introduction du *Lys dans la vallée*. — Pompeux éloge de l'éditeur. — Accablé d'affaires, il n'en a connaissance que quatorze ans plus tard. — Effusion de remerciments rétrospective. — De Balzac, dans le temps, dut être blessé de ce silence involontaire. — Orgueil et vanterie insupportables. — Les d'Entragues. — Une vieille souche aristocratique fort douteuse. — Un *dit-il* paternel problématique. — La race conquérante et la race conquise. — Les armoiries prodiguées. — Roger de Beauvoir et Granier de Cassagnac. — *Tolle* général des hommes de lettres. — Preuves insuffisantes. — Il se place lui-même au premier rang des écrivains de son siècle et des précédents. — Exemple perdu de Chateaubriand et de Lamartine. — Un passage de Philarète Chasles. — Anecdote russe. — Forfanterie de Balzac. — Brutalité du czar. — Influence du *dit-il* paternel à l'étranger..... 111

XII

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. — Prodigalités. — Les tapis. — L'aiguière et le plateau en argent. — Faste, grandeur et opulence. — Besoin de faire des dettes. — Nécessaire, superflu, luxe et fantaisie. — Singulières intentions qu'il se persuadait avoir réalisées. — Plaisantes histoires. — Le fantastique cheval blanc de Jules Sandeau. — De Balzac veut passer pour gagner beaucoup d'argent. — Un mobilier renou-

Pages.

velé de fond en comble, à l'insu des locataires. — Quart-d'heure involontaire de Rabelais. — Projet de roman de Henri de Latouche.—De Balzac se l'approprie étourdiment dans une réunion nombreuse. — Lettre sévère du véritable auteur. — Esprit expansif d'Honoré. — Comme il se poussait. — Comme il riait de ses hâbleries. — Bon enfant, écolier, badaud, naïf, jouant aux petits jeux..... 127

XIII

Séraphita. — Succès d'étonnement plutôt que d'enthousiasme. — Style à part.— Sujet étrange. — Mes petits dîners. — Désespoir de Balzac. — M. Buloz ne comprend rien au roman qu'il édite, ni le public, ni moi. — Les grades en amitié. — *Séraphita* rachetée à M. Buloz. — Cerveau fatigué. — A Vienne! — La *Carissima.* — De Balzac courant après son imagination.— Un appel de fonds de deux mille francs à ma caisse.—Mes réflexions sinistres quand il est parti.— Affreux avenir.— Ma ruine en perspective.— M. Buloz a raison. — Une lettre de Vienne. — Flatteries. — Epouvantable *post-scriptum.* — Lettre de change de quinze cents francs.—Erreur d'échéance. — Complaisance de M. de Rothschild. — Retour de l'auteur les mains vides de manuscrits. — En moins d'un mois, trois mille cinq cents francs enlevés à ma caisse. — L'aristocratie autrichienne. — Les femmes de trente ans. — MM. de Latouche et de Sainte-Beuve..... 147

XIV

Bruit, éclat et faste. — Génie encyclopédique supérieur à celui de Napoléon.— Coup de théâtre. — Le bivac et le lit de camp. — Les compositeurs ébahis. — L'*Ascension de Séraphita au ciel.* — Dédicace à la *Carissima.*— Succès éclatant.— Deux éditions en vingt jours. — La claustration monacale. — Le manteau doublé de rouge. — Nouvel emprunt. — A Nemours! — Il me promet *Sœur Marie des Anges.* — Une lettre quinze jours après. — Une robe de dominicain. — Absence complète de manuscrit. — La *Carissima.* — Une délicieuse soirée. — Gracieuse mystification. — Le manuscrit, payé d'avance depuis longtemps, ne m'arrivera jamais..... 166

XV

Les deux appartements. — Vie fastueuse. — Redoublement de morgue aristocratique et d'orgueil littéraire. — Il rêve une magnifique *villa*, un mandat de député, un portefeuille de ministre, un fauteuil à la chambre des pairs. — Métamorphose. — Accès subit de paresse. — Le lion de la fashion et la fleur des pois. — Courses inutiles chez lui. — Douloureuses réflexions.— Arrêté de compte.—58,000 francs paralysés dans mes mains par sa vie de grand seigneur. — Comme il faisait sa cuisine. — Observation sage. — Réponse inconvenante. — Nouvelle demande d'une avance de 500 fr. — Refus net.— Eclipse totale du grand homme pendant quatre mois..... 174

XVI

Inefficacité des promesses. — Les illusions perdues.—Sinistre pronostic.— Troisième réimpression du *Médecin de campa-*

Pages.

gne. — Projet d'une statue de marbre à Rabelais. — Le philologue Charles Lemesle. — Projets de traités. — Papiers timbrés. — Danger de s'aventurer trop loin. — L'éditeur blessé. — Récriminations. — Loyauté réciproque. — Les traités sont signés. — Joie d'enfant. — Un dîner chez Véfour. — L'écrivain introuvable. — Il ne remplit pas ses engagements. — Préludes de la crise. — Menace d'un Waterloo. — Comptes transcrits sur papier timbré. — Recours à l'Agrée. — TRAITÉS ROMPUS DE FAIT ET DE DROIT. — Où conduit un dévouement aveugle. — Un nouvel éditeur. — M. Béthune. — L'esprit tranquille. — LETTRES SUR LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS. — Soixante mille francs comptant et quinze mille francs de rente. — Association. — Achat de deux volumes fabriqués. — Dettes énormes de Balzac. — Courage, persévérance, travail opiniâtre. — Les usuriers. — Justification de notre rupture. — Le fort et le faible. — Un honnête homme..... 182

DEUXIÈME PARTIE.

INTIMITÉ ET REGRETS.

I

Nécessité pour de Balzac d'avoir une Revue qui lui appartint. — LA CHRONIQUE DE PARIS et William Duckett. — La bête noire. — Ote-toi de là que je m'y mette. — Rêves d'ambition. — Achat du recueil sans un sou vaillant. — Société en commandite au capital de cent mille francs. Magnifique livre de souche. — Duckett désintéressé au prix de quinze mille francs à longues échéances. — Négociation avec l'éditeur fasciné, pour se procurer cette somme. — Câlineries. — Je cède. — Effets impayés. — Duckett poursuit de Balzac. — Jugement du tribunal de commerce. — Condamnation par corps. — Un garde du commerce. — Le prétendu facteur des diligences Laffitte et Caillard. — Anecdote curieuse. — 6,380 fr. ou Clichy — Le juge de paix en fiacre. — La maison cernée. — Imprécations de l'auteur de la COMÉDIE HUMAINE. — Duckett livré à l'exécration de la postérité. — Dévouement d'une femme. — Fin d'un horrible cauchemar..... 203

II

La rédaction de la *Chronique de Paris*. — De Balzac, Jules Sandeau, Gustave Planche, Chaudes-Aigues, Brucker, Alphonse Karr, Téophile Gautier, Charles de Bernard. — Le dîner du samedi. — Collaborateurs et convives. — L'inspiration et l'appétit. — Impôt de capitation difficile à prélever. — Absence absolue de copie. — Brillantes divagations à ce sujet. — Politique étrangère ou étrange. — Le café, l'alcool et les cigares. — Ereintement des amis intimes. — De Balzac supérieur à Bonaparte premier consul. — Alphonse Karr le couronne de fleurs. — Royauté improvisée — Comme il prend son rôle au sérieux. — Face de Silène. — Le bon temps. 218

Pages.

III

De Balzac en butte à de cruelles plaisanteries en expiation de sa vanité. — Un mot encore sur son mépris pour les autres écrivains. — Les punaises de la littérature. — Georges Sand, écrivain du genre neutre. — Plus de culotte et moins de style. — De Balzac ne saluait personne. — A l'occasion pourtant, il savait être insinuant, flatteur, obséquieux, bonhomme. — Ses antipathies. — Sa rage de ne pouvoir réussir à me les faire partager. — Une scène du *Dictionnaire de la Conversation et de la lecture*. — Duckett est-il là? — Une impolitesse envers Raymond Brucker. — Une nouvelle impolitesse envers Jules Bergounioux. — Les contrefacteurs belges. — Explosion de colère. — Nous tous gens de lettres. — Grossière indignation de Balzac. — Une leçon que lui donne Jules Sandeau. — On le renie. — On entoure d'égards la victime de sa brutalité. — Les deux Jules..... 229

IV

La canne de M. de Balzac. — *Le Freyschuts* et le *Cuir d'ébène* d'Alphonse Karr. — Le chien, à la queue coupée, d'Alcibiade. — Les onze mille lettres de femmes, plus ou moins mûres adressées à notre héros. — Les bijoux et les *tokeis* d'amitié. Evaluation exagérée d'un million attribuée à la pomme seule de la canne. — Berceau de la canne. — Les inconvénients de la garde nationale. — Combien les artistes et les littérateurs sympathisent généralement peu avec elle. — Efforts surhumains de l'illustre romancier pour s'y soustraire. — Il est pincé. — *L'hôtel des Haricots*. — Trois écrous successifs accumulés. — Soixante-douze heures de captivité. — Eugène Sue et le comte de Lostange. — Contraste. — Avalanche de comestibles, vins, liqueurs, fleurs et poulets épistolaires parfumés. — Emeute de femmes de trente ans. — Un festin de Lucullus. — Spirituels convives. — Assaut de bêtises. — La toison d'or et la belle inconnue. — Sacrifice offert à l'amour. — *Eurêka!* — Origine de la célèbre canne. — Un éditeur assez riche pour payer la gloire de son auteur. — Encore un quart-d'heure de Rabelais. 245

V

De Balzac au travail. — Exactitude de ses descriptions. — Comme il étudiait toujours avec soin le lieu de la scène. — Ses cajoleries aux villes de province. — Choix minutieux des noms. — Le bibliophile Jacob, M. Sainte-Beuve et Mme Surville. — L'école buissonnière après déjeuner. — Plaisir de *faire le renard*. — La rue des chiffonniers. — Une rue à Saint-Jean de Maurienne. — Le repaire des *picks-pockets* à Londres. — Bénéfice assuré de cinq cents francs. — La rue Saint-Antoine. — Une brillante séance au Conservatoire de musique. — Toilette délabrée de notre héros. — Triomphe. — Dîner au cabaret, chez Véry. — Un prétendu sous-préfet et un prétendu bourgeois campagnard. — Menu pantagruélique. — Appétit formidable. — Conversation entraînante. — Grand succès. — L'addition. — Pas d'argent. — Mon effroi,

Pages.

sa tranquilité.— Il m'emprunte cinq francs.—Un mot d'écrit. — Comment il nous tire d'embarras. — Les maisons de jeu. — Théorie de la fortune. — De Balzac et Debureau. — Les Funambules et les *Titis*. — Effet de la peur. — Le paroli. — La carte à payer. 273

VI

Arrivée de la célèbre canne à la rue des Batailles.—Bruit qu'elle fait. — Nouvelle occasion de dépenses luxueuses. — Un superbe coupé. — Une livrée magnifique. — Les armoiries des d'Entragues. — Un cocher majestueux. — Le groom *Grain-de-Mil*. — Un lion de plus. — Partie carrée. — Un dîner de prince chez Véry. — Triomphe de la Porte-Saint-Martin. *Fœdora* ou *Esther*. — Tortoni. — Un nouveau marché. — Un dîner chez moi. — Eclipse de la célèbre canne. —Désespoir. De Balzac s'évanouit. — Longues recherches. — La canne retrouvée. — Dangers de la vie de grand seigneur. — Travaux interrompus. — Ruine de mes espérances. — Ma caisse se ferme. — Fâcheuse situation de la *Chronique de Paris*. — Dîner de garçon offert à un seigneur russe pour le décider à prendre des actions. — Je prête deux mille francs pour retirer l'argenterie de chez *ma tante*, et trois cents pour acheter des fleurs. — Mademoiselle Rose, le cordon bleu. — Le maître des cérémonies ***. — Charlatanisme. — Cruelle déception. — Vente de la *Chronique*. — Son dernier soupir. — Cinquante mille francs engloutis en quinze mois. — Le passif de Balzac accru de vingt mille francs..... 299

VII

LES HABITATIONS DE BALZAC.

§ 1. *La rue Lesdiguières*, n° 13.

Mansarde ouverte à tous les vents, affreux maux de dents, privations et misère. — L'*Iris messagère*. — La sœur Laure.— *Mademoiselle la Gloire*. — Un incendie. — Prédiction sinistre. — Trop tard..... 316

§ 2. *La rue des Marais-Saint-Germain*, n° 13.

Petit logis simple et élégant près de son imprimerie..... 317

§ 3. *La rue de Tournon*, n° 2.

Henri de Latouche. —Dettes énormes à acquitter. — Une rame de papier, un paquet de plumes, un canif, une bouteille d'encre, la jeunesse, une volonté de fer, une énergie robuste. — Obstacles à briser. — Les *Chouans*. — Absence forcée de la maison paternelle. — Plaintes de la famille. — Réponse.— La prison pour dettes. — Misère et découragement. — Amitié et rupture.— Les littérateurs et les femmes. — Mot cruel de Latouche.— Un étrange colleur de papier.—Un singulier duel. 333

§ 4. *La rue Cassini*, n° 2.

Il fuit Henri de Latouche. — Une rue perdue. — Description de l'appartement. — Un auteur se peint dans sa demeure comme dans ses écrits. — Rousseau, Voltaire et Paul de Kock. —

Pages.

La *Thébaïde* de Balzac. — Berceau de sa renommée. — Voisinage d'un couvent de religieuses. — Orgueil immense. — La statuette de Napoléon. — Son costume de travail. — Les fétiches 323

§ 5. *La rue des Batailles, nº 12, à Chaillot.*

Aversion bien prononcée contre la garde nationale. — Entente cordiale avec le propriétaire de la rue Cassini. — Ecriteau menteur. — Mme veuve Brunet. — Mêmes inconvénients. — Transformation rapide. — Armée d'ouvriers-artistes intelligents sous ses ordres. — Nouvelle fantaisie. — Déménagement dans les combles. 333

§ 6. *Les Jardies, près de Saint-Cloud.*

Dix ou douze mille francs dépensés en pure perte dans le logement de Chaillot. — L'ancien sergent-major dentiste *dégommé*. — Un autre plus spirituel. — Le pot aux roses découvert. — Démon de la propriété. — *Villa* construite sur ses dessins. — Projet de culture et de commerce d'ananas. — Un mot de Jules Janin. — Rêves fantastiques. — L'*Allée Fortunée*. — Le grand-mogol et la bague de Mahomet. — Un immense commerce d'épicerie. — La classique serpillière. — Henri Monnier. — Une avance de cent sous. — L'escalier mis à la porte. — Les chefs-d'œuvre indiqués au charbon sur les murs. — Cadeau de Léon Gozlan. — Un tableau de Raphaël hors de prix. — Un propriétaire fructivore. — Son café historique. — Ses autres logements. — Le portier de ses amis. — Un million en perspective. — Un nouveau papier fantastique. — Scories de métaux. — Un voyage en Sardaigne. — Volé ! — Projet de culture de l'opium en Corse. — Dutacq et Maurice Alhoy. — Collaboration impossible. — Lassailly le fuit et devient fou. — Théophile Gautier atterré. 337

§ 7. *L'allée Fortunée*, aujourd'hui rue de Balzac, quartier Beaujon. 140

VIII

De Balzac en tenue ordinaire de ville. — Dix centimes en poche. — Un cocher de cabriolet. — Le marchand de bœufs. — Le luxe, le faste et le confort. — Le bizarre, l'incroyable, l'INCOMPLET, le mal léché. — Fascination de son regard. — Entretien intime dans un petit cercle d'amis. — Nuit passée en l'écoutant. — Admirable conteur. — Trivial, grossier, vulgaire dans une réunion nombreuse. — Portrait au physique. — La statuette de Dantan. — Ses domestiques. — Auguste, la grande Nanon, Grain-de-Mil. — La mort du groom. — Histoire d'un bouillon. — Un cœur d'or. — La pauvre femme du faubourg Saint-Antoine. — Le vieux troupier français. — L'épée de Damoclès des procédures civiles et commerciales. — Sage conseil de Jules Sandeau. 353

IX

REGRETS.

Dernières années de la vie d'Honoré de Balzac. 865

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

L'ARCHE DU LIVRE
6, rue de l'Oratoire. Paris

POUR PARAITRE A LA LIBRAIRIE E DENTU

SOUVENIRS D'UN LIBRAIRE-ÉDITEUR

PORTRAITS INTIMES DE GENS DE LETTRES MODERNES,

GODEFROY CAVAIGNAC, C. PAUL DE KOCK,
GUSTAVE PLANCHE, ALPHONSE KARR, MAURICE ALHOY,
RAYMOND BRUCKER

Par Ed. WERDET, ancien libraire-éditeur

Un beau volume in-18 sur papier jésus-vélin satiné, prix 3 fr. 50 c.

Cette série de *Portraits intimes de Gens de Lettres* offrira d'autant plus d'intérêt au lecteur, que l'ancien libraire Werdet a été non-seulement l'éditeur, mais encore l'ami de tous les littérateurs dont il parle.

En vente à la même librairie :

CHANSONS DE GUSTAVE NADAUD, 3e édition, augmentée de 45 chansons nouvelles. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 50

L'ESPRIT DES AUTRES recueilli et raconté par ÉDOUARD FOURNIER, 3e éd. revue et très-augmentée. 1 charmant vol. in-18. 3 »
Il en a été tiré 100 exemplaires sur papier vergé. 6 »

IAMBES ET POËMES, par AUGUSTE BARBIER. 10e édition, revue et corrigée. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 50

INDISCRÉTIONS ET CONFIDENCES, Souvenirs du Théâtre et de la Littérature, par H. AUDIBERT. 1 joli vol. in-18. 2 »

MÉMOIRES DU PRÉSIDENT HÉNAULT, de l'Académie française, écrits par lui-même, recueillis et mis en ordre par son arrière-neveu, M. le baron de VIGAN. 1 vol. in-8. 6 »

PORTRAITS INTIMES DU XVIIIe SIÈCLE, Études nouvelles d'après les lettres autographes et les documents inédits, par MM. EDMOND et JULES DE GONCOURT :

I. — Louis XVI. — Bachaumont. — Beaumarchais. — L'abbé Leblanc. — Doyen. — Camargo. — Dulaurens. — Théroigne de Méricourt. — Watteau. — Mademoiselle de Romans.

II. — Madame du Barry. — Caylus. — Kléber. — Piron. — La duchesse de Chaulnes. — Louis XV enfant — Madame Geoffrin — Le comte de Clermont. — Le Bas, — L'abbé d'Olivet,

2 jolis volumes in-18. 6 »
Il en a été tiré 100 exemplaires sur papier vergé. 12 »

RÉCITS D'UN CHASSEUR, par IVAN TOURGUENEF, traduits par H. DELAVEAU, 2e édition. 1 beau vol. gr. in-18 jésus illustré de jolies vignettes dessinées par GODEFROY DURAND. 4 »

LE VIEUX-NEUF, histoire ancienne des inventions et découvertes modernes, par ÉDOUARD FOURNIER. 2 jolis vol. in-18. 6 »
Il en a été tiré 50 exemplaires sur papier vergé. 12 »

Paris. — Typ. Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

PQ2178. W5 B59 A

a39001 003902882b

2/72
744